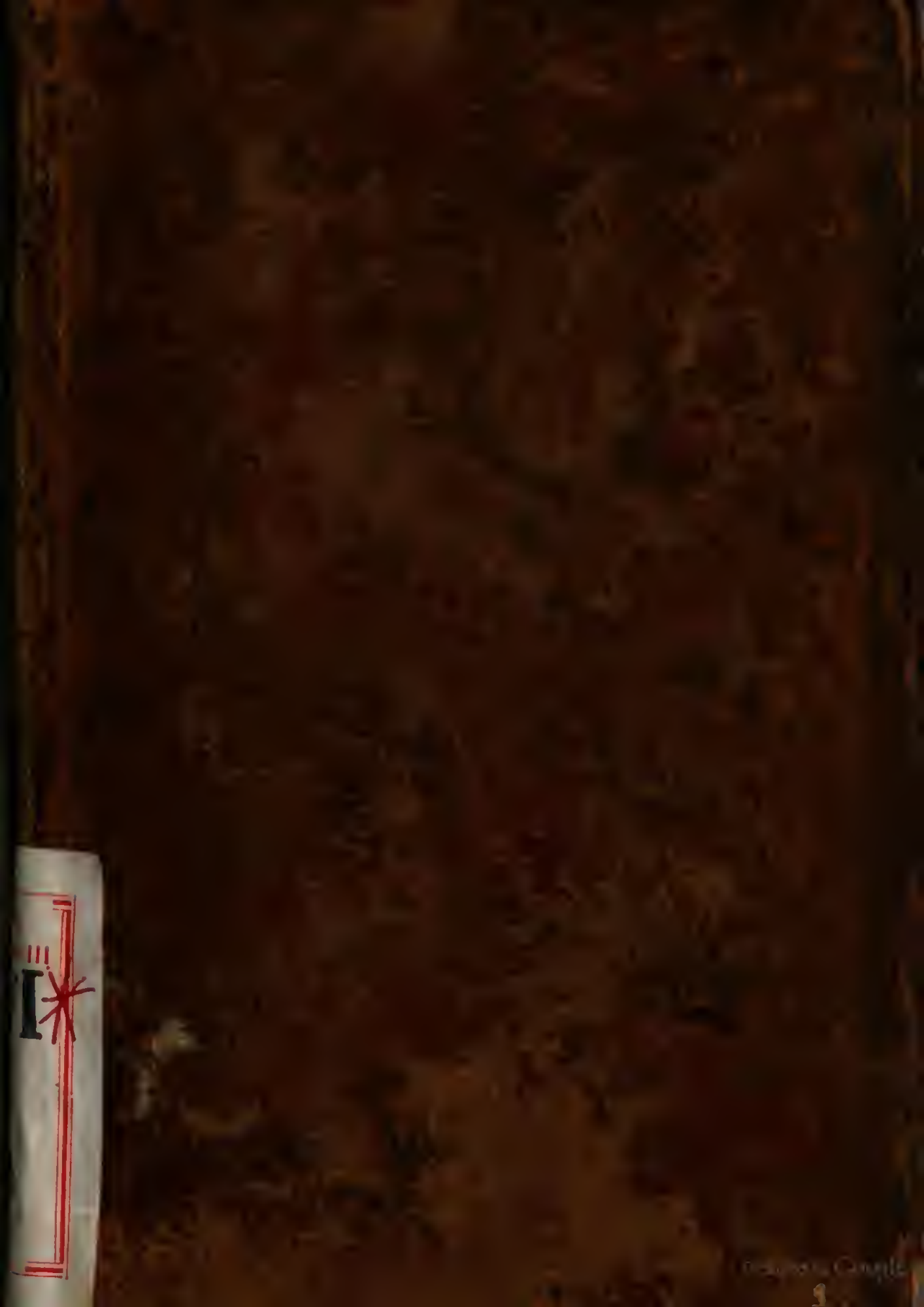
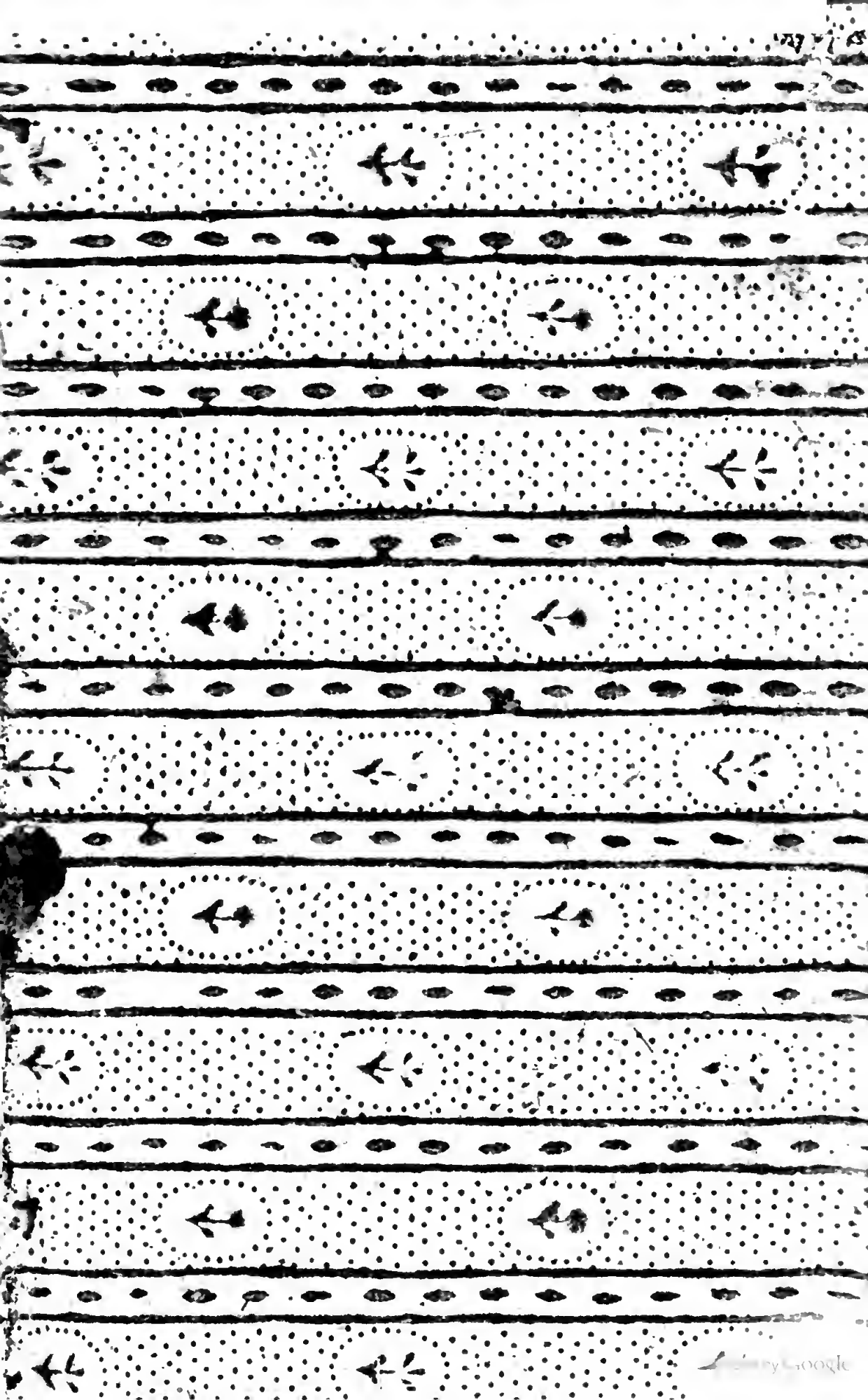


IBLIOTECA NAZ
XXVI*
A
60
NAPOLI



117
a
10

LETTRES

A

MYLADI ***,

ET AUTRES

ŒUVRES MÊLÉES,

TANT EN PROSE QU'EN VERS,

PAR M. DE LA PLACE.

Diverſité, c'eſt ma deviſe.
LA FONTAINE.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A BRUXELLES,

Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire, Marché aux Herbes.

M. DCC. LXXIII.

Avec Permiſſion.

LETTRES

A

MYLADI ***.

LETTRE I.

JE ſuis ravi que le Drame Chinois ait fait quelque plaiſir à *Myladi*, & j'applaudis ſincérement aux réflexions qu'il lui a fait naître ſur les premiers Ouvrages Dramatiques de la plupart des Nations. Il eſt en effet ſingulier, & je l'avois également

penſé, qu'en liſant cette Piéce, on la trouve ſi reſſemblante, par l'inconduite & la multiplicité des événemens, à celles des anciens Théatrés Anglois, Italien, Eſpagnol & même François, qu'en remplaçant les noms Chinois par d'autres noms, on la croiroit facilement une production de notre Europe. Il eſt pourtant réel que l'authenticité du manuſcrit de cet Ouvrage, dont la traduction a été imprimée à Londres, il y a quelques années, chez *Dodſley*, a été reconnue par un ſi grand nombre de ſavans Anglois, qu'on ne ſauroit la croire ſuſpecte, à moins que de vouloir abſolument douter de tout. D'où il réſulte, ainſi que *Myladi* l'a remarqué, que l'enfance du Théatre, en exceptant uniquement celui des Grecs, ſe trouve avoir été preſque la même chez tous les peuples connus qui en ont un : car celui des Romains ne ſauroit être regardé, du moins par les Piéces qui nous en reſtent, que comme ayant été calqué ſur celui d'Athenes. On pourroit même induire encore de cette obſervation, que la marche de l'eſprit humain a toujours été la même; c'eſt à-dire, plus ou moins lente dans tous les pays plus ou moins po-

licés; par conſéquent plus ou moins éclairés ſur ce qui peut tendre à la perfection des arts, ſoit utiles, ſoit d'agrément.

Mais c'eſt peut-être aſſez diſſerté. Paſſons à quelque choſe de moins ſérieux.

LES

SOUHAITS PUNIS,

Conte Arabe.

Amana, fille du Berger *Sandab*, tiroit de l'eau à l'un de ces puits que l'on trouve dans les vaſtes plaines de l'Arabie; lorſqu'une Caravanne, qui avoit traverſé le Déſert, arriva au même endroit, & qu'un conducteur de chameaux, frappé de l'élégance de ſa taille, ſe mit en devoir de lui arracher ſon voile; & auroit peut-être pouſſé plus loin la violence, ſi *Nouraddin*, à qui il appartenoit, ſurvenant tout-à-coup, n'en eût pas impoſé à cet eſclave. Le voile d'*Amana*, qui pendant la diſpute étoit tombé, laiſſa voir un viſage, dont les attraits étoient ſi vifs & ſi touchans, que le jeune Egyptien, ébloui de leur

éclat, ſentit naître en lui des mouvemens qu'il n'avoit pas encore connus.

Les marchandiſes qu'il conduiſoit avoient été achetées par ſon pere, qui étoit mort pendant le voyage; il ſe trouvoit auſſi riche qu'indépendant: ainſi, rien ne mettant obſtacle à l'impétuoſité des deſirs que faiſoit naître un ſi bel objet; *Nouraddin*, après avoir puni ſévérement l'inſolence du domeſtique, ſe hâta de courir chez les pauvres parens d'*Amana*, deſquels, à force de préſens & de promeſſes d'épouſer leur fille à ſon retour dans ſa patrie, il n'eut que peu de peine à l'obtenir.

Suivant l'uſage de l'Egypte, il falloit cependant, pour mettre le comble à ſes vœux, que le tendre amant attendît que le temps preſcrit pour le deuil de ſon pere fût entiérement expiré. Il crut ne le pouvoir mieux employer qu'en s'attachant, par une éducation cultivée, à procurer à ſon amante toutes les lumieres & les talens que l'obſcurité de ſa naiſſance lui avoit refuſés. Ses leçons étoient celles de l'Amour même; auſſi les progrès de la tendre & reconnoiſſante *Amana*, ne pouvoient être qu'auſſi ſurprenans que rapides.

Le Trône des *Califes* étoit alors rempli par le redoutable *Ofmin*, dont les paſſions étoient toujours extrêmes, & qui n'avoit d'autre occupation que celle de les ſatisfaire. Mais les facilités qu'il y trouvoit, avoient tellement émouſſé ſon goût pour les plaiſirs, qu'avec un immenſe ſerrail, où mille beautés étoient enſevelies, il ne trouvoit dans le fond de ſon cœur que l'ennui le plus accablant & le vuide le plus affreux.

Le Chef de ſes Eunuques, c'eſt-à-dire, le miniſtre le plus zélé de ſes plaiſirs, touché de l'état de ſon Maître, & qui, ſi cet état duroit long-temps, craignoit de voir tomber ſon propre crédit, imagina de faire publier dans tous les Etats du *Calife*, que quiconque produiroit à la Cour, dans l'eſpace de deux ſoleils, la fille la plus accomplie, non-ſeulement ſeroit très-richement récompenſé, mais recevroit tous les honneurs appartenans à la troiſieme dignité de l'Empire.

Cette proclamation, qui mit en mouvement tous les intrigans & les intrigantes des Etats d'*Ofmin*, ne fut pas plutôt connue, que *Caled*, (ce même eſclave, dont

Nouraddin avoit puni l'insolence envers *Amana*) toujours secretement ulcéré contre son maître, & saisissant l'occasion de s'en venger, vole au Palais, se fait présenter à l'eunuque, lui peint les charmes d'*Amana*, dit qu'on ne peut trop se hâter de procurer un tel trésor au *Souverain Commandeur des Croyans*; & que pour peu que l'on differe de s'en saisir, on ne trouvera plus dans l'incomparable *Amana*, que l'épouse de *Nouraddin*.

La nouvelle qu'apportoit *Caled* étoit trop flatteuse, pour qu'il ne fût pas comblé des caresses & des promesses les plus brillantes. On lui remit une lettre, signée du sceau suprême, par laquelle il étoit enjoint à *Nouraddin*, aussitôt l'ordre reçu, de remettre *Amana* entre les mains de cet esclave.

Ce jour-là même étoit celui de l'expiration du deuil du futur époux d'*Amana*, dont les habits les plus riches & les plus galans remplaçoient ceux de la tristesse. Les transports de l'amour heureux brilloient sur son visage & dans ses yeux; un superbe festin réuniſſoit chez *Nouraddin* tous ses amis, comme autant de témoins du bon-

heur qu'il ſe préparoit à goûter le ſoir même. C'étoit enfin le jour où *Nouraddin* alloit être le plus fortuné des époux; & l'aimable *Amana*, plus brillante encore par ſes attraits que par les habillemens & les pierreries dont elle étoit couverte, partageoit la félicité de ſon amant; lorſque *Caled* parut dans le ſallon, ſuivi des gardes du *Calife*.

A cette vue, & ſur-tout à celle du Sceau Impérial, que préſenta inſolemment *Caled*; *Nouraddin*, pénétré de trouble & d'horreur, ſe proſterne, porte la lettre ſur ſon front, l'ouvre en frémiſſant, & en avoit à peine entrevu le contenu, que perdant toute eſpece de ſentiment, on l'entend confuſément articuler: *Juſte Ciel! faut-il perdre* Amana?

A ce ſpectacle, on peut juger de l'étonnement des Convives, & des terreurs de la nouvelle épouſe!... Mais l'infâme *Caled*, non content de jouir de l'état affreux où il voyoit ſon maître, qui, revenu à lui-même ſe traînoit aux pieds de ce ſcélérat, pour qu'il ſuſpendît, du moins, juſqu'au lendemain l'exécution de ſon ordre, fit arracher la mourante *Amana* des bras de ſon

amant, & la fit conduire au Palais d'*Ofmin*.

L'Eunuque, frappé de l'élégance de ſa taille, ainſi que de la nobleſſe de ſon port, balançoit cependant encore entre la crainte & l'eſpérance. Mais lorſque, d'une main tremblante, il eut levé le voile d'*Amana*, *Nardic*, quoique ſes yeux fuſſent, depuis long-temps, familiariſés avec la beauté, crut en voir la Déeſſe, & ſe proſternant à ſes pieds, la ſalua comme ſa Souveraine.

Cependant *Nouraddin*, qui étoit retombé dans ſon évanouiſſement, n'étoit revenu à la vie que pour apprendre qu'*Amana* venoit d'être conduite au ſerrail. Le déſeſpoir s'empara de ſon cœur; & la nuit, loin de la calmer, ne fit que l'irriter encore.

Au point du jour, il vole à l'appartement de ſon amante; & ſe précipitant ſur un ſopha, projette d'y finir ſa vie.

Tandis que l'infortuné *Nouraddin* invoquoit, à grands cris, la mort; *Nardic* vantoit & détailloit à ſon voluptueux Souverain tous les charmes de la conquête qu'il lui procuroit. *Ofmin*, à ce récit, ſent renaître dans ſon cœur, qu'il croyoit flétri,

tout le feu des desirs, & ordonne qu'*Amana* se prépare à recevoir la visite de son Souverain.

Ce Prince, maître & possesseur d'un peuple de beautés, à qui les charmes les plus rares & les plus piquans ne pouvoient être étrangers, voit *Amana* baignée de pleurs, croit que la pudeur & la crainte en sont les seules causes, imagine que la douceur & les égards triompheront bientôt de ce séduisant embarras, & s'applaudit intérieurement de sa félicité prochaine.

Mais quelle surprise pour lui, lorsque tombant tout-à-coup à ses pieds: Seigneur! [s'écria-t-elle, en sanglottant] daignez, au nom du Ciel, ne regarder qu'en pitié ma terreur! Daignez ne voir en moi qu'un objet peu digne de vous! la fille enfin du plus simple berger, dont *Nouraddin* alloit faire sa femme, & dont le cœur reconnoissant ne pourra jamais soupirer que pour lui! qu'un vil esclave enfin arrache des bras de son maître, à l'instant même où le Ciel alloit, pour jamais, nous unir! qui réclame, en un mot, les bontés de son

Souverain pour elle-même & pour ſon malheureux époux!

Oſmin, à ce diſcours, que les larmes de la Beauté rendoient plus pathétique encore, éprouve un attendriſſement dont il eſt ſurpris lui-même. Mais ce ſentiment, trop étranger pour lui, fait bientôt place à l'indignation que lui inſpire la préférence que la franchiſe d'*Amana* oſe donner au marchand *Nouraddin*, ſur le *Commandeur des Croyans*.. C'eſt, à ſes yeux, un double ſacrilége, & dont ſon orgueil bleſſé ne ſauroit trop tôt ſe venger.

Sortez, eſclave! (lui dit-il, avec fureur) Et ſi, dans trois heures d'ici, vous n'expiez pas votre offenſe, en cédant aux vœux de votre maître; attendez-vous à voir tomber la tête de l'obſcur & mépriſable mortel que vous oſez, à mes yeux, regretter.

Terraſſée par ces mots & reconduite au ſerrail, la tremblante *Amana* intéreſſa tellement en ſa faveur les femmes deſtinées à la ſervir, que toutes, à l'envi, après avoir cherché les moyens de la ſouſtraire au ſort qui la menaçoit, lui conſeillerent de ſe borner d'abord à demander au *Calife* un délai de trois jours, pour qu'elle pût ſe

diſpoſer à recevoir, avec plus de tranquillité, les graces dont l'honoroit ſon Souverain. Mais que pour obtenir cette faveur, & pour prouver ſa réſignation aux volontés ſuprêmes de ſon Maître, il convenoit qu'elle joignît à ſa requête un vaſe de *ſorbet*, dans lequel une perle eût été diſſoute, & dont elle eût bu la moitié.

Amana, quoique déſeſpérée, ſentant pourtant que c'étoit, du moins, retarder l'inſtant de ſon malheur, adopta le conſeil, & laiſſa le reſte à la Providence.

Cependant *Nouraddin* étoit toujours dans l'état le plus déplorable, & cédant à l'horreur de ſa ſituation, ne put dans la vivacité de ſes tranſports, s'empêcher, tout-à-coup, de s'écrier: Grand Dieu! ſi la ſageſſe & la bonté éclatent dans les œuvres de tes mains, pourquoi ce globe ſemble-t-il abandonné à tout ce que l'injuſtice & l'oppreſſion ont de plus inſoutenable? Pourquoi faut-il, que le pouvoir d'un *Calife* impie & barbare, arrache de mes bras le ſeul objet de qui pouvoit dépendre mon bonheur?... Ah! plût à ta bonté, que, dans cet horrible moment, je fuſſe *Oſmin* & qu'*Oſmin* devint *Nouraddin*!... Quelle

félicité pour moi! Que de honte & de regrets, pour ce lâche oppreſſeur!...

A peine il achevoit ces mots, qu'après un éclat de tonnerre, une ſubſtance, qui ſembloit être au-deſſus de l'eſpéce humaine, s'offrit à ſes regards.

Nouraddin, (lui dit le Phantôme) mon miniſtere eſt de veiller ſur les mortels. Ton ſouhait doit être accompli... Sois *Oſmin*, par la reſſemblance; exerce, à ton gré, ſon pouvoir. J'ignore encore s'il me ſera permis de faire prendre ta figure à ce Monarque: mais ſois sûr que, juſqu'à demain, tu n'as rien à craindre de lui.

L'amant d'*Amana* ne revint du trouble où l'avoit jetté cette apparition, que pour enviſager un conſolateur & un ami dans cet *Eſprit* qu'il regardoit comme céleſte, & qui après lui avoir attaché au bras gauche une eſpece de bracelet, lui dit: chaque fois que ce Taliſman ſera mis ſur ton cœur, tu pourras, à ton gré, prendre la figure d'*Oſmin*, ou reprendre la tienne. Le Génie étant diſparu, *Nouraddin*, impatient de revoir ſa chere *Amana*, fit l'eſſai du bracelet, & dans l'inſtant ſe trouva ſeul dans le plus bel appartement du ſerrail.

Le *Calife* qui, pendant ce temps, attendoit l'effet des menaces qu'il avoit faites à la triſte *Amana*, éprouvoit, en ſe promenant dans ſes jardins, toute l'agitation qu'ont droit d'exciter les deſirs contrariés, dans l'ame la plus violente & la moins accoutumée aux obſtacles. . Eh, quoi! [s'écria-t-il] en s'arrêtant au bord d'une fontaine, une femme, une eſclave oſe me réſiſter?... Quoi! je puis me venger, & je ne puis lui inſpirer ce même amour dont je brûle pour elle? Je puis ravir à mon rival l'objet qui fait tout ſon bonheur... mais ce bonheur, puis-je, hélas! me l'approprier?... Ah, malheureux *Oſmin*! Tu prétends en vain te cacher, que tu voudrois reſſembler à ton odieux rival.... combien tu te croirois heureux ſi, ſous les traits de *Nouraddin*, tu voyois tomber dans tes bras ſon amante & te combler de ſes faveurs!

Le Génie, attentif à ces mots, qui pouvoient ſeuls ſoumettre *Oſmin* à ſa puiſſance, exauça le vœu du *Calife*; qui, en portant les yeux ſur la fontaine, s'apperçut, avec autant d'étonnement que de plaiſir, qu'il avoit changé de figure. Ah! (s'écria-

t-il) après s'être assuré plus d'une fois qu'il ne se trompoit pas : le Ciel devoit, sans doute, ce miracle au *Souverain Commandeur des Croyans*; & sous les traits de mon rival, je vais jouir de toute la félicité que me réservoit le prophète à qui j'appartiens de si près!

A ces mots, & sans penser qu'il ne pouvoit rentrer dans son Palais, sous cette forme, l'impatient *Calife* arrive à la porte la plus voisine, où commandoit alors *Caled*, à qui pour récompense on avoit donné cet emploi, & qui, croyant voir *Nouraddin* sortir des jardins sacrés du serrail, saisissant l'occasion de s'en venger impunément, lui plonge un poignard dans le cœur.

Dans ce même moment, *Nouraddin* que l'on croyoit assassiné, reposoit tranquillement sur un sopha, après avoir reçu & vuidé la coupe qu'*Amana* croyoit avoir envoyée au *Calife*, comme un gage de sa résignation aux desirs de ce Prince.

Quoiqu'il eut d'abord frémi de la prompte condescendance de son amante; il avoit du moins vu par là, qu'elle n'avoit point encore cédé aux volontés du *Calife*, &

avoit ordonné qu'*Amana* lui fût à l'instant ramenée.

En arrivant, seule, pâle & tremblante, son cœur sembloit être empreint sur son front; c'est-à-dire, peignoit aux yeux toute la haine & l'indignation qui l'animoit contre le *Calife*, & dès là, mille fois plus belle & plus intéressante encore à ceux du tendre *Nouraddin*, qui, oubliant tout-à-coup, que c'est la figure d'*Osmin* qu'il offre aux regards effrayés de son amante, veut voler dans ses bras, & la voit reculer avec horreur!

Alors, revenant à lui-même, & saisissant avec empressement l'occasion de témoigner à *Amana* combien il se croyoit heureux de la voir si fidelle à la tendresse qu'elle lui avoit jurée, il se hâte d'appliquer le talisman contre son cœur, & reprend sa figure naturelle. Mais *Amana*, saisie d'étonnement & de terreur, tombe, & fait craindre pour sa vie.

Nouraddin, pour la rassurer, lui parle, en la pressant contre son sein, lui fait part de tout le secret de sa métamorphose, lui rappelle des faits particuliers dont lui seul pouvoit être instruit, la presse enfin de quit-

ter avec lui ces funeſtes lieux, & de laiſſer le fardeau de la couronne au malheureux *Califе* dont il avoit pris la reſſemblance.

Convaincue enfin de la vérité du prodige, & ſûre d'être dans les bras de ſon amant, *Amana*, tout-à-coup, s'en arrâche avec tranſport, déchire ſes habits, fixe le Ciel avec fureur, exprime enfin tout l'excès de ſon déſeſpoir.

Nouraddin, que ce ſpectacle inattendu rend immobile, & qui craint tout pour ſon amante, eſt également prêt à ſuccomber aux différens ſentimens qui l'agitent; lorſque *Amana*, ſe précipitant à ſes pieds: ah, malheureuſe! (s'écria-t-elle, en ſe tordant les bras.) Ah, malheureuſe, qu'ai-je fait?.. Cher *Nouraddin*, tu vas périr! Et c'eſt de moi, que tu reçois la mort!

Elle lui apprend, alors, que forcée, pour gagner du temps, d'envoyer au *Califе* une coupe de *ſorbet*; après en avoir elle même bu la moitié, elle avoit ſouhaité que le ſurplus devînt le poiſon le plus violent; & qu'à l'inſtant même où ce ſouhait avoit été formé, une voix, qu'elle croyoit céleſte, lui avoit annoncé que ſon deſir auroit tout ſon effet.

Nouraddin qui, pendant ce récit, ſe ſent en effet défaillir, tombe ſur le plancher, de façon que le bracelet ſe trouve par hazard contre ſon cœur, & meurt, en repré. nant les traits d'*Oſmin*.

A cet affreux ſpectacle, *Amana*, doublement effrayée, pouſſe les cris les plus aigus, ſe précipite hors de l'appartement, répand par tout l'allarme, & ſe voit bientôt accuſée, d'autant plus vraiſemblablement de la mort du *Calife*, qu'on reconnoît qu'il eſt mort de poiſon.

Le fils & l'héritier d'*Oſmin*, le jeune *Omar*, en frémiſſant de ce forfait, avoit déja le bras levé pour immoler celle qu'on en croyoit coupable; lorſque, au bruit du tonnerre, on vit deſcendre le Génie, auteur de cet cataſtrophe & de tout ce qui l'avoit précédé.

Omar, arrête! (lui dit-il) le Ciel, depuis long-temps importuné des vœux dictés par les paſſions des mortels, a voulu dans ces lieux faire un exemple qui pût, à jamais, en manifeſter l'extravagance & la témérité.

Après avoir fait le récit de tout ce qu'on a déja lu: qu'*Oſmin* & *Nouraddin*, [ajou-

ta-t-il] reviennent à la vie; l'un, pour expier ſes forfaits par un regne auſſi long que juſte; l'autre, pour récompenſer les vertus de l'innocente & fidelle *Amana*.... Tels ſont les décrets du *Très-Haut*.

Oſmin, qui reparut dans l'inſtant même & plein de vie, adora les décrets de l'*Eternel*; & *Nouraddin*, qui le ſuivoit, reçut de lui, avec mille bienfaits, la plus eſtimable & la plus tendre des épouſes.

A

UNE JEUNE DEMOISELLE,

En lui envoyant, pour étrennes, les Œuvres de la Bruyere.

La Bruyere étoit un *Penſeur*;
Il ſut connoître & peindre l'homme,
Qui, malgré les talens dont l'Orgueil ſe renomme,
Cependant n'en eſt pas meilleur.

Vous trouverez plus d'un Apôtre,
Des Caracteres d'aujourd'hui:

Etudiez celui d'autrui,
Ma *Fée*, * & je répons du vôtre.

COUPLETS,

Ajoutés à la Muſette du Ballet *des* Caracteres de la Folie.

Notés N^o. I.

C'eſt l'Amour, qui dans ces retraites,
Satisfait nos deſirs;
Nos haut-bois, nos tendres Muſettes,
Ne chantent que nos plaiſirs.
Loin de nous la vaine Puiſſance,
Et l'éclat de la grandeur.
Ils ſéduiſent notre innocence,
Sans augmenter notre bonheur.

Sans tréſors, ſans ſoins, ſans envie,
Nos jours coulent en paix.
Si le Ciel nous donna la vie,
C'eſt pour bénir ſes bienfaits.

(*) Nom d'amitié.

Nous aimons; voilà notre étude,
Elle conduit au bonheur.
Pour bannir toute inquiétude,
Nous ne penſons que par le cœur.

L'amante, ici, n'eſt point ſauvage,
L'amant n'eſt point jaloux.
Quand l'amour n'eſt qu'un badinage,
Ses traits n'en ſont que plus doux.
Le cœur parle, dès qu'il deſire;
Si l'on plaît, on eſt heureux.
Le premier des deux qui ſoupire,
Trouve, toujours l'autre amoureux.

Quelquefois *Bacchus*, dans nos fêtes,
Se gliſſe avec l'Amour.
Mais l'Amour rit de ſes conquêtes,
Certain de vaincre à ſon tour.
Bacchus croit jouir de ſa gloire,
Même au-delà du repas.
Mais l'Amour trouve ſa victoire,
Souvent dans le premier faux-pas.

FRAGMENS D'UNE TRAGEDIE,

Qui n'a point été finie.

ALCITE,
Miniſtre du Roi De ***, *ſeul.*

Vous, qu'un heureux deſtin a ſoumis à des Rois,
Dont l'Orgueil éclairé fait reſpecter les loix,
Dont l'Ame, en leur grandeur, ne voit que la Patrie,
Miniſtres fortunés, que je vous porte envie!
Aimés & craints, loués, même par vos rivaux,
Le temps & vos vertus conſacrent vos travaux.
Fameux par vos bienfaits, moins que par la victoire,
La gloire du Monarque ajoute à votre gloire;
Et vos noms, de l'envie écartant les fureurs,

22 LETTRES

Près de leur noms ſacrés ſont gravés dans
les cœurs!...
. . . . . .
. . . . . .
Mais que me veut le Prince? Et quel
trouble l'agite?...
Eſt-il inſtruit, grands Dieux?

SCENE II.

LE PRINCE, LE MINISTRE.

LE PRINCE.

Je te cherchois, *Alcite*.
Dans l'état où je ſuis, ſans eſpoir, ſans
ſecours,
Digne ami! C'eſt à toi, que ton Prince
a recours.
Ma vie eſt en tes mains... Parle.. t'eſt-elle
chere?

LE MINISTRE, *interdit*.

Vous Savez quels ſermens me lient à
votre pere,
Seigneur!...

LE PRINCE.

Oui; mais l'honneur me répond de ta foi...

Ami! Tu vois l'abîme où ſe plonge ton
Roi.
D'un penchant malheureux, victime vo-
lontaire,
C'étoit peu qu'en ces lieux il attirât la
guerre ;
Il eut pû vaincre... Mais, qu'oubliant ſa
vertu,
Vaincu, deshonoré ſans avoir combattu,
Sacrifiant ſa gloire à l'erreur qui le guide,
Il achete la Paix au prix d'un parricide:
Sous quel eſpoir, hélas!... épargne à ma
douleur,
Ce qu'annonce un projet qui me glace
d'horreur :
Tu ſais tout, je le voi, ton trouble me
l'annonce! ....
Dans tes yeux, cependant, je crois voir
ta réponſe:
Toi ſujet, moi ſon fils; c'eſt à nous d'obéir.
Mais, quoique pere & Roi, parle; eſt-ce
le trahir,
Que de chérir ſa gloire, & d'écarter la
cauſe
Des reproches honteux où ſon erreur
l'expoſe?
Et quelque ſoient les droits du Prince &
du ſujet;

Si je puis à mon pere épargner un forfait,
N'eſt-ce pas le ſervir ?

LE MINISTRE.

Non... Quelque ſoit le zele
Qu'on oppoſe au Monarque, il n'eſt pas moins rebelle :
C'eſt toujours une atteinte à ſon autorité,
Lorſqu'il oſe éclater contre ſa volonté.
Maître de ſe venger, de punir, ou d'abſoudre,
Vive image des Dieux lorſqu'ils lancent la foudre ;
Qu'aux yeux de ſes ſujets un Roi paroiſſe errer :
Ils peuvent en gémir, mais ſans en murmurer.
Vous, Prince, que le ſang appelle à la Couronne ;
Malgré tout le pouvoir que ce haut rang vous donne,
Songez que, quoiqu'il oſe, il doit être obéi.....
Puiſſiez-vous l'oublier, en régnant après lui !

A

MLLE. GAUSSIN,

Célebre Actrice de la Comédie Françoiſe.

Sur un Air Languédocien, *qu'elle aimoit beaucoup.*

Noté N° II.

Nul mortel, *Belle-Amie*, (*)
Ne t'aima comme moi:
Je ne veux, je n'envie,
Que ton cœur, que ta foi.
Si mon œil peut, ſans ceſſe,
Voir l'amour dans tes yeux;
C'eſt la ſeule richeſſe,
Que je demande aux Dieux.

Soit ſageſſe ou délire,

(*) Nom d'amitié.

Trop aimable *Gauſſin!*
C'eſt là que je veux lire
L'arrêt de mon deſtin.
Des tréſors de la terre,
Je ne ſuis point jaloux :
Trop heureux de te plaire,
Je le poſſéde tous!

A

MR LE M. DE CH***.

Au retour de ſon Ambaſſade de T... : Sur ce que le Suiſſe avoit pluſieurs fois refuſé la porte à l'Auteur.

Pardonne à la chaleur d'un vrai *Picard*
qui t'aime,
Même en te reſpectant! ... qui, dans l'Ambaſſadeur,
Malgré de ce haut rang l'impoſante ſplendeur,
Lorſqu'il voloit chez toi, n'y cherchoit
que toi-même;
Très-sûr de retrouver ce que depuis trente
ans,

Tu lui montras toujours : ce très-rare aſſemblage
Qui rend chers aux François ces *Preux* du bon vieux temps,
Les talens de ton ſiécle & leur mâle courage.

Un lâche paraſite, un fade adulateur,
Pour aller juſqu'au Maître, eût careſſé le Suiſſe;
Eût ſu ſe prévaloir du plus léger ſervice :
Mais, comme moi, n'eût pas été ton ſerviteur.

Pour le PORTRAIT *de M. C***, Pr. du T...*

Lumineux, ſans chercher l'éclat,
Ce vrai Succeſſeur des Apôtres,
A les vertus de ſon état,
Et toutes les grâces des autres.

L'AMOUR ANCIEN,

ET

L'AMOUR MODERNE,

Mis en Muſique par feu M. Trial, *Directeur de l'*Opéra.

Noté N°. III.

L'Amour, jadis, enfant timide,
N'ayant que le Reſpect pour guide,
En dépit des ſens,
Marchoit à pas lents;
Mais arrivoit,
Et vivoit
De ſa gloire.

Au temps préſent,
Le ſot Enfant,
Toujours volant,
Et triomphant,
Survit, à peine, à ſa victoire.

ANECDOTES HISTORIQUES,

Concernant le grand-Viſir Topal Oſman.

Topal Oſman, après avoir été élevé dans le ſerrail du Grand-Seigneur, fut chargé de ſes ordres pour le Bacha du *Caire*, & partit de Conſtantinople en 1698, âgé d'environ 25 ans. En faiſant route par *Saïd*, on lui fit craindre la rencontre des Arabes, qui venoient tout récemment de piller quelques caravannes; ce qui le détermina à s'embarquer ſur un vaiſſeau Turc, fretté pour *Damiette*, Ville marchande, ſur le Nil.

Quoique la traverſée ne fût pas longue, ſon vaiſſeau ayant été rencontré par un armateur Eſpagnol, il fallut ſe battre; & *Topal Oſman* ſe battit ſi bien, que l'équipage de ſon vaiſſeau, animé par ſon exemple, fit des prodiges de valeur. Mais accablé par le nombre, il fallut enfin ſe rendre, & ſur-tout lorſqu'on vit tomber *Topal Oſman*, que l'on croyoit bleſſé à mort.

La façon dont il s'étoit distingué dans le combat, avoit plu au Capitaine Espagnol, & lui attira de sa part les attentions les plus particulieres. Cependant ses blessures laissoient peu d'espérances pour sa vie, lorsqu'ils arriverent à *Malthe*, où l'armateur se vit contraint de relâcher pour faire réparer son vaisseau. Une plaie qu'*Osman* avoit à la cuisse, étoit la plus dangereuse de toutes. Il en guérit pourtant; & de là lui vint le surnom de *Topal*, qui, en langue Turque, signifie boiteux.

Un Marseillois, nommé *Vincent Arnaud*, qui commandoit alors dans le port de *Malthe*, vint à bord de l'armateur, dès qu'il le vit à l'ancre.

Osman, après l'avoir regardé fixement, lui dit : Chrétien, serois-tu assez généreux, pour risquer de faire une belle action ?... Pourquoi non, répondit *Arnaud*... En ce cas, répliqua le Turc, acquitte ma rançon ; reçois ma parole pour gage de ton remboursement, & sois sûr qu'elle est sacrée.

Une demande de ce genre étoit faite pour étonner. *Osman*, qu'on ne connoissoit pas, étoit presque mourant. Mais l'air noble de

ce captif, joint à la façon dont il s'exprimoit, firent tant d'impreſſion ſur *Arnaud*, que s'adreſſant à l'armateur, il lui demanda ce qu'il exigeoit pour la rançon du jeune Turc; & ſur la réponſe du Corſaire, qui la fixoit à mille *ſequins*; ... [*] je ne vous vis jamais, dit-il au captif; j'ignore qui vous êtes; vous voyez à quel prix on met votre liberté?... Voudriez-vous, uniquement, que ſur votre foi, je riſquaſſe une telle ſomme?

Nous jouons tous les deux notre rôle, (lui dit *Oſman*) je ſuis dans l'eſclavage, & dois tenter tous les moyens de récouvrer ma liberté; & vous êtes fondé à n'en pas croire aux promeſſes d'un inconnu. Je n'ai pourtant d'autre garant à vous donner que ma parole; & j'oſe vous redire, que ſi le mérite d'une action généreuſe a de quoi vous toucher, vous ne pourrez que vous en applaudir.

Arnaud ne le quitta que pour aller rendre compte au Grand-Maître, (*Don Perillos*) revint une heure après, obtint

(*) Environ 1000 Piſtoles.

la liberté d'*Osman*, & l'emmena chez lui.

Malgré tous les bons traitemens que le Turc y reçut, malgré l'état encore fâcheux de ſes bleſſures, & toute ſa reconnoiſſance envers ſon bienfaiteur ; *Osman* brûloit de revoir ſa patrie, & le marquoit ſi fortement qu'*Arnaud* ne put ſe refuſer à l'impatience de ſon hôte, qu'il fit embarquer ſur un vaiſſeau à lui appartenant, avec l'un des meilleurs Chirurgiens du pays & toutes les proviſions néceſſaires, tant pour les beſoins de ſon voyage que pour ceux de ſa ſanté.

Osman aborda heureuſement à *Damiette*, & de là ſe rendit au *Caire*; où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit compter au Capitaine du Vaiſſeau mille ſequins pour remettre à ſon bienfaiteur, avec de très-riches fourures, & cinq cens autres pour les frais du voyage. De là, après avoir rempli les ordres du Grand-Seigneur auprès du Bacha du *Caire*, il revint à Conſtantinople & y porta les premieres nouvelles de ſa captivité.

Les procédés du généreux *Arnaud*, étoient trop bien gravés dans le cœur de

Topal Osman, pour que le temps pût en affoiblir l'idée.

La guerre ayant été déclarée, en 1715, entre les Vénitiens & les Turcs; le Grand-Visir, qui projettoit l'invasion de la *Morée*, avoit rassemblé toute l'armée Ottomane proche de l'*Isthme de Corinthe*, le seul passage par lequel cette Péninsule pouvoit être attaquée par terre. *Topal Osman*, chargé de l'attaque, non-seulement emporta le poste, mais prit d'assaut la ville de *Corinthe*, & cet exploit lui valut le grade de Bacha à deux queues.

L'année suivante, il servit sous le Grand-Visir, en qualité de Lieutenant-Général, au siege de *Corfou*, auquel les Turcs furent forcés de renoncer; mais où *Topal Osman*, pour favoriser leur retraite, se défendit encore pendant trois jours.

En 1722, il fut nommé *Séraskier*, (général en chef) & commandoit dans la *Morée*; quand les Consuls des différentes nations étant venus le saluer, il distingua particuliérement & combla d'amitiés celui de France. Apprenez à *Vincent Arnaud*, lui dit-il, que je ne prise ma nouvelle dignité, qu'autant qu'elle me met à portée de lui

marquer toute ma reconnoiſſance. Mandez-lui qu'il m'envoie ſon fils, comme un gage de notre amitié mutuelle, & que je me charge perſonellement de ſa fortune. *Arnaud* le fils, ſe rendit bientôt dans la *Morée*; & le *Séraskier*, non-ſeulement le combla de bienfaits, mais lui accorda de ſi grands privileges, qu'il le mit en état d'acquérir, en très-peu de temps, une grande fortune.

La bravoure & les talens de *Topal Oſman*, ne pouvoient manquer de l'élever aux premieres dignités de l'Empire. Le même jour le vit nommer Bacha à trois queues, & *Béglierbey* de la *Romanie*.

Il avoit établi ſa réſidence à *Nyſſa*, lorſqu'en 1727, on lui annonça *Vincent Arnaud* & ſon fils. A cette nouvelle, *Oſman* enchanté, abandonne tous les Bachas qui l'entouroient, court au devant de ſes amis, les embraſſe tendrement, leur fait préſenter le *Sorbet*, fait brûler les parfums les plus rares; & ſans ſonger que c'eſt à des Chrétiens qu'il prodigue de tels honneurs, les fait aſſeoir à ſes côtés, ſur le même ſopha, prévient leurs demandes, les leur ac-

corde toutes, & les renvoie quelques jours après, ſurchargés de préſens.

La grande révolution de 1730, ayant fait périr le Grand-Viſir *Ibrahim*, le Gouvernement devint ſi tumultueux à Conſtantinople, qu'on y vit, en moins d'un an, trois Grands-Viſirs.

Ce fut en 1731, que *Topal Oſman* fut rappellé de la *Romanie*, pour remplir cette place, la plus éminente peut-être dont aucun ſujet, dans l'univers, puiſſe être revêtu; mais toujours également dangereuſe, & qui l'étoit alors plus que jamais.

Son premier ſoin, en arrivant à Conſtantinople, fut de prier l'Ambaſſadeur de France, d'annoncer à ſes vieux amis, le nouveau bienfait, dont l'honoroit ſon Maître, & de les inviter à venir au plutôt le voir; ajoutant, en riant, *qu'un Grand-Viſir étoit l'homme du jour, & aſſez rarement du lendemain.*

Arnaud & ſon fils arriverent de *Malthe* à Conſtantinople, en Janvier 1732, avec beaucoup de préſens & une douzaine d'eſclaves Turcs, qu'ils avoient rachetés. *Oſman* voulut que ces eſclaves formaſſent une file, que *Vincent Arnaud*, alors âgé

de 72 ans, vint à leur tête avec ſon fils, le ſaluer en qualité de Grand-Viſir de l'Empire Ottoman; & le reçut au milieu des principaux Bachas, avec les marques d'amitié les plus tendres & les plus diſtinguées. Voyez! (s'écria-t-il, en leur montrant les captifs Turcs) voyez vos freres qui, après avoir gémi dans l'eſclavage, jouiſſent de la liberté & béniſſent la main qui briſa leurs chaînes! C'eſt ce reſpectable vieillard, c'eſt ce François qui les a délivrés!... Je me ſuis vu, comme eux, chargé de fers, couvert de ſang & de bleſſures: c'eſt ce même vieillard, c'eſt ce Chrétien qui m'a ſauvé, qui m'a rendu à ma patrie; à qui je dois la fortune, la vie & tous les biens dont je jouis dans ce moment!... Quel *Muſulman* oſeroit ſe vanter d'être auſſi généreux que lui?

Tandis qu'*Oſman* parloit, tous les yeux étoient fixés ſur *Arnaud*, qui tenoit les mains du Grand-Viſir étroitement ſerrées entre les ſiennes.

Oſman, alors, interrogea amicalement le pere & le fils, ſur leur fortune actuelle, écouta avec intérêt leurs réponſes; puis, en levant les yeux au ciel, finit par cette

exclamation Arabe : *Alla hérim* ! [*Dieu, que ta Providence eſt grande* !] Il diſtribua enſuite aux Courtiſans les préſens qu'*Arnaud* lui avoit apportés, dont les plus rares furent deſtinés au Sultan, à la Sultane Mère, & au *Kiſlar-Aga*.

Cette cérémonie finie, le fils du Grand-Viſir les conduiſit dans ſes appartemens, où ils furent traités avec la plus grande diſtinction. Quelques jours avant leur départ, ils eurent une nouvelle audience, dans laquelle *Topal Oſman*, ſeul & dépouillé de ſa grandeur, leur fit entendre que dans la place qu'il occupoit, il ne pouvoit ouvertement ſe livrer à tout ce que lui inſpiroit ſon cœur. Un ſimple Bacha, [leur dit-il] eſt ſouverain dans ſon gouvernement : mais, à Conſtantinople, un Grand-Viſir n'eſt qu'un premier eſclave.

Il leur fit rendre largement la rançon des douze Turcs, leur procura le rembourſement d'une créance, qu'ils regardoient, depuis long-temps, comme perdue, les combla de préſens, tant en argent, qu'en ſuperbes fourures, & leur permit d'acheter à *Salonique* une certaine quantité de bled & d'autres denrées, ſur leſquelles

il étoit sûr que ses amis feroient un gain considérable.

ADIEU A MDE. ***.

Gardez pour quelque autre,
Votre amour trompeur.
J'ai repris mon cœur;
Disposez du vôtre.

L'HEURE DU BERGER.

Romance.

Notée N°. IV.

Sous ces bosquets charmans,
Dans ces retraites,
Qu'Amour pour les amans
Semble avoir faites;
Daphnis suivoit les pas
De sa Bergere,
Et ne se doutoit pas
Qu'il sût lui plaire.

Le ſoleil de ſes feux,
Doroit la plaine.
Il étoit, en ces lieux,
Une fontaine.
La Belle, ſur ſes bords,
Loin des allarmes,
Y baignoit les tréſors
De tous ſes charmes.

Le berger qui la ſuit,
D'un pas rapide,
N'en eſt, au moindre bruit,
Que plus timide.
En vain tout céde aux feux
Qu'Amour nous cauſe:
Plus on eſt amoureux,
Et moins on oſe.

Un feuillage agité,
Qui la recelle,
A l'amant enchanté
Montre la Belle...

Quand on penſe être loin
D'un téméraire;
La Pudeur, ſans témoin,
Ne gêne guère!

La Nymphe, ſur les flots,
Rêve & s'admire,
Dans le criſtal des eaux,
Par-tout ſe mire....
Jamais de tant d'attraits
Beauté pourvue,
Aux yeux les moins diſcrets,
N'offrit la vue!

Ce tableau, ſi charmant,
Qu'offre *Thémire*,
Tout ainſi que l'aimant,
Daphnis attire.
D'un mouvement ſi prompt,
L'Amour l'entraîne,
Qu'il gliſſe, & tombe au fond
De la fontaine.

Là foudre eût moins ſurpris
La tendre amante! ...

Sans peindre par des cris,
Son épouvante,
Peu ſenſible au danger
Qu'il court lui-même,
L'amour ne peut ſonger
Qu'à ce qu'il aime.

Par ce ſeul ſentiment,
Thémire nage,
Plonge, & porte l'amant
Sur le rivage....
Tendre Amour! eſt-ce en vain,
Qu'elle t'implore?...
Non... *Daphnis* prouve enfin,
Qu'il vit encore!

MORALITÉ.

Tel qui, ſoir & matin,
Gémit & pleure,
Voit changer ſon deſtin,
En moins d'une heure.
Dans le plus triſte jour,
Il en eſt une,
Qui ſouvent ſert l'Amour,
Ou la Fortune!

SUR LE SENTIMENT.

REFLEXION.

O Sentiment ! ſource divine
Des Vertus cheres aux Mortels ;
Quiconque préche ta ruine,
En voudra bientôt aux Autels.
Si ton feu, par fois, nous égare ;
Ta franchiſe avoue & répare
Les erreurs où tu nous plongeas.
Mais lorſqu'on peut te méconnoître,
Toujours indigne de ſon être,
On ſe croit homme.... On ne l'eſt pas.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE X.

SANS adopter le compliment qu'il plaît à *Myladi* de me faire, ſur le choix & la variété des différens morceaux que le deſir de l'amuſer & de lui obéir, m'engage à lui envoyer, tant en proſe qu'en vers; je conçois que ſi la plupart de ce qu'on appelle *Œuvres mêlées*, étoient en effet plus *mêlées*, le public pourroit les trouver beaucoup plus agréables. Dans ce ſiecle, ſurtout, où le goût preſqu'univerſellement répandu de la philoſophie, ſemble avoir émouſſé celui de bien des perſonnes pour toute eſpece de Poëſie, & où la Dramatique ſeule, à peine, a conſervé le droit de trouver encore grace à leurs yeux; il eſt certain que peu de Recueils de vers, quelques ſoignés, quelques bien faits qu'ils ſoient, ont droit de plaire aſſez, pour pouvoir être lus de ſuite. On eſt bientôt raſſaſié de vers, à moins qu'un puiſſant intérêt ne fixe & ne captive, pour ainſi dire, l'attention du lecteur; & ſi cette eſpece d'in-

térêt ne ſe rencontre guères que dans les bons ouvrages de Théatre, on doit ſentir que le mélange des morceaux de proſe & de vers, répandus avec choix dans un Recueil de *Piéces fugitives*, peut ſeul prévenir le dégoût, ou tout au moins l'ennui qui naît toujours de l'*uniformité*. Auſſi, n'eſt-ce qu'en partant de cette idée, que ſi jamais j'étois tenté de riſquer l'impreſſion des amuſemens de ma jeuneſſe, ou de mon loiſir dans un âge plus mûr; je croirois ne les pouvoir ſauver de l'indifférence abſolue de la plupart de mes lecteurs, qu'en les donnant ſous la forme & dans l'ordre que j'ai d'abord machinalement adoptés, pour les livrer à la critique d'une amie, (car c'eſt bien l'être en effet, que de nous cenſurer avec autant de goût que de franchiſe!) d'une amie, dis-je, en le répétant avec tout le plaiſir du ſentiment, dont les conſeils ſeront toujours auſſi chers que reſpectables, pour qui ſait en connoître tout le prix.

Combien il eſt dangereux de mentir!

NOUVELLE ANGLOISE.

Charlotte & *Marie*, qui avoient été élevées enſemble, étoient à-peu-près de même âge, également aimables & de même condition; mais *Charlotte* étoit beaucoup plus riche. Auſſi ne tarda-t-elle pas à ſe voir vivement recherchée par un jeune Officier aux Gardes, nommé *Firman*, mais dont la fortune ne parut pas aſſez conſidérable au gré des parens de *Charlotte*.

Leur refus déconcerta les deux amans, dont le goût étoit mutuel; & l'on crut, pour éteindre plus sûrement cette paſſion naiſſante, devoir envoyer la Demoiſelle à la campagne.

L'abſence, au bout de quelques mois, avoit produit ſur elle ſon effet aſſez ordinaire; lorſque ſon pere vint la voir, accompagné d'un jeune & riche *Baronet*, que nous appellerons *Sir James*, & qu'il lui deſtinoit pour époux.

Charlotte, ennuyée de la ſolitude, éblouie du rang de ſon amant, & preſſée par ſon pere, ne fit ſoupirer le *Baronet* qu'autant que la décence l'exigeoit. Les nouveaux époux ne revinrent à Londres, que quelques mois après; & la tante de *Charlotte*, qui l'avoit reçue à la campagne, conſentit d'autant plus aiſément à les y accompagner, que ſa fille l'importunoit, depuis long-temps, du deſir de voir cette Capitale.

Firman, qui avoit connu *Marie* chez ſon infidelle, avoit été lui en porter ſouvent ſes plaintes; & les charmes de cette fille, autant que le dépit d'avoir été trahi par l'autre, l'avoient engagé à la demander en mariage à ſes parens, qui la lui avoient accordée.

L'amitié des deux jeunes épouſes, parut bientôt plutôt augmentée que diminuée, & même au point que les deux ménages ſembloient n'en faire qu'un. Mais *Sir James*, d'une part, & *Myſtris Firman* de l'autre, ne pouvoient réfléchir ſans quelqu'inquiétude ſur des entrevues ſi fréquentes, entre un amant & une maîtreſſe, que l'autorité ſeule avoit empêchés d'être unis

l'un à l'autre; lorſque, au mois de Mai ſuivant, *Sir James* fut obligé de s'abſenter de Londres, où il ne devoit revenir que le lendemain.

Le jour de ſon départ, *Myladi*, ayant été paſſer la ſoirée chez *Miſtris Firman*, dont l'époux étoit de garde chez le Roi; & les deux Dames, après ſouper, ayant entrepris un *Piquet*, qui les avoient menées juſqu'à trois heures du matin; *Lady James*, effrayée, vouloit s'en retourner au plutôt chez elle. Mais ſon amie la preſſa ſi fort d'attendre le retour de *Firman*, que ſon amie ſe vit forcée d'y conſentir.

A l'arrivée du Capitaine, on fit chercher vainement des porteurs. Un carroſſe de place y ſuppléa Mais *Firman* inſiſta ſi fortement ſur les dangers que *Myladi* pouvoit courir avec un pareil guide, qu'elle ſe vit forcée de conſentir qu'il l'accompagnât juſques chez elle.

Myſtris Firman, qui ne pouvoit s'y oppoſer, ſans laiſſer tranſpirer des ſymptômes de jalouſie qu'elle vouloit cacher, ſe contenta de prier ſon mari, lorſqu'il rentreroit, de ne point troubler ſon ſommeil.

Il étoit cinq heures & demie, quand la

Capitaine & *Myladi* partirent. La matinée étoit belle; & la Dame, ſans trop y réfléchir, ayant dit, en riant, qu'un tour de promenade dans le *Parc*, lui eût preſque paru préférable au beſoin de s'aller coucher; le Capitaine, applaudiſſant à cette idée, lui propoſa de faire arrêter la voiture à la porte de *St. James*.

Myladi, ſentant alors tout ce qu'elle avoit à craindre d'être vue ſeule à la promenade avec *Firman*, & ſur-tout à cette heure, ne trouva d'autre expédient pour ſe tirer d'embarras, que de lui propoſer de faire arrêter chez ſon pere, dont la maiſon étoit voiſine, & d'y prendre avec eux ſa couſine, qu'elle ſavoit être fort matinale. Ce projet fut exécuté. Mais cette couſine, qui ſe trouvoit fort enrhumée, ayant conſeillé à *Myladi* de reſter plutôt chez elle, & de ne retourner chez ſon mari qu'après le déjeûner: „ Nenni! (s'écria „ *Myladi*) je veux abſolument me prome- „ ner... Mais, pour me débarraſſer de „ *Firman*, envoyez-lui dire que je reſte „ ici.

Le Capitaine, informé de la réſolution de *Myladi*, renvoya le carroſſe, & ſentant peu

peu de diſpoſition au ſommeil, entra dans le *Parc*, pour y goûter la fraîcheur du matin; & *Lady James*, qui ne doutoit pas qu'il ne fût retourné chez lui, (en ſe félicitant de s'en voir enfin délivrée) ne tarda guères elle-même à s'y rendre.

Firman, qui avoit déja gagné le haut du *Mail*, fut fort ſurpris, lorſqu'en ſe retournant, il apperçut la Dame qui ſembloit venir droit à lui; & *Myladi* qui, quoique de très-loin, le reconnut, confondue à ſon tour d'un événement ſi bizarre, ainſi que du menſonge au moyen duquel elle s'étoit défaite de lui, ſe vit alors dans le plus cruel embarras!

La vanité, cependant & le faux air du monde, prirent aſſez ſur elle, pour qu'elle l'abordât d'un air riant, & pour lui faire rejetter ſa prétendue impoliteſſe, ſur une fantaiſie momentanée, dont elle-même ne pouvoit ſe rendre compte. Elle auroit pourtant dû penſer, que ce propos peu réfléchi, rendoit du moins, pour ce moment, ſa retraite impoſſible. Auſſi leur promenade dura-t-elle juſqu'à près de neuf heures, que le Ciel ſemblant ſe couvrir, *Firman* appella

des porteurs, & prit congé de *Myladi*.

Cependant, le hazard avoit voulu que *Sir James*, dont les affaires l'avoient retenu moins qu'il n'avoit penſé, étant revenu chez lui, vers minuit, & ayant appris de ſes gens que ſa femme étoit chez *Firman*, en avoit conçu de l'humeur. La jalouſie exagere & réaliſe tout. Ses ſoupçons augmenterent, à meſure que la nuit s'avancoit : il la paſſa dans les horreurs de l'inquiétude & des ſoupçons les plus noirs ; & ce ne fut que vers huit heures du matin, que flottant encore dans l'indéciſion la plus cruelle, il ſortit de chez lui pour ſe rendre chez *Firman*, en diſant à ſes gens, qu'il n'alloit qu'au caffé voiſin.

Miſtris Firman qui, malgré l'air indifférent qu'elle avoit affecté la veille, avoit paſſé la nuit à-peu-près comme *Sir James*, étoit encore debout, lorſqu'on lui annonça ſon arrivée.

Cet époux inquiet, en voyant qu'elle avoit pleuré, craignit d'abord qu'il ne fût arrivé quelque malheur à ſa femme.... Il n'apprit que trop tôt, pour le ſien propre, que *Myladi* étoit ſortie de chez ſon amie avec *Firman*, vers les cinq heures

du matin, & que *Firman* n'étoit pas encore de retour.

Miſtris Firman, de ſon côté, en apprenant que *Myladi* n'étoit pas encore rentrée chez elle, ſe vit dans l'inſtant même en proie tant aux ſoupçons les mieux fondés, qu'à la crainte d'un duel prochain entre les deux époux ; & par les efforts qu'elle fit pour déguiſer les ſoupçons qui l'agitoient, fournit au malheureux *Sir James* tout ce qu'il falloit pour confirmer ceux qu'il n'avoit déja que trop conçus!..... Il reſta cependant chez elle, en attendant le retour de *Firman* ; & jamais deux mortels, peut-être, ne furent plus embarraſſés de la préſence l'un de l'autre.

Tandis qu'on préparoit le déjeûner, le Docteur *Tattle* ſe préſenta, pour ſouhaiter le bon jour à *Miſtris Firman*. C'eſt un de ces êtres bavards, qui ſont par-tout, ſavent tout, parlent de tout, ſans réfléchir ſur rien, vrais fléaux de ſociété, & qu'on ſouffre pourtant, parce qu'on s'en amuſe & qu'on s'en moque.

A l'eſpece d'accablement qu'il crut voir dans les yeux de *Miſtris Firman*, il crut

devoir tenter tous les moyens de l'en diſtraire. Piqué enfin de n'y point réuſſir, & d'un air ironiquement myſtérieux : il ne tiendroit pourtant qu'à moi, (dit-il) de donner un motif un peu plus ſolide à l'humeur de Madame !... Car, ce matin, j'ai rencontré quelqu'un... qui l'intéreſſe, ou je me trompe fort !... Près de la porte d'un *Baigneur*...(*) à quatre pas du *Parc*, & conduiſant fort galamment certaine... belle Dame...

Ah, Ciel ! ſeroit-ce mon époux ? s'écria tout-à-coup, & très-involontairement, *Miſtris Firman*.

Tant de chaleur dans cette exclamation, jointe au trouble des auditeurs, ayant convaincu le bavard, qu'il en avoit trop dit : ah, Madame ! (reprit-il, avec empreſſement) gardez-vous d'en mal augurer ! car je dois franchement vous avouer, qu'à ſon maintien, ainſi qu'à ſon ajuſtement, la Dame, [en vérité !] ne peut, à nul égard, m'être ſuſpecte.

Ce dernier trait mit le comble à ſon imprudence, ainſi qu'aux ſoupçons qu'il ima-

(*) Maiſons commodes, pour les *rendez-vous*.

ginoit diſſiper; & le Docteur, bien convaincu qu'il n'étoit pas ſi bonne compagnie que d'ordinaire, alloit prendre congé, lorſque *Firman* rentra.

La préſence du Médecin, quoique d'un poids très-médiocre, en impoſa pourtant aſſez pour contenir le reſte de la compagnie; & *Sir James*, en affectant un air léger, demanda au Capitaine ce qu'il avoit fait de ſa femme? A quoi, *Firman*, en héſitant, lui dit qu'il l'avoit deſcendue chez ſon pere; d'où *Myladi* lui avoit fait dire, que ſa couſine étant incommodée, elle comptoit y déjeûner.

Sans rien ſavoir de ce qu'avoit raconté le Docteur, *Firman* avoit cru pouvoir hazarder cette petite fauſſeté, pour dérober la vérité du fait tant à ſon épouſe, qu'à ſon ami: très-sûr, d'ailleurs, que *Mylady* étoit au moins autant intéreſſée que lui-même, à ne point parler de leur promenade.

Sir James, alors, ſortit, en déguiſant aſſez mal ſon trouble, & fut ſuivi par le Docteur.

Seule avec ſon époux, *Miſtris Firman* ne put long-temps lui cacher l'effet qu'avoit produit ſur elle & ſur l'époux de *My-*

lady, le propos du Docteur ; & allarma vivement le Capitaine, qui ſe reprochant ſon menſonge, & comptant à la fois tranquilliſer ſon épouſe, & obtenir ſon aſſiſtance pour tirer *Ladi James* & lui-même de ce mauvais pas, lui raconta ingénûment la vérité de l'aventure.

Il la pria, enſuite, de voler chez la couſine de *Myladi*, qui lui confirmeroit la vérité de ſon rapport. Vous apprendrez, (ajouta-t-il) les diſpoſitions de *Sir James*, au cas qu'il ſe ſoit déja préſenté chez elle ; & vous ſentez à quel point il eſt important que la couſine exhorte *Myladi* à ne rien taire à ſon mari, de tout ce qui s'eſt paſſé ce matin !

Miſtris Firman, à ce récit, dont la ſincérité étoit viſible, ne connut plus d'autres ſentimens que ceux de la pitié pour ſon amie, & d'appréhenſion pour les ſuites de cette affaire, eu égard à ſon propre époux.

En arrivant chez la couſine, elle apprit que *Sir James*, après avoir interrogé les domeſtiques ſur le compte de ſon épouſe, avoit ſu d'eux qu'elle étoit arrivée de grand matin chez ſon pere, avec le Capitaine, & qu'elle en étoit ſortie quelques inſtans

après lui. *Miſtris Firman* inſtruiſit alors la couſine de tout ce qui étoit arrivé chez elle, & croyant qu'il étoit poſſible que *Sir James* eût pû ne pas retourner directement chez lui, ſe hâta d'écrire à *Myladi* la lettre ſuivante.

„ Je ſuis, chere *Ladi*, dans la plus „ grande inquiétude! *Sir James* a conçu „ des ſoupçons, que la vérité ſeule peut „ diſſiper. Après être venu déjeûner chez „ moi, il a paſſé chez votre pere, d'où „ je vous écris. Il ſait que vous n'y êtes „ reſtée qu'un inſtant, & ſe croit fondé à „ imaginer que le Capitaine vous a remiſe „ dans une chaiſe à porteurs, quelques „ heures après, à la porte du *Parc*. J'oſe „ eſpérer que cette lettre vous ſera parve- „ nue aſſez à temps, pour vous empêcher „ de lui rien diſſimuler: c'eſt, sûrement, „ le ſeul moyen de vous juſtifier dans ſon „ eſprit. Pardonnez, de grace, à la liber- „ té de mon ſtyle! & croyez-moi, chere „ *Ladi*, de tout mon cœur, &c.

Marie Firman.

P. S. Le porteur a ordre de dire, qu'il vient de la part de *Miſtris Fathine*, marchande de mode.

Miſtris Firman avoit cru devoir prendre cette précaution, de crainte que *Sir James*, au cas qu'il rencontrât le porteur, ne s'emparât de la lettre, & que ſa jalouſie ne le portât à queſtionner *Myladi*, ſans lui en communiquer le contenu.

Sir James, de ſon côté, qui, après les éclairciſſemens qu'il venoit de recevoir, chez ſon beau-pere, avoit lieu d'être convaincu que ſon épouſe avoit effectivement paſſé la matinée chez un *Baigneur*, étoit revenu directement chez lui, au moment que *Myladi* venoit d'y rentrer & d'apprendre que ſon mari étoit revenu la nuit précédente. Le trouble de la Dame étoit extrême; & l'on peut ſe figurer toute ſa terreur, lorſque l'inſtant après, il ſe préſenta chez elle!

Le premier coup d'œil qu'il jetta ſur ſa femme, fut déciſif. Il vit tout ſon trouble, avec rage, & ne l'attribua qu'au ſentiment intérieur du crime qu'elle eſpéroit cacher. Il ſut pourtant aſſez ſe poſſéder, pour lui demander d'un ton de voix, en apparence indifférent, où, & comment elle avoit paſſé la nuit?... Chez *Firman*, (dit-elle) il étoit de garde; ſa femme a voulu que je lui

tinſſe compagnie juſqu'à ſon retour. Il prétendit, alors, m'accompagner juſques chez moi; mais j'ai voulu deſcendre chez mon pere où il m'a laiſſée...

Il lui demanda, alors, d'un ton plus ferme, ſi elle revenoit directement de chez ſon pere?... Cette queſtion, & l'air dont elle étoit faite, acheva de déconcerter l'infortunée *Myladi*, qui ſe repentit, de n'avoir point d'abord tout avoué. Mais le paſſé ne pouvoit être rappellé; & d'en faire, après coup, l'aveu, c'étoit, peut-être, s'expoſer à ſe faire croire plus coupable. Elle hazarda enfin d'affirmer, qu'après être reſtée chez ſa couſine, juſqu'à huit heures, elle étoit revenue directement au logis.

Mais attendu que cette aſſertion étoit la même que celle du Capitaine, & que l'un avoit ſupprimé la même vérité qui étoit déniée par l'autre; il en conclut qu'ils étoient véritablement d'intelligence, ne douta pas plus de l'infidélité de *Myladi* que de ſon exiſtence même, & ſortit bruſquement, ſans lui rien dire.

En mettant le pied dans la rue, il rencontra le commiſſionnaire de *Myſtris Fix-*

man à *Myladi*, avec ſa lettre à la main. Il en lut, avidement, l'adreſſe. Mais, en apprenant qu'elle étoit d'une marchande, il congédia, en murmurant, le porteur, la mit dans ſa poche, & vola chez *Firman*; où, ne l'ayant point trouvé, il laiſſa un billet, par lequel il lui donnoit rendez-vous à la plus prochaine taverne, en le priant de ne point oublier ſon épée.

Cependant *Myladi*, mourant de peur que ſon menſonge ne fût découvert, dépêchoit, de ſon côté, un autre billet au Capitaine, par lequel elle le ſupplioit de n'avouer à qui que ce fût, qu'il l'eût revue, après l'avoir deſcendue chez ſon pere; & en écrivit un ſemblable à *Myſtris Firman*, afin qu'elle certifiât que *Myladi* étoit véritablement reſtée avec elle juſqu'à huit heures du matin. Mais le malheur voulut que toutes ces précautions ne produiſiſſent rien de ce qu'on s'étoit flatté d'en attendre.

Firman, rentré chez lui avant ſa femme, y ayant trouvé le billet de *Sir James*, ainſi que celui de *Myladi*, ſe rendit ſur-le-champ à la taverne où le *Baronet* l'attendoit dans une chambre, à-peu-près iſolée, & très-obſcure.

Le début de ce dernier, que la rage & la jalouſie enflammoient, fut de courir barricader la porte, & du ton le plus mépriſant, de demander au Capitaine s'il étoit faux ou vrai, qu'il eût revu *Myladi*, le matin même, après l'avoir deſcendue chez ſon pere?

Firman, cruellement choqué de la hauteur de ſon ami, & qui ſe croyoit engagé d'honneur à garder le ſecret que lui recommandoit la Dame... *Sir James*, [lui dit-il, fiérement] après ce que je vous ai dit, tantôt, ſur ce ſujet, perſonne, à mon avis, n'a droit de mettre en doute le contraire, qu'en m'accuſant indirectement de fauſſeté. Prenez donc garde, je vous prie! car, dans ce cas, j'aurois mon honneur à venger contre quiconque oſeroit y porter atteinte.

Sir James, outré, & à qui cette réponſe paroît être un nouvel outrage, accuſe *Firman* d'impoſture, le frappe, & l'attaque avec fureur.

Quelque diſpoſé que fût d'abord le Capitaine à ſe juſtifier lui-même, ainſi que *Myladi*; l'atrocité du procédé de ſon ami lui fait alors oublier toute eſpéce de mé-

nagemens. Ils ſe battent avec acharnement; & le malheureux *Firman*, percé d'un coup dans l'eſtomach, tombe bientôt aux pieds de ſon ami.

Le bruit de ce combat avoit attiré beaucoup de monde à la porte de la chambre, qui fut enfoncée au moment où le Capitaine tomboit. *Sir James*, malgré tous ſes efforts, fut arrêté, & l'on envoya chercher un chirurgien pour *Firman*.

Celui-ci, qui ſe ſentoit prêt à mourir, conſidérant tout-à-coup d'un autre œil, ce qu'on appelle *Point-d honneur*, exigea des aſſiſtans qu'on lui permît de dire quelques mots, en particulier, à *Sir James*.

Firman, alors, après l'avoir prié de s'agenouiller à côté de lui, raconta les choſes telles qu'elles s'étoient paſſées; lui déclara que, quelques propos que la crainte ou la vanité euſſent pu faire tenir à *Myladi*, elle étoit abſolument innocente de ce dont ſa diſſimulation avoit pu la faire préſumer coupable. Puis, en ſerrant la main de ſon ami, & lui montrant une fenêtre, par laquelle il le preſſa de s'échapper: Vivez, (lui dit-il, en ſoupirant) pour protéger ma femme & l'enfant dont elle eſt en-

ceinte, au cas que mon trépas ne mette point obſtacle à ſa naiſſance... Hâtez-vous donc, mon cher ami! Soyez ſûr que je vous pardonne, & vous crois même, en cet inſtant, beaucoup plus à plaindre que moi!

Malgré l'horreur de ſes regrets, *Sir James* ſe vit enfin forcé de céder à de ſi preſſans motifs; & ſuivit avec ſuccès les conſeils de ſon ami.

Dans ſa route de Londres à Douvres, il lut la lettre qu'il avoit priſe au commiſſionnaire de la couſine de ſa femme, & la lui renvoya, dès le jour même, avec ces lignes.

CHERE CHARLOTTE,

„ Je ſuis le plus malheureux, le plus „ à plaindre des hommes, & ne puis vous „ le reprocher! Votre diſſimulation, pour- „ tant, celle de mon ami, la mienne en- „ fin, a fait de nous tout autant de victi- „ mes. Par elle, mon ami, crut pouvoir „ me cacher une frivole vérité, qui cauſe „ aujourd'hui toute notre infortune.

„ En comptant trop légérement ſur le „ ſuccès de la vôtre, vous avez hazardé

„ une promnade, où vous avez rencontré
„ préciſément celui que vous appréhendiez
„ d'y voir. Par la certitude que j'avois mal-
„ heureuſement acquiſe de celle du pauvre
„ *Firman*, mes ſoupçons furent augmen-
„ tés; & votre réticence ſoutenue, les a
„ portés juſqu'à leur comble. Mais, que
„ les ſuites de la mienne ſont affreuſes!...
„ car, je n'avois dit à mes gens, que j'al-
„ lois au Caffé voiſin, que pour vous em-
„ pêcher de ſoupçonner que j'euſſe pu
„ trouver tout ce qu'il me falloit pour
„ vous convaincre de m'avoir trahi. Par
„ le ſuccès d'un autre menſonge, preſcrit
„ au commiſſionnaire de votre couſine,
„ j'ai malheureuſement négligé le funeſte
„ écrit qui pouvoit ſeul me déprévenir
„ contre vous; & le trop malheureux *Fir-*
„ *man*, en perſiſtant dans ſon premier
„ menſonge, a fait un aſſaſſin, un fugitif
„ de ſon ami, & de ſon épouſe une veu-
„ ve.... O, ma *Charlotte*! ô, ſi jamais
„ nous pouvons nous revoir... en paix!...
„ Non! nous n'avons pas droit de l'eſpé-
„ rer... Si pourtant nous nous revoyons,
„ jurons de ne jamais rien déguiſer!....
„ Etre ſincere, c'eſt être ſage; c'eſt le

„ moyen d'être innocent; c'eſt celui d'ê-
„ tre heureux; c'eſt prévenir enfin les
„ fautes que n'obtiendroit jamais de nous
„ notre foibleſſe naturelle, ſi nous n'eſ-
„ périons pas de les couvrir par une fauſ-
„ ſeté... Mais je me perds, dans les hor-
„ reurs qui m'environnent.... Adieu,
„ ma chere & trop déplorable *Charlotte!*
„ mon cœur ſe briſe, en t'écrivant....
„ Adieu, trop imprudente & digne épou-
„ ſe!... & probablement, pour jamais!

SIR JAMES.

Quelques jours après la réception de cette lettre, l'infortunée *Ladi* apprit que le vaiſſeau, dans lequel ſon époux s'étoit embarqué, avoit fait naufrage, en le paſſant en France, & ne lui ſurvécut pas long-temps.

HYMNE AU PRINTEMPS. (*)

Rondeau.

Noté N°. V.

Viens, dans nos champs,
Ranimer la Nature;

(*) Miſe en muſique par M. *Dard*, premier Baſſon de l'Opéra.

Reviens, Printemps!
Fais renaître la verdure.
Viens, dans nos champs,
Ranimer la Nature;
Que ton retour,
Preſſe celui de l'Amour.

Par ſes frimats,
L'hyver éteint nos flâmes.
Mais le ſoleil, ſur tes pas,
Eſt pour nos âmes,
Ce qu'il eſt pour nos climats.
Viens, dans nos champs, &c.

MINEUR.

Sans y ſonger,
La timide bergere,
A ſon berger,
Chaque inſtant eſt moins ſévere.
L'amant uſé,
Revenu de Cythere,
Eſt étonné
De s'y trouver ramené!

Avare & vieux,
A l'aſpect de *Climene*,
Le riche *Orgon*, amoureux,
Donne ſans peine,
Et ſans peine, devient heureux.
Sans y ſonger, &c.

AU MAJEUR.

SUR LA CALOMNIE.

Fragment d'une Epître à M. Ch....

. . . . . .
. . . . . .

Oui, victime, en ſecret, du complot le plus noir;
Oui, *Cléon*, j'ai lutté contre le déſeſpoir
Qu'éprouve l'innocent, flétri par l'impoſture.
J'expirois, ſous ſes coups, & cachois ma bleſſure!
Cet aveu te ſurprend?... Quoi! j'étois accuſé;
Ma honte circuloit dans le monde abuſé,
Sans que de ce torrent j'arrêtaſſe la courſe?... [*]
Suſpens ton jugement; j'en ignorois la ſource:
Je connoiſſois le mal, on m'en cachoit l'auteur.
Il faut, pour l'attaquer, connoître l'impoſteur;
Quelque lâche qu'il ſoit, le rendre téméraire;

(*) Vers rocailleux, mais de Poéſie imitative.

Attendre : & pour qu'il parle, il faut ſavoir ſe taire.
Telle fut la leçon que me dicta *Damis*;
Et je dois mon honneur à ce ſublime avis.
Mais, qu'il m'en a coûté !... Peins-toi bien mon ſupplice,
Lorſque d'un vil flatteur démêlant l'artifice,
Je liſois dans ſes yeux que ſa fauſſe pitié,
Pour mieux ſonder mon âme, invoquoit l'Amitié!
Qu'un autre, pénétré d'un zéle plus ſincere,
Mais échauffant mon ſang au feu de ſa colere
Sembloit me ſoupçonner d'inſenſibilité!

Lorſque certain *Tartuffe*, au maintien concerté,
D'un œil & d'un ton faux, m'aſſuroit, à voix baſſe,
En me ſerrant la main, qu'il plaignoit ma diſgrace!
Lorſqu'il falloit enfin, dévorer les propos
Des prétendus amis, des fourbes & des ſots!

Tel eſt pourtant le rôle affreux, inſoutenable,
Qu'eſt obligé de feindre un mortel miſérable,

Que perce impunément une inviſible
main !...
En vain de ſa bleſſure il ſent tout le venin :
S'il ſe plaint, s'il éclate, & ſur-tout, s'il
menace ;
Il eſt perdu. Jamais, quoiqu'il diſe, ou
qu'il faſſe,
Il ne ſera vengé ; ſes cris ſont ſuperflus,
L'ennemi prend l'allarme, il ſe cache, il
n'eſt plus...
Et qu'êtes-vous alors!... l'Ami le plus in-
time,
Eſclave du Public, jaloux de ſon eſtime,
Dans les premiers inſtans ſans doute vous
plaindra ;
Mais même, en vous plaignant, bientôt il
vous fuira.
Heureux, heureux encor ! ſi ſon âme ti-
mide,
Bientôt, d'un foible ami, ne fait point
un perfide.
Ne ſois donc plus ſurpris ſi l'horreur d'un
tel ſort,
De mes ſens révoltés enchaîna le tranſ-
port.
De l'innocence, en vain, la preuve eſt sû-
re & claire :
Pour la rendre publique, il faut un ad-
verſaire ;

Sans quoi, craignez toujours l'adage humiliant :
Qu'on eſt cenſé coupable, en ſe juſtifiant.

A

M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

A l'occaſion du Mariage de M. le Duc de FRONSAC, *ſon fils.*

O toi, qui ſubjuguas l'Amour,
Si tu n'étois pas l'Amour même,
Qui, fatigué du rang ſuprême,
Moins que de vieux appas de la céleſte Cour,
Voulus deſcendre en ce ſéjour,
Pour montrer comme il faut qu'on aime!
Toi, que pour la gloire des Lys,
Quand LOUIS à ton bras confia ſon tonnerre,
L'amant de la tendre *Cypris*,
Par-tout où t'appella la guerre,
Servit toujours comme ſon fils;
O RICHELIEU! puiſſe ce nom encore,
Que chérit le François, que la Françoiſe adore,

Par Fronsac, à ſon tour, à nos neveux
tranſmis,
Faire à jamais bénir la chaîne fortunée,
Que forme aujourd'hui l'hymenée;
Et toi, le voir heureux avec ſes petits-fils!

SUR L'AMOUR.

L'amour n'eſt point ce fantaſque déſir,
Ce feu folet, cette fureur ſoudaine
Que le moment nous preſſe d'aſſouvir,
Qu'un autre inſtant voit éteindre ſans
peine.

L'amour n'eſt point ce qu'un faiſeur de
vers
Peint triſtement armé de traits, de chaînes,
Toujours ſuivi de mille maux divers,
Mauſſades fruits des inſipides veines.

L'amour n'eſt point ce qu'un fade galant
Croit reſſentir, exprime avec méthode,
Sûr du triomphe, en maſquant ſon néant
D'un vain éclat qu'il ne doit qu'à la mode.

C'eſt un feu doux, un ſentiment divin,
Délicieux, même quand on ſoupire;

(Conſolateur, dit-on, du genre humain :)
Que je n'ai vû, pourtant... que chez *Thémire!*

A

FEU M. BOUCHER,

Premier Peintre du ROI, *qui vouloit tenter de peindre Mlle.* M***.

De la jeune & vive *Aurore*,
Peignez-nous tous les attraits;
Aux charmes naiſſans de *Flore*,
D'*Hébé* joignez tous les traits.
Pour former Beauté complette,
Quelque ſoit votre pinceau;
Si vous n'avez vu *Ninette*,
Recommencez le tableau.

CONSULTATION.

D'où vient qu'un mortel né ſenſible,
Fait pour l'Amour, pour l'Amitié,
Que la Nature & la Pitié
En tout temps trouvent acceſſible:
Pourquoi ce mortel généreux,
Que reſpecte même l'Envie,

Voit-il donc affliger ſa vie,
Par les maux les plus rigoureux?
Et pourquoi ce Veau d'or, cette lourde chenille,
A l'œil ſtupide, au tein fleuri,
Cet être nul, ſans amis, ſans famille,
Eſt-il de la SANTÉ le plus cher favori?

RÉPONSE.

C'eſt que fidele à l'inſtinct qui le guide,
Contre tout ſentiment nuiſible à ſon bonheur,
Un cœur de bronze eſt ſon Egide,
Et que P***. n'a pas ce cœur.

A

MLLE. A***,

En lui renvoyant ſes Gands, qu'elle avoit oubliés chez l'Auteur.

Fille, dit-on, la plus experte,
De ſes Gands pleure en vain la perte;
Rien ne répare ce malheur.
Mais c'eſt une erreur, je le prouve;
Car *Sophie* a tant de bonheur,
Que toujours on les lui retrouve.

IL NE FAUT JURER DE RIEN.

Nouvelle Angloiſe & Eſpagnole.

Sous le régne de l'infortuné *Charles I*, vivoient deux Gentilshommes, que je ne déſignerai que ſous les noms de Mylords *Henri* & *Jean*, qui étoient amis dès l'enfance, & dont les terres ſe touchoient. Le premier n'avoit qu'un fils, & l'autre qu'une fille, que nous appellerons *Emilie*.

Quoique le garçon n'eût que quatorze ans & la fille douze, les peres étoient ſi preſſés d'unir à la fois leurs familles & leurs terres, qu'ils obtinrent aiſément la permiſſion de marier, enſemble, leurs enfans. Le jeune *Henri*, au ſortir de l'Égliſe, fut envoyé faire ſon tour d'Europe, & ne revint que quatre ans après, pour recueillir la ſucceſſion de ſon pere.

Emilie, qui touchoit alors à ſa ſeizieme année, étoit ſi prévenue en ſa faveur par les perſonnes qui l'avoient rencontré dans le cours de ſes voyages, que la vue de ſon mari ne fit qu'accroître

tre & confirmer les ſentimens qu'elle avoit déja conçus pour lui. Il n'en fut pas de même de l'époux, qui, né volontaire, & dès-là peu fait pour être contraint, ne put plier ſon caractère au point de reconnoître une épouſe que lui-même ne s'étoit point choiſie. Quoiqu'il ne pût rien objecter, ni contre la figure, ni contre la fortune d'*Emilie*; cela ſeul lui parut ſuffiſant pour lui faire enviſager ſon engagement comme nul. Sa répugnance enfin pour le ratifier, ſe trouva telle, que malgré les inſtances des deux familles réunies, & les pleurs de la jeune épouſe, il refuſa toujours de ſe prêter à ce que tout autre eut été charmé d'avoir à faire, pour achever de rendre cet engagement indiſſoluble.

Emilie, après avoir perdu toute eſpérance de vaincre l'antipathie que Mylord *Henri* avoit conçue pour elle, & ſenſible autant que peut l'être une femme à l'affront qu'elle recevoit, ſe détermina à joindre ſa requête à celle de ſon époux, pour demander la diſſolution de leur mariage.

Le fameux Parlement de l'année 1640, étoit alors ſéant; & l'on ne doutoit pas que le divorce demandé ne dût être aiſé,

ment obtenu. Mais les Evêques, qui pour lors vouloient montrer une rigidité qu'ils croyoient néceſſaire, y mirent tant d'obſtacles, que par arrêt de la chambre des Pairs, le mariage fut déclaré bon, & les parties condamnées à vivre enſemble comme mari & femme.

L'obſtination naturelle de Mylord *Henri*, plus irritée encore par ce jugement, le porta à déclarer qu'aucun pouvoir n'avoit droit de le forcer d'être *Epoux malgré lui*; & la jeune *Ladi* fut renvoyée à la campagne chez ſon pere, où elle tâcha d'oublier un ingrat ſi peu digne de ſa tendreſſe.

Elle y vivoit dans la retraite, lorſque la guerre entre *Charles* & le Parlement, fut portée aux derniers excès.

Mylord *Jean* étoit Royaliſte; & *Henri*, dont le reſſentiment contre les Evêques avoit achevé de s'aigrir, par l'impoſſibilité de pouvoir jamais contracter d'autres engagemens, crut ne pouvoir mieux s'en venger, qu'en ſe joignant aux ennemis du Roi.

Les ſuites de la guerre ayant été funeſtes au Souverain, Mylord *Jean* ſe vit for-

cé de fuir en France, avec ſa fille; & Mylord *Henri*, bientôt mécontent de l'Uſurpateur, quitta ſes étendards pour ſe retirer dans ſes Terres.

Après quelques années, fatigué d'une vie ſi peu convenable à l'activité de ſon caractere, il paſſa dans les Pays-Bas, où le *Grand Condé* commandoit les Eſpagnols, & ſous un autre nom que le ſien, demanda de l'emploi au Prince, qui venoit d'inveſtir *Arras*. Mylord ſe ſignala pendant ce ſiege. Mais les lignes ayant, comme l'on ſait, été forcées par le Maréchal de *Turenne*, il fut fait priſonnier & envoyé à Paris avec pluſieurs Officiers Eſpagnols qui avoient eu le même ſort.

Le Comte d'*Aguilar*, Officier-Général, devint bientôt le plus intime ami de Mylord, qui lui raconta l'hiſtoire de ſon mariage avec *Emilie*, en déclamant avec chaleur contre le ridicule de vouloir attacher indiſſolublement l'un à l'autre, deux cœurs qui ſouvent n'ont d'autre deſir que celui de la liberté.

Vous avez d'autant plus raiſon, (lui dit le Comte) qu'avec tout l'amour qu'il eſt poſſible d'avoir pour la femme la plus di-

gne de l'inſpirer, [je parle de la mienne, mon ami!] je ſuis né ſi volage, que mes foibleſſes réitérées ſont parvenues au point de forcer cette épouſe trop tendre à me quitter, pour s'enterrer dans un Couvent. J'en ſuis pourtant aujourd'hui ſi touché, que je n'aſpire qu'après l'inſtant de pouvoir voler en Eſpagne, pour abjurer à ſes pieds mes erreurs, & la ſupplier de m'en accorder le pardon.

Mylord *Henri*, à ſon arrivée à Paris, s'étoit cependant informé, ſans trop ſavoir pourquoi, du ſort de Mylord *Jean*, & de ſa fille. On lui avoit appris que le pere étoit mort, & que la fille, après avoir quitté la France, y étoit revenue, ſans que depuis on eût entendu parler d'elle, & qu'on la croyoit morte.

Charmé de ſe croire enfin libre, il ne ſongea plus qu'à goûter les plaiſirs que lui offroit cette fameuſe Capitale, & n'en partit qu'à regret avec ſon ami, lorſque l'échange des priſonniers leur fut notifié. Mais la ſaiſon leur ôtant tout eſpoir d'aucune action où ils puſſent acquérir quelque gloire, ils ſe déterminerent à paſſer l'hyver à Bruxelles.

Ils y étoient depuis un mois au plus, lorſque le Comte d'*Aguilar* apprit à ſon ami, que malgré tous les remords dont il lui avoit fait part, & ſes belles réſolutions de ne vivre déſormais que pour ſon épouſe; il venoit d'entamer une intrigue avec une aimable Françoiſe, & dont la vie retirée ſembloit ne pouvoir être attribuée qu'à quelque dérangement de fortune. Il lui avoua même, que par le miniſtere d'une hôteſſe que ſes préſens lui avoient acquiſe, il avoit eu deux ou trois fois le plaiſir d'entretenir cette charmante créature; & finit par propoſer à ſon ami de l'accompagner chez elle, dès qu'il lui ſeroit permis de la revoir.

L'occaſion s'en préſenta bientôt; & lorſque les deux amis ſe préſenterent chez Mademoiſelle d'*Alincourt*, (c'étoit le nom de la Dame) les mouvemens ſubits qu'on remarqua ſur ſon viſage & l'embarras de ſes propos, firent imaginer au jaloux Eſpagnol que ſa viſite avoit fait écarter quelque rival plus heureux que lui. La Demoiſelle, après s'être remiſe, aſſura que la reſſemblance de Mylord avec un frere à elle qui venoit d'être tué à l'armée, &

qu'elle pleuroit encore, en étoit la ſeule cauſe; & ajouta, que ſi l'ami de l'Eſpagnol reſſembloit autant au défunt par le caractere que par la figure, elle ſeroit charmée qu'il daignât quelquefois l'honorer de ſa viſite.

Mylord *Henri*, dans l'eſpérance d'être utile à ſon ami, parut ne pas s'y refuſer; & le Comte, très-sûr de la probité de l'Anglois, s'empreſſa de former entre eux une liaiſon, qu'il imaginoit ne pouvoir tourner qu'à ſon avantage.

De retour à leur auberge, le Comte interrogea le Lord, ſur ce qu'il penſoit de la figure & du caractere de la Françoiſe?... L'un & l'autre, [dit-il] me ſemblent également agréables. Je dois même vous avouer, que ſa phyſionomie ne m'eſt pas tout-à-fait inconnue : mais ſans pouvoir me rappeller ni où, ni dans quels lieux, j'ai pû la voir, pendant le cours de mes voyages.

Tant mieux! (reprit l'ardent Eſpagnol) Il faut éclaircir ce myſtere; & pour plutôt y parvenir, allez-y ſeul demain, pour lui marquer tous mes regrets de ce que la chaſſe de l'Archiduc, où je ſuis invité, me

prive, & bien malgré moi, du plaiſir de la voir ce ſoir.

Mylord qui, de bonne foi, cherchoit à ſervir ſon ami, ſe conduiſit en conſéquence; mais ne tarda pas à découvrir que le Comte n'avoit inſpiré à la Demoiſelle d'autres ſentimens, que celui de l'eſtime.

A ſon retour, il crut ne devoir point le lui cacher. Mais à peine avoit-il parlé, que l'Eſpagnol, en lui préſentant un billet, qu'il recevoit, à l'inſtant même, de l'hôteſſe de la Demoiſelle: tenez, mon ami, [lui dit-il] voici, d'où naiſſent les froideurs que vous avez remarquées... Si ſes beſoins m'euſſent été plutôt connus, je lui ſerois peut-être moins indifférent.

Mylord trouva la conjecture d'autant plus vraiſemblable, qu'il croyoit avoir entrevu que Mlle. d'*Alincourt* ſe trouvoit en effet dans une ſituation fort au-deſſous de celle pour laquelle elle ſembloit être née. Ils conclurent enfin, qu'on pouvoit tenter cette épreuve; & Mylord, vivement preſſé par ſon ami, ſe chargea d'un billet, par lequel le Comte faiſoit à Mlle. d'*Alincourt* des propoſitions auſſi magnifiques que ſéduiſantes.

Mais la Dame, après avoir lu le billet : j'avois cru, juſqu'ici, (dit-elle, en regardant fixement le Lord, & en laiſſant tomber quelques larmes) j'avois cru, dis-je, qu'il n'étoit plus au pouvoïr de la deſtinée de me rendre plus malheureuſe!... Mais apprenez, Mylord, que celle à qui vous n'avez pas craint de préſenter ce billet, n'eſt pas moins éloignée de l'infamie, que de l'état brillant pour lequel elle étoit née; que ſon caractere, en un mot, la met au-deſſus des inſultes que l'audace de votre ſexe eſt capable de hazarder contre une femme ſans appui... J'ajouterai, qu'il eſt affreux pour moi, d'avoir à vous reprocher une démarche qui me privera du plaiſir de vous revoir, & de n'avoir d'autre réponſe à faire à votre ami, que de le prier, de ma part, de ne plus revenir chez moi.

Frappé de la nobleſſe de ce procédé, Mylord revint plein de confuſion chez le Comte; qui plus enflammé que jamais, s'excuſa de ſon mieux par une lettre auſſi reſpectueuſe que tendre; mais qu'on lui renvoya toute fermée. Sur quoi le volage Eſpagnol, peu fait pour ſoupirer longtemps, prit tout-à-coup le parti, en atten-

dant l'ouverture de la campagne, de ſe retirer à quelques lieues de Bruxelles, dans un Château appartenant à l'un de ſes parens.

Mylord, de ſon côté, quoiqu'il n'y trouvât plus d'agrémens, ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la Ville. Mlle. d'*Alincourt* occupoit toutes ſes penſées. Sa franchiſe & la fermeté de ſes propos, très-analogues à ſon propre caractere, avoient fait naître en lui des ſentimens, qui tenoient de l'admiration. Peu capable, en un mot, de ſoutenir plus long-temps ſon abſence, il la fit prier inſtamment, de vouloir bien lui accorder un moment d'audience, au ſujet d'une affaire abſolument relative à lui ſeul.

Madame, (lui dit-il, alors,) je ne trahis point mon ami ; ſon caractere m'eſt connu : peut-être même en cet inſtant eſt-il aux pieds d'une autre amante. Ainſi, je puis, en franc & très-ſincere Anglois, vous avouer les ſentimens que m'ont inſpirés les vôtres... J'oſe, en un mot, vous offrir ma fortune, & ſous des conditions dont vous n'aurez point à rougir. Je ſuis veuf, auſſi riche que libre, & me crois heureux qu'il ſoit en mon pouvoir de vous remettre au

rang pour lequel tout m'annonce que vous étiez deſtinée. C'eſt par ce ſeul moyen qu'il peut enfin m'être permis de réparer, à-peu-près, l'eſpéce d'offenſe que je vous ai faite, & dont je n'ai déja que trop rougi... Après cela, ſi vous me refuſez, mon déſeſpoir pourra ſeul égaler les ſentimens que je conſerverai toujours pour vous.

Je ſens, Mylord, (répondit-elle) ainſi que je le dois, tout ce qu'un cœur reconnoiſſant peut reſſentir... Peut-être même, [ajouta-t-elle, en rougiſſant,] pourrois-je, dans tout autre cas, en dire plus... Mais un époux a reçu mes ſermens... & je n'y manquerai jamais. — Un époux!... qui, vous, Madame?... Ah, Dieu!... Mais, où vit-il? quel eſt ſon nom?... quel eſt-il, en un mot? — Le plus coupable & le plus ingrat des hommes... qui, par caprice & ſans motifs connus, s'eſt indignement ſéparé de moi; qui, par ſa fuite, m'a livrée, dès ma jeuneſſe, aux outrages de la fortune; & dont, [pour comble de malheur!] j'ai vainement tenté d'oublier les injuſtices.

Ah, Madame! [s'écria l'amoureux Anglois] ah! du moins, ne m'enviez pas la

gloire d'être votre vengeur, & d'immoler un monſtre, ſi peu digne du bonheur qu'il a perdu. — Non, Mylord, votre vie m'eſt plus chere que le deſir d'être vengée!... Gardez-moi votre eſtime; & cachez moi des ſentimens qu'il me ſeroit pénible d'avoir toujours à réprimer. A ces conditions, je vous verrai, de temps en temps, avec plaiſir.

Le Lord promit tout ce qu'elle voulut, & continua de la voir; mais ailleurs que chez ſon hôteſſe, dont il n'avoit pu lui cacher le mépriſable caractere.

Celle-ci ne tarda pourtant pas à découvrir le prétendu commerce des deux amans; & crut, pour s'en venger, devoir en avertir le Comte.

L'Eſpagnol, qui réuniſſoit en lui toutes les paſſions de ſon pays, écrivit dès le jour même au Lord; lui reprocha ſa perfidie, & lui manda qu'il l'attendroit, un tel jour & à telle heure, au pied des murs de tel couvent de filles à deux lieues de Bruxelles, pour le punir de toutes ſes noirceurs.

L'Anglois, indigné, courut au rendez-vous; voulut même ſe juſtifier: mais l'Eſpagnol, trop furieux & qui ne reſpiroit

que la vengeance, ſuccomba bientôt ſous les coups de l'Anglois, qui le préſumant mort, crut n'avoir rien de plus preſſé que de ſonger à dérober ſa tête aux pourſuites de la Juſtice.

L'Eſpagnol ſeroit mort peut-être, ſi le hazard n'eût pas voulu qu'une Dame, qui l'inſtant après paſſa dans un carroſſe à ſix chevaux, & qui vit ce ſpectacle, n'eût pas ordonné d'arrêter. A la vue de ce corps ſanglant, & qu'elle crut ſans vie, elle s'évanouit; & les domeſtiques, préſumant que l'Abbeſſe étoit de la connoiſſance de leur maîtreſſe, les porterent l'un & l'autre à l'Abbaye (*) voiſine, où les Chirurgiens trouverent les bleſſures du Comte dangereuſes, mais non pas abſolument mortelles.

Tant que ſa guériſon avoit été regardée comme incertaine, l'inconnue n'avoit point quitté le malade & n'avoit jamais ceſſé d'être couverte d'un grand voile. Sur quoi l'Eſpagnol, qui la croyoit Religieuſe &

(*) On ſait qu'en Flandres, ainſi qu'en Italie & en Eſpagne, la regle des Couvens de femmes eſt bien moins auſtere, qu'ailleurs; & ſur-tout dans les groſſes Abbayes.

que tant de charité ſurprenoit, la ſupplia de ne point lui cacher le nom de la perſonne à laquelle il ne pouvoit trop marquer de reconnoiſſance.

Celle pour qui vous avez probablement combattu, (lui dit l'inconnue) vous fera ſans doute bientôt oublier de ſi légeres obligations. — Non, Madame! jamais. Ainſi daignez m'apprendre, ſi des vœux cruels vous arrachent pour jamais au monde? — Je n'ai point fait de vœux. Cependant vous ne me reverrez jamais, hors des bornes de cet enclos. — Vous en étiez pourtant ſortie, lorſque votre pitié daigna me ſauver d'une mort certaine? — Il eſt vrai que je revenois d'une Abbaye voiſine; & cependant je ne ſortirai plus d'ici, tant que vous reſterez en Flandres. — Ah, Ciel! Eh, quelle en ſeroit la raiſon?—Parce que mon repos, & peut-être le vôtre même, me preſcrivent de fuir toujours votre préſence. Ce diſcours étonna le Comte, au point qu'il fut quelque temps, ſans ſavoir qu'y répondre.

Cependant, (reprit-il) les ſoins que vous avez daigné prendre de moi, ſem-

blent un peu démentir vos diſcours ? — Cette énigme, Monſieur, vous ſera peut-être expliquée, quand vous ſerez tout-à-fait rétabli. Sachez pourtant, en attendant, que je ne ſaurois vous haïr ; mais que je n'en ſuis pas moins abſolument déterminée à ne rien négliger pour me ſouſtraire à votre vue.

La fin de cette converſation laiſſa le Comte dans un embarras d'autant plus inexprimable, que la Dame, à partir de cet inſtant, devint inviſible pour lui, juſqu'au jour qu'il devoit quitter le Couvent. Il obtint alors la grace qu'il avoit juſques-là très-inutilement demandée de la voir en particulier ; & le Comte lui reprochoit amérement la cruauté de ſa conduite envers lui ; lorſque la Dame, toujours voilée, lui dit, en ſoupirant : ſongez, Monſieur, à la façon dont vous avez vécu avec la plus tendre des épouſes, à vos galanteries paſſées, à celles qui probablement vous occupent encore, à votre ingratitude enfin pour une épouſe infortunée, & qui pourtant ne ceſſera jamais de vous aimer..... Après cela, ſoyez encore ſurpris de mes propos & de mes procédés pour vous—

Quoi ! Madame, [s'écria le Comte] ſe pourroit-il que la Comteſſe d'*Aguilar*, fût celle à qui je dois la plus vive reconnoiſſance? & dont le cœur, toujours ſenſible, eſt toujours le même pour moi? .. — Oui, (dit-elle, en levant ſon voile) oui ! c'eſt à cette victime de vos égaremens, que vous devez des ſervices, qui n'ont à mon gré que foiblement exprimé ce qu'elle croit devoir à ſon époux!

Toutes les paſſions faites pour émouvoir un cœur ſenſible, s'emparerent à la fois de celui du Comte, qui tombant aux pieds de cette reſpectable épouſe, la ſupplia, les yeux en pleurs, de pardonner à ſes égaremens.

J'y conſens, [lui dit-elle, avec une vivacité dont ſon époux concevoit déja les plus flatteuſes eſpérances.] Je le veux bien, cher Comte... mais ne préſumez pas que rien puiſſe me faire renoncer à la tranquillité dont je jouis dans cet aſyle. Il n'eſt point en vous de m'être fidele, il n'eſt point en moi de pouvoir vivre avec un inconſtant que j'aime... Tout ce que j'exige de vous, c'eſt que mon ſouvenir puiſſe ne

pas vous être déſagréable ; & ſur-tout, de ne jamais chercher à me revoir.

Le Comte étoit à la torture, en préſumant que ſon intrigue avec Mademoiſelle d'*Alincourt* étoit connue de la Comteſſe, qu'il brûloit de ramener à lui ; & n'eut rien de plus preſſé que d'envoyer un domeſtique à cette Demoiſelle, pour la ſupplier de venir au plutôt à l'Abbaye, & s'il étoit poſſible, d'y amener Mylord *Henri* avec elle.

L'Anglois, qui, après s'être abſenté pendant quelques jours, avoit appris la convaleſcence du Comte, étoit de retour à Bruxelles & ne cachoit plus ſon attachement pour Mademoiſelle d'*Alincourt*.

Le Comte d'*Aguilar*, qui malgré ſa femme, & tandis qu'il attendoit le retour de ſon courier, étoit reſté dans le Couvent, la pria de vouloir bien lui apprendre, par quel hazard elle ſe trouvoit en Flandres.

Vous ſavez, (lui dit-elle) qu'après la découverte que je fis, en Eſpagne, de vos dernieres infidélités, je me retirai chez ma mere, & de là dans un Couvent. Le chagrin que lui donna notre divorce, hâta

bientôt ſa mort; & ce nouveau ſurcroît de peines me faiſoit haïr le ſéjour de *Madrid*, au point de n'y pouvoir plus vivre; lorſqu'une lettre de ma tante, *Dona Eugenia de Montalegre*, Abbeſſe de ce Monaſtere, me détermina à me retirer auprès d'elle.... & je compte y finir mes jours.

A peine elle achevoit ces mots, que l'on vint annoncer Mademoiſelle d'*Alincourt* & Mylord *Henri*.

Madame d'*Aguilar* pâlit, en jettant les yeux ſur cette Demoiſelle. Mais le Comte, en embraſſant le Lord, & en le priant de ne le plus regarder comme un rival, l'aſſura du plaiſir qu'il goûtoit en lui abandonnant une amante ſi digne des ſentimens de quiconque avoit le bonheur de la connoître; leur raconta tout ce qu'il devoit à ſon épouſe; & ſa reconnoiſſance étoit exprimée avec tant de chaleur, que ſi quelque choſe eût pû changer la réſolution qu'elle avoit priſe, il eſt certain que cet inſtant l'auroit vû démentir.

Mademoiſelle d'*Alincourt*, après avoir marqué à la Comteſſe tous ſes regrets, de s'être innocemment trouvée la cauſe des dangers qu'avoit courus ſon époux : j'oſe

eſpérer, (ajouta-t-elle) que ce dernier événement mettra fin aux erreurs dont vous avez eu à vous plaindre; & je dois d'autant plus le deſirer, que mon propre bonheur dépend de la protection que je vous ſupplie de vouloir bien m'accorder, dans une entrepriſe dont le ſuccès me fait trembler; mais que l'honneur ne permet pas que je diffère plus long-temps de hazarder.

Mylord! (dit-elle, en tombant à ſes pieds.) Reconnoiſſez enfin cette *Emilie*, à qui vous avez juré tant de haine; qui n'avoit pas ſeize ans, quand vous l'avez abandonnée; dont vous vous flattiez d'être veuf; à qui, pourtant, vous n'eûtes jamais rien à reprocher; qui ne vous oublia jamais; qui fut toujours digne de vous; & qui n'attend, pour mettre fin à ſes malheurs trop long-temps prolongés, que le refus que vous feriez de lui rendre votre tendreſſe!

Mylord *Henri*, dont le raviſſement étoit égal à la ſurpriſe, les yeux fixés ſur ſon épouſe, examinoit avidement & cherchoit à ſe rappeller ſes traits... quand tout-à-coup, s'élançant vers elle, & la preſſant dans ſes bras : Ciel! c'eſt mon *Emilie*,

(s'écria t-il, d'une voix qu'étouffoient ſes ſanglots).... Ah! que l'amour t'a bien vengée.... & que je bénis ſa vengeance!

Après des tranſports mutuels, qu'il eſt aiſé de préſumer; Mylord, ainſi que l'Eſpagnol & ſon épouſe, ayant deſiré ſavoir par quel miracle *Myladi* étoit encore vivante, ainſi que le détail de ſon hiſtoire :

Elle eſt courte, (leur dit-elle) Mon pere, après avoir perdu ſes biens, obligé de paſſer en France, obtint d'autant plus aiſément que je l'y ſuiviſſe, qu'après l'affront que j'avois eſſuyé, ma patrie m'étoit devenue odieuſe. Pour comble d'infortune, [& je ne rougis point de l'avouer!] dès ma plus tendre enfance, habituée à ne voir dans Mylord qu'un époux digne de tous mes vœux, j'en conſervois malgré moi la mémoire. Il ne manquoit plus rien à mon malheur, que celui de me voir moins chere à celui de qui je tenois la naiſſance; & je ne tardai pas à l'éprouver. Sans reſſource, du côté de l'Angleterre, Mylord *Jean*, forcé de céder aux offres d'une veuve dont la fortune étoit conſidérable & qui n'envioit que le titre de *Mylady*, eut la foibleſſe, en l'épouſant, de

ſe croire ſi fort ſon obligé, qu'il devint bientôt ſon eſclave, & que je me vis expoſée à toutes les fureurs de la plus implacable marâtre... Mais le détail des maux que j'ai ſoufferts, ſeroit trop long à raconter. Apprenez ſeulement, qu'à l'inſtant où la mort m'enleva mon pere, elle me renvoya de la maiſon avec mes ſeuls habillemens & le peu de bijoux que j'avois emportés d'Angleterre. Que je ſerois morte de douleur, & peut-être faute de ſecours, ſans une amie, qu'on appelle *De Freſne*, que mon pere eſtimoit beaucoup; qui, ſous prétexte d'une ſucceſſion à recueillir, m'a conduite en Flandres; dont les mœurs, que je ne ſoupçonnai jamais, me furent dévoilées par Mylord même; mais à laquelle je dois pourtant de la reconnoiſſance, puiſque ſi je ne l'euſſe point connue, peut-être que jamais je n'euſſe revû mon époux!... Vous vous rappellez ſans doute, Mylord, l'extrême émotion que produiſit ſur moi votre vue, & dont je rejettai la cauſe ſur votre reſſemblance avec un frere que je n'eus jamais?... C'eſt que vos traits, malgré près de quinze ans d'abſence, étoient encore préſents à ma mémoire; & que ſi les miens

vous frapperent moins, c'eſt ſans doute à l'indifférence que vous aviez ci-devant conçue pour moi, qu'il faut uniquement l'attribuer Mon premier mouvement penſa tout-à-coup me trahir. Mais dès que je crus voir que ma figure étoit devenue étrangere pour vous ; je ſongeai, je l'avoue, à mettre à profit votre erreur. J'imaginai, du moins, pouvoir me ménager adroitement le plaiſir de converſer librement avec vous ; d'apprendre de vous-même enfin ce qui pouvoit vous être arrivé d'intéreſſant, depuis que vous m'aviez quittée. Craignant, d'ailleurs, que le nom d'*Emilie*, ſous lequel vous m'aviez connue, ne détruiſît en un inſtant toutes les idées favorables que vous aviez conçues de Mademoiſelle d'*Alincourt*; j'eus grand ſoin de vous le cacher. Mais puiſque, maintenant, vous daignez m'avouer pour votre épouſe, & que j'eſpere en avoir toujours été digne ; oublions, mon cher Lord, les erreurs de votre jeuneſſe, ainſi que mes malheurs, pour ne ſonger déſormais qu'à jouir du bonheur qui nous eſt offert par la ſingularité d'un événement que le Ciel ſembloit avoir réſervé pour nous.

Mylord, après avoir embraſſé tendrement ſa femme, eſſaya d'engager la Comteſſe d'*Aguilar* à ſuivre l'exemple de l'aimable Angloiſe.

Non, Mylord, [répondit, froidement; l'Eſpagnole] j'ai trop appris à connoître le Comte, pour eſpérer de le fixer jamais. Je ſuis, d'ailleurs, beaucoup moins jeune, & dès-là moins aimable que lui-même me flattoit de l'être avant que nous nous fuſſions ſéparés; & je ſai trop combien mon cœur eſt foible! ſa ſeule eſtime, eſt tout ce que j'envie : tout autre ſentiment nous rendroit malheureux l'un & l'autre. Ainſi, quand je le laiſſe à ſes plaiſirs, je le ſupplie de me laiſſer à ma tranquillité.

Mylord & ſon épouſe imaginerent qu'il ſeroit ſuperflu d'inſiſter davantage, prirent congé du Comte & de la Comteſſe, & ſe hâterent de retourner à Bruxelles, où leur mariage fut conſommé environ quinze ans après la célébration. D'où l'on peut induire, *qu'il ne faut jurer de rien.*

L'OISEAU DE VÉNUS,

Romance galante à Mlle. ***.

Notée N°. VI.

D'un de ſes Moineaux favoris,
Vénus trouvant la cage ouverte,
A ſon fils imputoit ſa perte,
Et rempliſſoit l'air de ſes cris.

Beauté, qui pleure, eſt redoutable!
Tout l'*Olympe* accourt à ſa voix.
L'eſpiegle Amour, pour cette fois,
Aſſure qu'il n'eſt point coupable.

„ Maman! (dit-il, à ſes genoux,
„ Après les plus tendres careſſes:)
„ Oubliez-vous que nos Déeſſes,
„ Sont toutes jalouſes de vous?

„ Votre beauté, pour la plus belle,
„ Eſt un affront toujours nouveau...

„ Vous aurez bientôt votre oiſeau,
„ Si notre *Olympe* le recelle.

Quoiqu'il ſoit bien peu de ſecrets,
Pour l'œil que le ſentiment guide;
L'Amour, de ſa courſe rapide,
Ne rapporta que des regrets.

Honteux d'une recherche vaine,
Il quitte le ſéjour des Dieux;
Sur la Terre il porte les yeux,
Et les fixe ſur mon *Iſmene.*

„ Quel tein! (dit-il) quelle fraîcheur!
„ C'eſt *Hébé* que je vois en elle?...
„ Ou, ſous l'habit d'une mortelle,
„ *Vénus* me cachoit une ſœur.

„ Belle, rendez l'oiſeau céleſte;
„ Ce trouble indique le larcin.
„ Vous le cachez dans votre ſein...
„ J'ai vu pécher, d'un air modeſte.

J'ignore

J'ignore ce qu'il trouva là;
Mais comme j'allois la défendre;
En nous regardant, d'un air tendre,
L'Amour soûrit, & s'envola.

Ce que je fais mieux, c'eſt qu'*Iſmène*,
Depuis ce fortuné moment,
Sévere pour tout autre amant,
M'a fait cent fois bénir ma chaîne!

Cette Romance finiſſoit d'une façon un peu plus libre; mais je n'ai pas voulu riſquer de fâcher *Myladi*.

C'EST TOUT PROFIT.

Épigramme.

Deux cens *louis* termineroient ma peine!
(Au bon *Damis*, diſoit avec chaleur,
Un ſien ami, fameux diſſipateur —
Deux cens *louis!*.. ma bourſe eſt très-peu pleine.
Si c'étoit cent? — Donne, mon cher *Damis*;

Pour le ſurplus, je compte ſur *Climene.*

L'un gagne, & l'autre épargne cent *louis.*

A Mlle. DANGEVILLE,

Célebre Actrice de la Comédie Françoiſe.

Au nouvel An.

Vivez; mes vœux ſont exaucés.
Je vous l'ai dit, les ans paſſés;
Puiſſé-je cent fois vous le dire!
Eh! peut-on vous redire aſſez,
Ce que vous inſpirez, *Thémire,*
Quand toujours vous nous raviſſez,
Quand, ſans efforts, vous effacez
Tout ce qu'en tout autre on admire?

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XI.

Cette Lettre-ci ſera probablement moins longue que les précédentes, & dans ce cas, la goutte qui me perſécute aura, pour la premiere fois, du moins à mon égard, produit quelque eſpéce de bien. Car, après m'être tant de fois ſoumis aux volontés de *Myladi*, j'ai droit d'appréhender, quelque abondant qu'on lui ait peint mon Porte-feuille, que ce qui peut maintenant y reſter ne ſoit trop peu digne de lui être offert. Ce triage, d'ailleurs, & les corrections à faire aux différens morceaux choiſis, que je pourrois encore lui envoyer, exigeroient des ſoins, dont l'état où je me trouve maintenant, me rendroit aſſez peu capable. Ainſi j'oſe la ſupplier, tant pour ſon intérêt que pour le mien, de vouloir bien que je ſuſpende, au moins juſqu'au Printemps, des envois qui pourroient aujourd'hui l'amuſer moins que les précédens. Et puiſſe cette Lettre-ci, n'en point être la preuve!

LES DEUX NIÉCES ET *LES QUATRE COUSINS*(*),

Hiſtoriette Bourgeoiſe.

Dans une de nos Villes maritimes, étoient nées de parens diſſipateurs, deux filles charmantes, qui, à peine au ſortir de l'enfance, reſtées orphélines & preſque ſans biens, étoient tombées ſous la tutelle d'un vieil oncle, qui les avoit priſes chez lui, pour les élever à ſa mode.

Auſſi ſot que bigot, & plus avare encore que ſot, cet oncle, à ſes trois qualités, joignoit encore un mépris décidé pour le ſexe. Auſſi, Dieu ſait comment étoient élevées ſes pupilles, qu'il laiſſoit à peine ſortir pour aller à l'Egliſe, & qui, quoi-

[*] Cette aventure, dont le fond eſt vrai, & dans laquelle l'Auteur même, dans ſa jeuneſſe, a joué un rôle, a été inſérée dans le *Mercure*, par Mr. B***, auquel il l'avoit autrefois racontée. Mais voici le véritable texte.

qu'elles lui tinſſent lieu de domeſtiques, n'en obtenoient que très-médiocrement le néceſſaire.

Cependant *Charline* & *Lolotte*, (c'étoit le nom des deux pupilles) étoient parvenues à l'âge où la nature développe les attraits & les graces du ſexe, & toutes deux en étoient abondamment pourvues. Auſſi l'eſpéce de clôture où leur tuteur les tenoit renfermées, commençoit-elle à être environnée de ſoupirans, d'autant plus empreſſés pour les niéces, que l'oncle avoit la réputation, ne fut-ce qu'en qualité d'avare, d'être ce qu'on appelle, dans le pays, *tout couſu d'or.*

Mais ces pauvres enfans, en partant de la façon dont il les avoit élevées, loin de ſe plaire aux doux propos dont on les accabloit, s'en allarmoient, au point de n'oſer plus ſortir de la maiſon, qu'aux heures où elles riſquoient le moins d'être rencontrées.

M. *Hervé*, (c'eſt le nom de l'oncle) d'autant plus enchanté de leur ſageſſe & de leur retenue, qu'il ſongeoit moins à les pourvoir, de peur d'altérer ſon tréſor, ne prononçoit jamais les mots de *mariage* ni

d'*amant*, qu'avec un ſi profond mépris que ces aimables innocentes en avoient conçu par degrés une eſpéce d'horreur. De ſorte que les ſoupirans rebutés, tant par les niéces que par l'oncle, avoient enfin pris le parti de la retraite; lorſqu'il arriva dans la Ville un homme de la même Province, que nous nommerons *Renardin*, qui voyageoit pour ſon plaiſir, le long des côtes, où il avoit rencontré un jeune homme très-bien mis, qui en faiſoit autant avec ſon inſtituteur.

M. *Renardin* leur avoit propoſé de venir deſcendre avec lui chez M. *Hache*, riche bourgeois de Calais, dont il étoit parent, & qui ſeroit, (avoit-il dit) enchanté de les recevoir. Ce M. *Hache*, en effet, amant libéral, ami conſtant, joueur aimable, déterminé buveur, & qui réuniſſoit en lui deux qualités qui rarement ſe concilient, (un bon eſtomach joint à un bon cœur,) reçut ſon parent *Renardin* avec d'autant plus de plaiſir qu'il l'attendoit depuis long-temps, & fit le même accueil à ſes deux compagnons de voyage; c'eſt-à-dire, au jeune homme, nommé *Merville*, fils d'un Gentilhomme des environs, ainſi

qu'à l'Abbé ***, ſon Précepteur, tous les deux d'humeur douce & ne reſpirant que la joie. M. *Hache*, en un mot, ne tarda pas à s'applaudir de voir dans ſa maiſon trois hôtes, dont le caractere & les mœurs étoient ſi bien faits pour lui plaire. Auſſi les fêtoit-il de ſon mieux depuis trois jours, lorſque le Dimanche, arrivant, il les mena tous les trois à la Meſſe Paroiſſiale, pour ſe procurer le plaiſir de mettre, à la fois, ſous leurs yeux toutes les beautés de la Ville.

Les deux jeunes Niéces y étoient accompagnées de leur Tuteur, & malgré l'extrême ſimplicité de leur ajuſtement frapperent ſi fort *Renardin*, (grand connoiſſeur en cette partie) que lorſqu'elles ſortirent de l'Egliſe, il les ſuivit de l'œil, & fit avouer à ſes compagnons, que rien de plus aimable & de plus intéreſſant ne pouvoit s'offrir à leurs yeux.

Les deux ſœurs rentrerent chez elles; & *Renardin*, dans le deſſein de reconnoître la maiſon, examina ſa forme extérieure & l'endroit où elle étoit ſituée.

Quoique M. *Hache* eût fait vœu de ne jamais ſe marier, il avoit, ci-devant, comme bien d'autres & par pure plaiſanterie,

demandé l'agrément de l'oncle, pour épouſer l'une des deux pupilles, & en avoit été aſſez durement éconduit; par conſéquent lui conſervoit une vieille rancune.

Sur quoi *Renardin*, qui ne croyoit pas aux difficultés, joignant au deſir de voir de plus près ces aimables orphelines, celui de venger un parent, dont il étoit ſi galamment accueilli, lui promit ſolemnellement que, quelque difficile que fût l'entrepriſe, il deviendroit, avant trois jours, ſon introducteur auprès d'elles.

On rit beaucoup de la préſomption de *Renardin*, contre lequel tout le monde gagea qu'il échoueroit dans ſon projet; & *Renardin*, piqué au jeu, après avoir accepté le pari, fit ſecrettement ſes informations, dreſſa le plan de ſes attaques, & ne tarda pas d'agir en conſéquence.

M. *Hervé*, dès les approches de l'hiver, ſortoit toujours, pour épargner ſon bois, vers quatre à cinq heures du ſoir; alloit voir les dévots du voiſinage, médiſoit avec eux du prochain, ſe chauffoit à leur feu, très-ſouvent y ſoupoit largement, tandis que ſes pauvres pupilles jeûnoient auſtérement chez lui.

Renardin, bien inſtruit de ſa conduite, & ſongeant un ſoir, vers les ſix heures, aux moyens de s'introduire chez les Niéces, y trouvoit mille obſtacles, & commençoit à craindre pour ſa gageure; lorſqu'un cortége, aſſez nombreux, qui paſſoit près de lui, le tira de ſa rêverie. C'étoit l'enfant d'un gros bourgeois, qu'on portoit baptiſer, & dont *Renardin* demanda le nom, ainſi que ceux du parrain & de la marraine.

Avec cette information, dont l'uſage qu'il en pourroit faire étoit aſſez difficile à deviner, notre intriguant revient, en courant, chez M. *Hache*, qui ne s'y trouva point. Mais, ſans que rien l'arrête, il cherche & rencontre l'Abbé ***, le prie inſtamment de le ſuivre, l'endoctrine (chemin faiſant) entre avec lui chez un confiſeur, y prend une caſſette qu'il fait remplir de confitures & de dragées, heurte à la porte du Tuteur de la part du parrain, dont le nom étoit fort connu, mais répand ſi bien l'allarme dans la maiſon, qu'au lieu de voir ouvrir la porte, il entend mettre les verroux.

Eh! que faites-vous donc, Meſdemoi-

ſelles? (leur dit l'Abbé, que *Renardin* ſouffloit, & qui affectoit le ton le plus doux) Prendriez-vous pour des voleurs, deux amis de votre oncle, envoyés par M. *Ricard*, pour lui apporter des confitures & des dragées du baptême de ſon fils?... Ouvrez-nous donc, de grace, ou nous allons remporter les boîtes; & votre oncle, j'en ſuis très-ſûr, vous en ſaura fort mauvais gré.

Les ſeuls mots de dragées & de confitures, avoient déja produit le plus grand effet ſur les deux jeunes recluſes, envers leſquelles le vieil oncle en étoit probablement aſſez peu prodigue; & la menace qu'on faiſoit de les remporter, acheva de les décider à ne pas riſquer d'encourir les reproches de leur Tuteur.

La porte ouverte, on ne voit, en effet, qu'un jeune Abbé des plus polis, ſuivi d'un grand & beau *Monſieur*, bien galonné, qui comblent les deux ſœurs des complimens les plus affectueux. Auſſi, toutes deux, bientôt raſſurées, & ne cherchant qu'à réparer leur premiere impoliteſſe, s'excuſent de leur mieux, offrent des ſiéges aux Meſſieurs, qui, après bien des fa-

çons, finiſſent par les prendre & par s'établir dans le logis.

Une collation très-ſimple, deſtinée pour les Demoiſelles, étoit déja ſervie. Une caraffe d'eau figuroit triſtement ſur la table, une lampe éclairoit la chambre, tandis que deux bougies bien jaunes, faiſoient de temps immémorial l'ornement de la cheminée.

Ma foi! l'Abbé, [s'écria, tout-à-coup, *Renardin*, après avoir fixé les Demoiſelles) tu m'avoueras que leur reſſemblance eſt on ne ſauroit plus frappante, avec feue Madame *Dumail*?... & que jamais on ne vit rien de ſi ſurprenant!

Pas tout-à-fait ſi ſurprenant, (répondit la plus jeune ſœur) puiſqu'elle étoit la tante de mon pere. (*Renardin.*) De votre pere? [*Lolotte.*] Apparemment! car ma grand-mere me l'a dit. [*Renardin.*] En ce cas, nous ſommes parens, Meſdemoiſelles, & j'en ſuis tranſporté de joie, car j'étois ſon couſin germain!.... Oh! dans ce cas, Meſdames, en ma qualité de couſin, j'eſpere que vous me permettrez, tandis que je ſerai dans ce pays, de vous faire quelques viſites? (*Charline.*) Oh! très-vo-

ntiers, mon couſin!... nous le dirons même à mon oncle, auſſitôt qu'il ſera rentré. (*Renardin.*) Non; gardez-vous-en bien! (*Lolotte.*) Eh! pourquoi donc, nous en garder? (*Renardin.*) Mais... c'eſt que les couſins des jolies couſines, déplaiſent preſque toujours aux oncles qui ſont dévots... Et M. *Hervé* l'eſt, dit-on, beaucoup. (*Charline.*) Il eſt vrai que mon cher oncle eſt ſi ſauvage, que qui que ce ſoit n'entre ici. Auſſi, jugez combien nous nous amuſons avec lui! (*l'Abbé.*) Pauvres petites! que je vous plains!... Couſin, il faut, du moins, tant que nous reſterons ici, tenir fidelle compagnie à ces aimables priſonnieres? (*Lolotte.*) Vous appellez Monſieur, votre couſin!... vous êtes donc auſſi le nôtre? (*l'Abbé.*) Sans doute! puiſque je ſuis ſon allié par les femmes. Ainſi, je dois avoir mêmes priviléges que lui, & ſur-tout celui de venir vous faire ma cour auſſi ſouvent que vous le lui permettrez. (*Charline.*) Mais, ſi mon oncle n'en ſait rien... ce ne ſera peut-être pas bien fait? (*Lolotte.*) Eh! pourquoi donc, ma ſœur?.... Pourroit-il être défendu de faire accueil à ſes parens?

Après quelques autres propos de cette force, les nouveaux & tendres couſins propoſent aux couſines de goûter les confitures & les dragées... Mais on craint que l'oncle ne gronde! Cependant *l'Abbé* leve cet obſtacle, en déclarant que M. *Dumail*, qui fait très-peu de cas du mauſſade oncle, mais qui connoît la gentilleſſe & l'état malheureux où vivent les deux charmantes nieces, s'eſt fait un vrai plaiſir de leur faire ce petit cadeau.

Après cet éclairciſſement, les boîtes que *l'Abbé* tenoit renfermées dans une eſpece de caſſette, alloient être entamées; lorſque, tout-à-coup, feignant d'en avoir oublié la clef, il part comme un éclair, vole chez le traiteur voiſin, s'y munit d'un bon pâté, & de quelques flacons d'excellent vin, & reparoît dans la minute.

Il ne ſera pas dit, (s'écria-t-il, en rentrant) que nous ayons quittés nos cheres & aimables couſines, ſans boire au moins un coup à leurs ſantés.

A ces mots, très-bien reçus de toutes parts, on s'attable, en riant, on trouve le pâté délicieux, le vin meilleur encore, & les confitures divines. On boit, on man-

ge, on s'égaye, la confiance s'établit, les deux couſines s'apprivoiſent avec les couſins; le temps s'écoule enfin avec tant de rapidité, que l'on entend, avec bien du regret, ſonner dix heures; moment terrible, où l'oncle eſt dans l'habitude de rentrer, & qui force les couſins de hâter leur retraite; après avoir cependant obtenu qu'il leur ſera permis de revenir le lendemain avant ſix heures.

Dès qu'ils furent ſortis, les deux pupilles ſe hâterent de remettre tout en place, de cacher juſqu'aux moindres apparences du petit régal dont les très-amuſans Couſins venoient de les gratifier, & ſe féliciterent mutuellement de la bonne ſoirée que le Ciel venoit de leur envoyer.

Ah, ma ſœur! (diſoit *Lolotte*) que les couſins ſont différens des oncles.... Quelle comparaiſon, ma ſœur? (s'écria *Charline*) ils m'ont donné plus de plaiſir, ils m'ont appris plus de jolies choſes en un jour, que ne pourroient m'en apprendre en dix ans, dix oncles faits comme le nôtre!

M. *Hervé*, qui rentra dans l'inſtant, les força de mettre fin à cet éloge; & les deux couſines ne tarderent pas à s'endor-

mir, l'eſprit tout occupé de leurs couſins.

Renardin & l'Abbé, triomphans de leur premier ſuccès, en firent part, avec enthouſiaſme à M. *Hache*, qui paya de grand cœur la gageure; bien entendu pourtant, qu'il ſeroit préſenté le lendemain, avec un degré d'alliance à-peu-près ſemblable à celui que les deux autres s'étoient donné.

Le lendemain, l'apparition de M. *Hache*, étonna d'abord les couſines, chez leſquelles il avoit donné ordre d'apporter un excellent ſouper. Mais ſa généalogie, une fois établie, de l'air & du ton le plus agréable; ce nouveau parent ne tarda pas à être regardé du même œil & ſur le même pied que les deux autres.

La bonne chere, dont les couſines avoient depuis ſi long-temps perdu l'habitude, & dont ce ſouper leur rappelloit la mémoire, les mit bientôt de la meilleure humeur. Leurs ſantés furent célébrées, il fallut y faire raiſon (car on ne vouloit point paſſer pour impolies!) la gaieté devint générale, chacun s'empreſſa d'y mettre du ſien. Les deux ſœurs, en un mot, auſſi douces que charmantes, s'apprivoiſerent au point que le coup de dix heures

arriva beaucoup trop tôt au gré de l'aſſemblée, qui ne s'en conſola qu'après s'être ajournée au lendemain.

Merville, cependant, en apprenant qu'on s'amuſoit ainſi ſans lui, piqué de voir qu'on ſembloit mépriſer ſa jeuneſſe, menaça de tout dire à l'oncle, à moins qu'on ne l'admît auſſi dans la famille des *Hervé*.

On ſent qu'il fallut en paſſer par là; & c'eſt en qualité d'arriere petit couſin, qu'il fut le jour ſuivant préſenté aux deux couſines.

Merville avoit au plus quinze ans, étoit vif, aimable comme on l'eſt à cet âge, portoit un habit très-brillant; & j'ai toujours vû croire à ſes parens-là. L'innocence & la vanité ne ſont pas abſolument incompatibles (chez le ſexe ſur-tout,) & l'âge de *Merville* plus analogue à celui des deux ſœurs, ajoutoit encore à leur confiance. Elles ſe trompoient cependant: les jeunes gens portent preſque toujours malheur aux filles; & nous allons bientôt en voir la preuve! Car, dans l'inſtant même où le nouveau couſin, pour ſe venger de ſes prédéceſſeurs, ſe mettoit en devoir de ren-

dre alternativement ſes hommages aux deux couſines; la plus formidable des toux, celle de l'oncle enfin qui, dès la rue frappa l'oreille des deux nieces, fut un coup de foudre pour elles, & déconcerta cruellement tous les couſins.

Que faire, en pareil cas? ... Faut-il ſortir, au riſque de rencontrer l'oncle? Faut-il reſter dans la maiſon? Comment échapper à ſes yeux? ... Des deux côtés le péril eſt égal.

Pour comble d'embarras, la chambre des deux Demoiſelles & celle de M. *Hervé*, compoſoient tout l'appartement de cet avare; & la clef du grenier ne ſe trouvoit pas ſous la main!

Dans cette extrémité, l'eſpoir de ſe ſauver ſans bruit, dès que l'oncle ſeroit rentré, les détermine, après avoir deſſervi à la hâte, à ſe cacher tous quatre de leur mieux.

Dans cette chambre même, étoit une antique ſoûpente, un grand bahu qui fermoit mal, & une vieille armoire, où l'oncle ſerroit ſes habits; un vieux tableau maſquoit la cheminée.

L'Abbé ſe jette dans l'armoire; *Mervil-*

le, plus léger, saute dans la soûpente; M. *Hache* se tapit dans le coffre; & *Renardin* grimpe dans la cheminée : tandis que les Niéces, après avoir éteint les lumieres, se glissent dans leur lit tout habillées, & feignent de ronfler.

Au bruit que fait l'Oncle, en rentrant, les Orphélines, en bâillant, se plaignent d'être réveillées, lui demandent l'heure qu'il est?... Pourquoi donc il rentre sitôt? & tremblent qu'il ne soit incommodé!

Non, graces à Dieu! dit le vieillard. Mais attendu que je dois rentrer tard, que la nuit menace d'être froide, & que j'ai laissé mon manteau dans cette armoire; je ne suis revenu que pour le prendre, & m'en retourner dans l'instant... Ainsi, bon soir; dormez en paix.

L'Abbé, que ce propos fait frisonner, voudroit se voir anéanti; & croyant s'envelopper de tous les haillons qui se rencontroient sous sa main, se couvre du fatal manteau, que venoit chercher l'oncle, & tourne la tête du côté du mur.

Le bon-homme, de son côté, dont la vue étoit basse & la lanterne fort obscure; après avoir ouvert l'armoire, & trouvé sous

la main ce qu'il cherchoit, ſans remarquer la forme du nouveau porte-manteau, ſe diſpoſoit à retourner d'où il étoit venu; lorſqu'un malheureux chat, qui grommeloit, en rongeant une carcaſſe de perdrix, *vint frapper, à la fois, ſon oreille & ſes yeux.*

Oh, Oh! (s'écria-t-il, en chauſſant avec vivacité, ſes lunettes,) qu'eſt-ce donc que ceci? ... Ces Demoiſelles, (ou je m'y connois mal) mangent ici des *petits-pieds*, en mon abſence!

Le jeune homme, à ce propos, part d'un éclat de rire, que l'oncle attribue à ſes nieces, & qui ſe fâche d'autant plus. Sur quoi *Merville*, en prétendant ſe retenir, agite la ſoûpente, qui, déja ſurchargée de férailles, manque à l'inſtant ſous lui, le fait tomber avec fracas au milieu de la chambre, & preſqu'aux pieds du bonhomme.

Au même inſtant, *Renardin*, qui croit que la maiſon s'écroule, tombe à bas de la cheminée; l'Abbé, preſque mort de frayeur, ouvre l'armoire, & cherche à ſe ſauver; *Hache*, curieux de ſavoir d'où partoit ce tapage affreux, montre ſa tête, en

ſoulevant le couvercle du coffre ; & l'oncle, ſtupefait, s'écrie, en ſoupirant : juſte... Ciel! n'y en a-t-il plus ?

Cependant, le voiſinage eſt en rumeur ; on crie de toutes parts *au guet* ! On enfonce la porte ; on ſe ſaiſit de Meſſieurs les Couſins, que l'on conduit, ainſi que les Couſines & l'Oncle, chez le Juge ; & Dieu ſait avec quel cortége !

Le Juge, après avoir, & non ſans peine, pénétré tout le fin de cette aventure, & vertement chapitré les Couſins ; pria l'Oncle, en particulier, de pourvoir au plutôt ſes niéces, pour ne plus riſquer de les voir expoſées à ſcandaliſer ainſi leur voiſinage.

O vous, jeunes Beautés, pour qui ſeules j'écris ceci ! gardez-vous de croire aux Couſins, avant que d'être femmes... & n'y croyez pas beaucoup plus après.

Sur la mort de mon ami, (*) *le Capitaine* THUROT.

Funeſte aveuglement du ſort qui nous conduit !....
Hélas dans l'éternelle nuit,
Jeune, après mille exploits, *Thurot* vient de deſcendre. (**)
Anglois, qui redoutiez ſon nom, quoique nouveau,

(*) Ce fut M. *Cazin d'Honincthun*, Négociant de *Boulogne-ſur-mer*, qui me le fit connoître. Le pauvre Capitaine qui venoit de ſe ſauver, par un prodige de hardieſſe & d'induſtrie, des priſons d'Angleterre, où il avoit langui long-temps, étoit logé à Paris, *rue d'Orléans, au petit Hôtel de Nevers*, malade, & preſque ſans ſecours. J'eus aſſez d'inſtinct pour entrevoir tout ce qu'il valoit. Il m'intéreſſa, je m'attachai à lui, & le priai de me faire un mémoire où les idées qu'il m'avoit communiquées, relativement à la Marine, fuſſent miſes dans tout leur jour. *M. Chauvélin*, Intendant des Finances, qui aimoit le mérite, & à qui j'en fis part, trouva le mémoire lumineux, & le lut à *M. de Machaux*, alors Miniſtre de la Marine, qui s'empreſſa d'accueillir & d'employer utilement le Capitaine.

(**) Voici ce que mandoit la Marquiſe *de Pom-*

Vos regrets à ſa gloire élevent un tombeau; (*)
Senſible à ſes vertus, vous honorez ſa cendre...
C'eſt jouir doublement d'un triomphe ſi beau!

---

patour, au Maréchal *de Belleisle*, ſur la mort de ce brave Marin:

A Verſailles le . . . . 1759.

Je ſuis bien ſenſible à la cataſtrophe de ce pauvre *Thuiot*. On m'a recommandé ſa famille, & malgré le malheur des temps, je ferai mon poſſible pour la conſoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur ſort. Il a fait des prodiges avec trois petites Frégates, & a tenu en échec la Flotte Angloiſe pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée, que s'il eût eu le commandement de l'Eſcadre de Breſt, les choſes auroient pris un autre tour. Il a vécu, il eſt mort en héros. Les Anglois même le craignoient, & l'admiroient. C'en eſt aſſez pour ſa gloire, mais pas aſſez pour celle de la France. Il étoit la derniere eſpérance de notre Marine, & malheureuſement il n'eſt plus. Je le répete, je veux prendre ſoin de ſa famille; les grands hommes ſont rares, il faut honorer leur mémoire, & inviter par là les autres à le devenir, &c.

NB. Sa veuve & ſa fille unique, ſont en effet penſionnaires du Roi.

(*) On a vu, dans pluſieurs *Papiers publics Anglois*, (en 1760) que ſes vainqueurs lui avoient

A M. le Chevalier DE BOUFLERS, *ſur de très-jolis Vers de ſa façon, qui avoient été inſérés dans le* Mercure de France.

Tonnez, ô gentil Chevalier!
Envoyez au diable *Mercure*;
Il n'en aura ſouci ni cure:
Hommes & Dieux font leur métier.

Si le vôtre, ainſi qu'il l'augure,
Eſt de produire, par nature,
Geſtes & dicts faits pour vieillir;
Le ſien eſt de les recueillir,
Le nôtre d'aimer ſa capture.

Au ſurplus, n'oubliez jamais,
Que ce Dieu, qu'à tort on mépriſe,
Peut ſervir avant, même aprés,
Plus d'une ſcabreuſe entrepriſe!

élevé un Cœnotaphe, dans l'Iſle de *Man*, vis-à-vis de laquelle il a été tué d'un coup de canon.

*A MADEMOISELLE DE****

POUR SA FÊTE.

Air : *Du haut en bas.*

Pour ton Bouquet,
L'Amour en vain monte ma lyre.
Pour ton Bouquet,
Quelque aiſé que ſoit ſon caquet;
Ce Dieu ne peut que te redire,
Ce qu'à tous les cœurs il inſpire,
Pour ton Bouquet.

PARODIE

Des Gavottes de l'Opéra de Dardanus, *de* Rameau.

Noté N°. VII.

Pourquoi les Dieux nous ont-ils donné le deſir,
Si la volupté les offenſe?
Qu'Amour ſoit pere ou fils du Plaiſir;
les

Les Dieux n'ont appris à jouir,
Qu'à ſa naiſſance.

Bornons nos vœux, *Cloris*, & les Dieux
ſont contens :
Devenons heureux l'un par l'autre.
De mon bonheur vos yeux ſont garans,
Et vous verrez mes feux conſtans,
Garants du vôtre.

PARODIE

D'un Rondeau, de M. l'Abbé de Rézel.

Notée N° VIII.

Amans, ſi votre bergere,
Devient coquette ou légere ;
Sans regretter de trompeuſes faveurs,
Aimez ailleurs.
Si vous reſtez dans ſes chaînes,
L'amour rira de vos peines.
Ce Dieu ſe plaît à doubler les tourmens
Des ſots amans.

Dût-elle effacer *Vénus* même,
Il faut être aimé quand on aime.
Le plaiſir n'eſt que l'ombre du bonheur,
Si l'on n'eſt sûr du cœur:
De lui ſeul naiſſent les deſirs
Qui menent aux vrais plaiſirs.
Amans, ſi votre bergere, &c.

IMPROMPTU.

A une Dame qui faiſoit préſent à l'Auteur, d'une bourſe, de ſa façon.

Grand-merci! l'aventure eſt bonne.
Fortune, je ne te crains plus;
Puiſque c'eſt *Vénus* qui me donne
Ce qu'il faut pour loger *Plutus*.

A M. THOMAS, *de l'Académie Françoiſe, ſur ſon éloge de* SULLY.

Homère fit un Dieu d'Achille,
Auguſte dut tout à *Virgile*,
Voltaire fait revivre *Henri*,
Thomas éterniſe *Sully*.

A M. PIRON, *ſur ſa Satyre, intitulée le* SALLON.

Oh, grand-merci! grand-merci, cher *Piron!*
Jamais *Fléchier*, *Boſſuet*, *Maſſillon*,
Ni *Bourdaloue*, en leurs portraits fideles,
N'en ont tracé de ſi digne *d'Apelles*,
Que l'eſt celui de ce ſiecle pervers,
Si fortement deſſiné dans tes vers.
Beſoin étoit au vaurien d'un *Saint-Côme*,
Qui le *froitât*, voire d'un *Chriſoſtôme*,
Dont la façonde, en ſtyle maſculin,
De ſes excès fit rougir le vilain.
Dieu te le rende! Et de ſi ferme Apôtre,
(En attendant les fruits de ſon ſermon)
Pour ſon bonheur, ainſi que pour le nôtre,
Puiſſe la vie égaler le renom!

A M. le D. de L. V***.

Au fond d'un taillis *d'Abbecour*, (*)
J'étois endormi, l'autre jour;

(*) Abbaye de l'Ordre de *Prémontré*, à 2 lieues de *St. Germain-en-Laye*.

Lorſqu'une voix flatteuſe & tendre,
Tout-à-coup troublant mon ſommeil,
Par les ſons qu'elle fit entendre,
Sût me conſoler du réveil.

„ Parmi les mortels de ton choix,
(Diſoit cette brillante voix)
„ Etre ſuprême que j'adore!
„ Daigne toujours, comme à préſent,
„ Aimer vingt & vingt ans encore,
„ Le mortel le plus bienfaiſant.

„ Songe, qu'en m'accordant ce point,
„ Ton intérêt s'y trouve joint.
„ Tandis qu'au ſéjour du tonnerre,
„ Tes carreaux ſemblent amortis,
„ Il eſt bon qu'un grand, ſur la terre,
„ Aime à protéger les petits.

Surpris de cet événement,
Je cours, & cherche vainement
Celle, ou celui dont la priere,
M'intéreſſoit en ſa faveur...
Mais s'il parloit de *L. V****,
Il a dit ce que ſent mon cœur.

Réponſe du célebre Acteur Anglois, M. GARRICK, *à* MYLORD***.

Qui moi ! prétendre au Parlement ?...(*)
Non ; ce ſont mes choux (**) ſeulement,
Qu'après ma femme, j'idolâtre.
Et *Garrick*, content de ſon lot,
Craindroit ſur ce nouveau théatre,
De jouer le rôle d'un ſot.

(*) *On prétend qu'on lui avoit propoſé d'y penſer, attendu que la profeſſion de Comédien ne déroge pas en Angleterre, & que d'ailleurs il deſcend d'un bon gentilhomme Normand dont le nom étoit* la Guarigue, *qui, à la révocation de l'Edit de Nantes, ayant paſſé en Angleterre & y étant entré dans le ſervice, a cru devoir Angliciſer ſon nom, par des raiſons de Politique.*

N. B. Cette maiſon ſubſiſte encore en France, dans M. le Chevalier de *la Guarigue*, Maréchal de Camp, qui a acquis beaucoup d'honneur dans la défenſe de *Belle-Iſle*, en 1761.

[**] Il a une maiſon de campagne auprès de Londres, & des jardins qui ſont ſes délices.

SCENES SINGULIERES,

De la Tragédie Angloiſe du *Duc de Guiſe*, ou du *Maſſacre de Blois*, *de Dryden & Lée.*

ACTE V. SCENE VII.

Le Théatre repréſente un ſuperbe appartement, préparé pour une Fête. On voit, dans le lointain, des Bergers & des Bergeres, à table, dans un jardin. Le Comte de Malicorne, (*) *après les avoir regardé, quelques inſtans, s'approche ſur le devant du Théatre.*

LE COMTE DE MALICORNE, *ſeul.*

Voici la fête annuelle du contrat, que j'ai paſſé depuis douze ans, avec l'enfer!... les ſuccès, l'opulence & des plaiſirs toujours

(*) Fameux ligueur, attaché au *Duc de Guiſe*, & dont la mort aſſez ſubite donna lieu aux bruits populaires qui ont ſervi de fondement aux Scenes que l'on va lire.

nouveaux, ſeuls objets des deſirs de l'homme, furent le prix que je demandai pour mon ame; & je crois, juſqu'ici, l'avoir aſſez bien vendue... On m'a promis vingt & un an de jouiſſance; on m'a tenu parole: ainſi je puis, pendant neuf ans encore, me flatter du bonheur le plus complet!... Mais, comment l'Enfer peut-il être aſſez dupe, pour mettre une ame à ſi haut prix?... je ne puis me laſſer d'en rire!... & cependant, j'ignore à quel propos, je me ſens triſte, aujourd'hui, malgré moi?... quel nuage offuſque ma tête & ſemble peſer ſur mon cœur?... Appellons, pour nous diſſiper, le ſecours de la joie d'autrui... Venez? approchez, mes amis?... chantez, danſez, ſoyez heureux, jouiſſez du préſent.

(*On exécute un divertiſſement champêtre, vers la fin duquel on entend heurter à la porte.*)

MALICORNE.

Hola! quelqu'un?... Parlez, d'où part ce bruit?

UN DOMESTIQUE.

Seigneur... un homme noir... & d'une voix qui m'épouvante, a (me dit-il) à vous parler.

MALICORNE.

Dis-lui, qu'il prend très-mal ſon temps; que ce jour eſt à moi ſeul, & que je le conſacre au plaiſir.

(*le Domeſtique ſort. Les coups redoublent.*)

Quel peut être cet inſolent ?... ſait-il, que c'eſt chez-moi qu'il heurte ainſi?

LE DOMESTIQUE, *en rentrant.*

Seigneur !... Il dit, que l'affaire eſt preſſante; & que ſi vous refuſez de le voir, il va venir troubler la Fête.

MALICORNE.

Encore un coup, vas, le congédier.

LE DOMESTIQUE.

En vérité! Seigneur... je n'oſerois...

[*le bruit redouble encore.*]

Je ne puis le voir, ſans frémir !... vos chiens mêmes, à ſon aſpect, ſe ſauvent, en heurlant.

MALICORNE, *après avoir rêvé, un inſtant.*

Oh ! oh !... dis-lui qu'il entre... Et ſortez tous.

(*Le fond du Théatre ſe ferme.*)

SCENE VIII.

MALICORNE, LE DEMON MELANAX, *tenant une horloge de ſable.*

MALICORNE.

Qui te rend aſſez téméraire, pour venir interrompre mes plaiſirs?... Tu ris, méchant Démon!... oublierois-tu l'empire que l'Enfer m'a donné ſur toi?... Et combien je puis t'en punir?

MELANAX.

Malicorne, je te crains peu... Regarde cette horloge!

MALICORNE.

Qu'a-t-elle de commun avec ma puiſſance ſur toi?

MELANAX.

Tu vois ce ſable qui s'écoule?.... Il t'annonce le peu d'inſtans qui te reſtent à vivre.

MALICORNE.

Imbécille Démon!... Va, tu ſeras encore neuf ans mon eſclave.

MELANAX.

Non... pas même un quart d'heure.

MALICORNE.

Eh quoi, vil impoſteur!... Ne connois-

tu plus ce contrat? (*En tirant de ſa poche un papier.*) Tiens... vois-en la date.

MELANAX.

Tu t'en rapportes donc, à ce papier?

MALICORNE.

Sans doute.

MELANAX.

Affirmativement?

MALICORNE.

Oui, je le jure... ou que le Ciel me confonde!

MELANAX, *en lui mettant la main ſur l'épaule.*

Et que l'Enfer te prenne... Lis, maintenant... Vois, qui de nous eſt l'impoſteur... (*En lui montrant le double du contrat.*)

MALICORNE.

Ah Ciel!... au lieu de 21, mon œil troublé ne voit que 12?

MELANAX.

Il ne voit, maintenant, que trop clair!... apprens que, lorſque tu ſignas ceci, je ſus te faſciner les yeux au point de lire 21, où dans toute autre occaſion, tu n'aurois lu que 12.

MALICORNE.

Ainſi, ta ſourberie eſt avouée... & me

donne le droit d'en appeller à l'équité du Ciel.

MELANAX.

Aveugle, que tu es! ne viens-tu pas de t'interdire cet appel, en atteſtant, tout-à-l'heure, en ſon nom, que tu t'en rapportois à cet écrit?

MALICORNE, *à part.*

Ah, malheureux!... je ſuis perdu.

MELANAX.

En pourrois-tu conſerver quelque doute?

MALICORNE.

Ah! ſi, du moins... tu m'avois prévenu?

MELANAX.

C'eût été me tromper moi-même.

MALICORNE.

Accorde-moi, du moins, un jour?... un demi-jour?... Eh bien, une heure?... (*) je ceſſerai de te rien reprocher... Je conſentirai d'être à toi... Je verrai même, ſans regret, le vol que tu me fais de 9 années!

MELANAX.

De quel eſpoir oſe tu te flatter!... attendrit-on l'Enfer?... Allons, lâche, ſuis-moi. C'eſt trop avilir ma victoire.

(*) *Mélanax*, à toutes ces demandes, ne répond qu'en hochant la tête.

MALICORNE.

Impitoyable créancier!... [*En regardant l'horloge.*] Je ſuis pourtant encore ton maître... Ainſi, perfide, obéis-moi. Tu ſais combien *Guiſe* m'eſt cher?... Je veux, même en mourant, le lui prouver... Obéis donc, exécrable Démon; & ſur-tout parle vrai... Dévoile-moi l'avenir qui l'attend.

MELANAX.

Si ton *Guiſe* monte au Château, s'il oſe aſſiſter au Conſeil... il eſt perdu... Ton *Guiſe* eſt mort.

MALICORNE.

Hola!... hola, quelqu'un?... (*un domeſtique vient.*) Vole; porte au Duc mon dernier adieu... dis-lui bien que je lui recommande, en expirant, de ſe garder de monter au château; ſans quoi ſa mort eſt aſſurée. (*Le domeſtique ſort*, & Malicorne *s'apperçoit que* Mélanax *ſecoue l'horloge.*) Cruel! arrête... arrête, dis-je!... Hélas! tu n'auras que trop tôt ta proie... [*à part.*] Si je pouvois, ſincérement, me repentir?.... Il ne me reſte plus, il eſt vrai, qu'un inſtant!... Mais ta miſéricorde, (ô Ciel!) pourroit-elle être limitée?...

Ah! Dieu puiſſant!... daigne me l'accorder!

MELANAX.

Prieres auſſi fauſſes que tardives! dont les airs ſeuls peuvent être frappés, & que le Ciel rejette... Ecoute, malheureux!... ce démon que tu vois, fut autrefois un ange, & du rang le plus diſtingué. Près du trône brillant de l'Eternel, mon œil en ſoutenoit preſque l'éclat. Je croyois même, inſenſiblement parvenir à voir, ſans ſourciller, toute ſa gloire... Hélas! ainſi que mes pareils, je n'eus que ce moment d'orgueil; & nous tombâmes pour jamais!... L'homme eſt moins malheureux... l'homme, quoique pêtri d'argile, & d'une eſpéce bien moins noble, a ſur nous l'avantage, en ſe rendant coupable à chaque inſtant, de pouvoir prétendre au pardon.... Le Ciel eſt juſte cependant! Nos lumieres étoient ſupérieures; nous avions vu, ſenti, connu notre forfait : tandis que l'homme, enveloppé d'organes plus ou moins groſſiers, moitié ame, moitié matiere, eſt aſſez foible pour tomber toujours, preſque aveuglément dans le crime.

MALICORNE, *avec vivacité.*

Qu'entens-je?... ah, Ciel! je puis donc eſpérer encore?

MELANAX.

Non, vil mortel... Apprends qu'en te parlant ainſi, mon but étoit de te diſtraire, de te ravir le peu d'inſtans qui te reſtoient, pour demander, avec plus de recueillement, ta grace... Tiens, malheureux! pour la derniere fois, vois cette horloge... & tombe dans le déſeſpoir!

MALICORNE.

Dieu! juſte Dieu! que d'horreurs m'environnent!... Ainſi l'homme, victime de ſes paſſions, & peu ſoigneux de ſon état futur, s'aveugle, cherche à jouir du préſent, & croit toujours trop tard aux vérités d'où dépend l'éternité de ſon bonheur!

(La foudre tombe ſur Malicorne; *& tous les deux ſont engloutis.*

BOUQUET

A un Miniſtre.

D'un Miniſtre auſſi cher que juſte,
Qu'aime des Rois le plus auguſte,

Que dire encore, avec ſuccès?...
Ce qui doit terraſſer l'Envie,
Ce qui plaît à tout à tout bon Français,
Et lui plaira toujours... ſa vie.

De ton Patron (*) qui, d'âge en âge,
Voit croître pour lui notre hommage,
Tu peins la juſtice à nos yeux.
Pour nous la rendre encor plus chere,
Qu'il reſte ton exemple aux cieux,
Et toi le nôtre ſur la terre.

Sur une Eſtampe, où l'on voit un Vieillard, qui donne des étrennes à ſes petits enfans.

Pauvre Papa! tu vois cette jeuneſſe,
Avec plaiſir, mais non pas ſans regret
La foible & jalouſe vieilleſſe,
Déguiſe en vain ce ſentiment ſecret.
De nos plaiſirs ainſi naiſſent nos peines.
Sur ces enfans tu fondes ton eſpoir.
Mais, en leur donnant des étrennes,
Toi-même encore en voudrois recevoir.

[*] St. Louis.

A une jeune Demoiſelle, en lui envoyant, pour bouquet, l'Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle de M. BOSSUET.

Recevez, mon *Petit-garçon*, (*)
Comme je l'offre, ſans façon,
Ce qui doit meubler une tête,
D'où dépendra votre bonheur.
C'eſt le préſent le plus honnête,
Qu'on puiſſe offrir à votre cœur.

LA COQUETTE.

Rondeau. (**)

Noté Nº. IX.

Bergere,
Légere,
Je crains tes appas!
Ton âme,
S'enflâme;

[*] Nom d'amitié.

[**] Mis en Muſique, par *M. Albanèſe.*

Mais tu n'aimes pas.

Ta mine,
Mutine,
Prévient & ſéduit.
Mais vaine,
Hautaine,
Tu fuis qui te ſuit.

Bergere, &c.

Tu vantes,
Tu chantes
L'amour & ſa loi ?...
Paroles,
Frivoles;
Tu n'aimes que toi.

Bergere,
Légere, &c.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XII.

JE crois ne pouvoir mieux prouver combien je ſuis reconnoiſſant des inquiétudes de *Myladi*, ſur ma ſanté, ni choiſir de moyen plus prompt pour la tranquilliſer à cet égard, que celui de reprendre la plume, & d'eſſayer ſi je ſerois encore aſſez heureux pourpouvoir contribuer à ſes amuſemens. Je ſens même déja combien un eſpoir ſi flatteur peut être utile à ma convaleſcence. Ainſi pour mon propre intérêt, je ne ſaurois trop me hâter de lui en offrir les prémices.

L'INCONNUE.

Nouvelle Angloiſe.

Sir Henri Frédelove, Chevalier *Baronet*, après avoir fait beaucoup de bruit dans le monde; c'eſt-à-dire, après avoir, pendant quelques années, fait les délices des ſociétés les plus brillantes, ſe trouvoit, à trente

ans, fort dérangé dans sa fortune; lorsqu'un jour, à son lever, on lui annonça *Sir William*, l'un de ses plus anciens amis, nouvellement arrivé de l'Amérique.

Après les premiers embrassemens, les explications & les confidences ordinaires entre deux amis, qui depuis long-temps ne se sont vus.... Cher *Henri*! (s'écria *William*) quoiqu'à peine arrivé, depuis trois jours, dans cette Capitale, je sais peut-être mieux que toi, quel est, dans le moment présent, le véritable état de tes affaires. Mon but, en te parlant ainsi, ne peut être de t'affliger; mais je sais, à n'en pouvoir douter, que ta principale terre est si fort chargée d'hypotheques, que si nous n'y trouvons quelque remede, tu risques, avant qu'il soit trois mois, de la voir passer dans les mains de tes créanciers.

Eh! quel remede, lui dit, en soupirant, *Sir Henri*, puis-je apporter à des maux, qui probablement n'en sont plus susceptibles? — Un prompt & bon mariage, mon ami. — Il est trop tard, mon cher *William*! Quelle femme voudroit de moi, dans la situation où tu me trouves maintenant? — Quelle femme, dis-tu? La veuve de ton

principal créancier, l'épouſe de ce vieil Arabe, qui, après s'être enrichi à nos dépens pendant trente ans, dans la Cité, vient de mourir, très-noble, dans l'un des plus brillans Hôtels du voiſinage de la Cour. — Ah, Ciel! que t'ai-je fait, ami?... Quoi! tu voudrois que j'épouſaſſe?... — Eh! pourquoi, non?... Oui, je le veux, parce que tu le peux; parce qu'il faut prévenir ta ruine. Ecoute-moi... Je ſais combien le mariage a droit de répugner à tes ſentimens, combien *Lady Muſtart* eſt ridicule; à quel point ſes prétentions aux bons airs, ainſi qu'à la nobleſſe, & qui pis eſt, à la jeuneſſe, l'ont rendue célebre dans le quartier de *St. James*. Mais je ſais également, par les affaires d'intérêts que je viens d'avoir à démêler avec elle, combien ſa fortune eſt immenſe; combien de nos jeunes Seigneurs, les plus brillans & auſſi dérangés que toi, font jouer de reſſors ſecrets, pour obtenir ſa main; combien, quoique peut-être ſans y penſer, tu as ſu lui plaire; combien enfin, pour peu que tu vouluſſes te gêner, pendant huit jours, au plus, il te ſeroit aiſe d'enlever à tes rivaux cette riche *Toiſon*... Peſe donc bien

ceci, mon cher *Henri*! .... Vois, d'un côté, ton patrimoine & ton honneur ſauvés, avec la plus grande fortune; de l'autre, la miſere, & le rôle auſſi honteux que déſeſpérant, de devenir à charge à tes amis... Balance enſuite, ſi tu l'oſes!— Mon choix eſt fait, mon cher *William*. Je dois cependant t'avouer une foibleſſe dont je rougis, mais que je ne puis vaincre!... Apprens que je ſuis amoureux. — Toi! — Oui, moi-même.... Je t'en vois rire, & tu le peux, avec d'autant plus de raiſon, qu'après m'avoir pluſieurs fois reproché, pendant que j'étois opulent, de n'avoir point connu ce ſentiment délicieux; je l'éprouve aujourd'hui, que je ſuis pauvre; & qui pis eſt, pour un objet dont je n'ai pû, juſqu'à préſent, ſavoir ni la naiſſance, ni le nom.—Qu'entends-je!.... Eſt-ce un roman, que tu me fais? ou l'objet de ta chimérique paſſion, renouvelle-t-il avec toi l'invraiſemblable comédie de la *Dame Inviſible*? —Mon hiſtoire eſt courte, mon ami. C'eſt au Temple que je l'ai vue, que je lui ai parlé, que je fus autant enchanté de ſon eſprit que de ſa figure. C'eſt au *Parc* que je l'ai revue, que je crois même

être parvenu à lui plaire; mais ſans qu'il m'ait été poſſible, juſqu'à préſent, de ſavoir ni ſon nom, ni ſa famille, ni même ſa demeure.

L'aventure eſt ſinguliere, lui dit *William*; mais je te crois trop ſenſé, pour y attacher plus d'importance qu'elle ne me ſemble en mériter. Au reſte, à toi permis de la mettre à fin, pourvû que la veuve l'ignore: car les veuves ont un coup-d'œil, auquel nos manquemens à leur égard peuvent rarement échapper; & tu dois t'obſerver d'autant plus avec la nôtre, que certain jeune *Baronet*, qui ſe dit riche, au Nord de l'Angleterre, mais que perſonne ne connoît, la ſerre de ſi près depuis huit jours, que je vois pour toi tout à craindre, au cas que ton intrigue avec ton inconnue vienne aux oreilles de la Dame... Adieu, mon cher *Henri*; je vais profiter des accès que mes affaires à régler me donnent chez Ladi *Muſtart*, pour rechauffer ſes ſentimens en ta faveur, & la diſpoſer à recevoir tantôt, convenablement, ta viſite. Songe, ſur-tout, que ton rival, quoiqu'en tous points un vrai Coliſichet, à force de fadeurs, de faux airs & d'adulation, pour-

roit parvenir à lui plaire ; & que d'ailleurs, j'ai lieu de préſumer qu'il a ſû mettre dans ſes intérêts la femme-de-chambre de la Dame. Mais pour peu que tu veuilles montrer de goût pour elle, & ſeconder ce que je vais faire pour toi ; ces obſtacles ſeront légers, & j'aurai bientôt le plaiſir de te voir auſſi complettement heureux que je le ſouhaite.

Dès que Sir *William* fut parti, Sir *Henri*, pour réfléchir plus mûrement ſur les propoſitions de ſon ami, ſortit en habit du matin, & courut s'enfoncer dans l'un des boſquets du *Parc St James*.

Il étoit à peine entré, lorſqu'un éternûment, qui partoit d'aſſez près, lui fit lever la tête, & le mit à portée de reconnoître dans le boſquet oppoſé au ſien, la Dame inconnue, & qui s'étoit déja tant de fois dérobée à ſes recherches.

Oh ! pour le coup [s'écria-t-il] vous ne m'échapperez pas ; & je ſerois indigne du bonheur que m'offre aujourd'hui le hazard, ſi je manquois l'occaſion de ſavoir à qui je dois celui d'éprouver des ſentimens qui ſont à la fois le plaiſir & le ſupplice de ma vie.

Je ne vous fuirai point, (lui dit l'aimable Inconnue.) Mais pour peu que je vous ſois chere, gardez-vous d'inſiſter ſur le développement d'un myſtere, que vous ne ſauriez pénétrer, qu'en vous expoſant pour jamais à me perdre!... Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir, que je ne vous hais pas; que votre conduite & préſente & paſſée, me ſont auſſi connues que le délabrement de vos affaires; que les miennes, ſans cependant pouvoir en rien me l'imputer, ne ſont pas en meilleur état; que je travaille à rétablir les unes & les autres; que pour y réuſſir plus ſûrement, je dois vous reſter encore quelques jours inconnue; & qu'il vous eſt, ſur-tout, on ne peut plus eſſentiel, de moins négliger certaine veuve, que ſes créances ſur vos biens, vous doivent rendre redoutable!... Adieu; vous m'entendez, ſans doute? mais ne me ſuivez point, ſi vous ne voulez vous expoſer à ne me plus revoir.—Eh, quoi! Madame?—Non, vous dis-je, encore un coup; je crois en avoir aſſez dit, pour vous tranquilliſer, tant ſur le fond de mon caractere, que ſur la pureté de mes deſſeins.

Sir *Henri*, de plus en plus ſurpris des procédés

procédés de l'inconnue, insista vainement pour l'arrêter encore quelques instans; mais *Bélinde* [c'est le nom que prenoit la Dame] étoit deja bien loin, lorsque cette belle, qui, en se retournant, s'apperçut qu'il la suivoit de l'œil, revint à lui, en s'écriant : Ciel! qu'ai-je fait?... je suis perdue, si je ne le retrouve.—Quoi, donc, Madame?—Le portrait de mon pere..... dans l'instant même, il étoit à mon bras!... Daignez, Monsieur, parcourir cette allée, par où je suis venue, tandis que je parcoure celle-ci; & puissé-je vous devoir un bien, dont rien n'égale à mes yeux la valeur.

Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, en revenant de sa recherche! Et... Mais, où donc, est *Belinde*?... Elle est partie, & rit sans doute à mes dépens, de me voir assez sot pour n'avoir pu deviner ce nouveau stratagême!... Tâchons, du moins, d'exécuter ce qu'elle m'a prescrit, en me rendant, dès cette après-dînée, chez la veuve de l'usurier, de qui dépend aujourd'hui ma fortune.

Sir Henri, après avoir soigneusement employé tout ce qui pouvoit servir à rele-

ver les graces & l'éclat d'une figure aſſez diſtinguée pour pouvoir ſe paſſer des recherches de la toilettte, ſe rendit, en effet, au déclin du jour, chez la vieille *Ladi*, qu'il trouva ſeule; & qui, pour le punir de l'avoir un peu trop négligée, lui annonça, tout en faiſant des *nœuds*, la nouvelle de ſon prochain mariage avec *Sir Modish*, Chevalier *Baronet*, âgé d'environ vingt-deux ans, & poſſeſſeur de deux mille livres ſterlin de revenu, dans le Nord de l'Angleterre; & *Sir Henri*, par des motifs que la veuve ne manqua d'interprêter en ſa faveur, eut l'air d'être frappé de cette nouvelle inattendue.

C'eſt m'avoir trop puni, Madame, lui dit-il, (en ſoupirant aſſez intelligiblement) d'un manquement à votre égard, qui n'en avoit pourtant que l'apparence. Je vous devois trop, en effet, pour que mes vues, en aſpirant publiquement à votre main, n'euſſent pas dû vous paroître ou intéreſſées ou ſuſpectes, & plus encore peut-être aux yeux malins d'un monde à qui tout ce que vous valez peut n'être pas auſſi connu qu'à moi; & je voulois m'acquitter envers vous, avant que de vous offrir un

cœur qui ne pût être soupçonné d'avoir, en vous aimant, d'autres intérêts que de mériter le vôtre.

Un compliment si délicat, étoit sans doute fait pour réussir. Aussi plut-il au point, que *Sir Henri* eut bientôt lieu de présumer, que pour peu qu'il voulût continuer d'être aimable, il écarteroit aisément le futur époux dont l'avoit menacé la Dame; qui bientôt enivrée des lieux communs qu'il lui prodiguoit, poussa la reconnoissance jusqu'à lui avouer que le dépit de se croire méprisée par l'homme qu'elle estimoit le plus, l'avoit assez aveuglée pour donner ordre à ses gens d'affaires de mettre à exécution les créances qu'elle avoit sur lui.

On peut juger combien *Sir Henri* sentit alors, non-seulement tout ce qu'il devoit de reconnoissance à *Sir William*, mais encore aux utiles conseils que lui avoit donnés sa chere inconnue!

Après cette visite, il étoit entré dans une boutique, où il comptoit faire quelques emplettes, lorsqu'il crut tout-à-coup la voir passer en chaise à porteur... Enfin, je vous revois! [S'écria-t-il, en arrêtantla

voiture.] Enfin mon cœur pénétré de ſa reconnoiſſance, trouve, ſaiſit & ne peut laiſſer échapper l'occaſion de peindre à la plus digne, à la plus charmante des femmes, tout ce que doit à ſes bontés le plus ſenſible & le plus amoureux des hommes!... Entrez, de grace, entrez, ne fût-ce que pour un inſtant, dans la boutique d'où je ſors... Je quitte, en ce moment, Ladi *Muſtart*. Sans vos conſeils, j'étois irrévocablement perdu; mes biens alloient être ſaiſis; ma ruine & ma honte étoient également complettes... C'eſt à vous ſeule, adorable inconnue! c'eſt à vous ſeule, à qui je devrai le bonheur de pouvoir enfin eſpérer un avenir moins cruel que celui dont ma légéreté, mon imprudence, dont tout enfin ſembloit me menacer!

J'aime à vous voir ces ſentimens, (lui dit *Bélinde*.) Ils me ſont chers, & j'eſpere bientôt vous prouver que j'en ſuis digne... Mais laiſſez-moi, de grace! vos intérêts, que je crois maintenant les miens, m'appellent ici près, chez Myladi *Dormer*.... Gardez-vous de m'attendre, ſi vous ne voulez m'offenſer, me déplaire & renverſer, peut-être en un inſtant, tous mes pro-

jets!... Songez enfin, que c'eſt l'amour qui vous l'ordonne.... Mais, à propos d'amour? n'en marquez pourtant déſormais à la veuve, qu'autant que vous le croirez néceſſaire pour l'entretenir dans les idées pacifiques où vous l'avez miſe; & laiſſez moi le ſoin du reſte... Adieu, Monſieur; avant qu'il ſoit trois jours, vous reverrez & connoîtrez peut-être à fond votre inconnue.

Sir Henri feignit d'obéir, mais avec la ferme réſolution d'attendre, dans une allée voiſine, qu'elle ſortît de la maiſon où il l'avoit vue entrer après qu'elle eut congédié ſes porteurs; & de la ſuivre de façon à pouvoir enfin s'aſſurer de la demeure d'une amante, pour qui ſes tendres ſentimens, joints à celui de la curioſité, étoient parvenus à leur comble.

Impatienté cependant, après plus d'une heure d'attente, il haſarda de heurter à la porte; où il apprit, avec étonnement, que Ladi *Dorner* étoit, depuis deux mois, à la campagne, & que la jeune inconnue, qui étoit venue la demander, n'avoit fait que traverſer la maiſon, pour ſe rendre chez une amie, qui (diſoit-elle) demeu-

roit dans l'autre rue, vis-à-vis la porte de derriere de l'Hôtel.

Mais laiſſons *Sir Henri* à tout l'excès de ſa ſurpriſe, pour voir ce qui ſe paſſe, en cet inſtant, chez Ladi *Muſtart*.

Le Lecteur doit ſe rappeller que ſa femme-de chambre, (*Urſule* étoit ſon nom) favoriſoit ſinguliérement *Sir Modish*, le jeune & très-preſſant amant de ſa maîtreſſe. Il ne paroîtra donc pas étonnant que cette fille, pour qui la veuve n'avoit rien de caché, ne trouvât rien de plus preſſé, que d'avertir ſon protégé de tout ce qu'il avoit à craindre des nouvelles diſpoſitions de la Dame.

Le jeune *Baronet*, en conſéquence, étoit accouru dès le lendemain chez Ladi *Muſtart*, au moment qu'elle finiſſoit ſa toilette; & où à force de ſoins, de gentilleſſes & d'adulations, il cherchoit à la rechauffer en ſa faveur, lorſqu'un laquais vint annoncer *Sir Henri*.

L'embarras des deux rivaux, au premier abord, ne pouvoit qu'amuſer la veuve & flatter ſa vanité; quand *Sir Henri*, après avoir regardé attentivement le *Baronet*... *Sir Modish*, (lui dit-il) ce n'eſt pas la

premiere fois que nous nous ſommes rencontrés ; mais j'exerce en vain ma mémoire, pour me rappeller dans quel temps, & dans quelles circonſtances... J'allois vous en dire autant, (interrompit l'autre.) C'eſt, à ce que je crois, au ſpectacle, aux promenades, ou à la Cour... Mais, attendez?... Eh, bon Dieu! C'eſt chez Ladi *Courville*, chez Miſſ *Léger*, chez Miſtris *Commons*, & chez d'autres femmes encore, d'où vous m'avez probablement fait banir ; car je m'y ſuis préſenté dix fois, depuis deux mois, ſans avoir pû les trouver au logis.

Sir Henri, pour qui le nom ſeul de ces Dames, étoit une eſpéce d'inſulte, & ſurtout en préſence de Ladi *Muſtart*, ne put s'empêcher de rougir, en affirmant que le *Baronet* ſe trompoit.

Bon! (s'écria l'autre) & pourquoi donc rougir? Tout Londres ne les voit-il pas? & *Sir Henri* n'eſt-il pas univerſellement connu, pour l'homme le plus répandu, le plus leſte, le moins conſtant, & cependant le plus couru des Belles? — J'ai pû, je l'avouerai, avoir autrefois mérité quelques-uns des titres brillans dont il vous plaît de m'honnorer : j'étois fort jeune alors, &

vos propos me font ſentir combien il faut du temps pour expier les erreurs de la jeuneſſe.—Il eſt bon là! *Sir Henri*... Madame! ne diroit-on pas que je ſuis bien vieux?.. Mais, d'honneur, vous m'édifiez, Monſieur! & ſi j'avois celui de vous connoître un peu moins.— C'eſt juſtement en quoi nous différons, car je n'ai pas celui de vous remettre, & crois partager ce malheur avec tous ceux que je fréquente. — Parbleu! tant pis pour vous; ma Province, du moins, ſait aſſez le rang que j'y tiens, & vous le connoîtrez quand vous voudrez. Au ſurplus, duſſiez-vous encore vous fâcher, je ne dirai pas moins que vous avez, ſans doute, vos raiſons pour afficher ſi ſolemnellement vos mœurs, & qu'on doit en féliciter la Dame à qui le très-modeſte *Sir Henri* peut avoir intérêt de faire croire à ſa réforme.

Celui-ci, perdant enfin patience, ouvroit la bouche pour répondre, ſans doute un peu moins poliment que ci-devant; lorſque Ladi *Muſtart*, en feignant d'éclater de rire, le pria de ne point prendre au ſérieux ce qui n'étoit probablement qu'un badinage, pour égayer la converſation.

Vous l'avez dit, Madame, interrompit, en riant auſſi, *Sir Modish*; car ſi mon but étoit de le fâcher; je pourrois lui prouver, qu'on eſt un peu mieux inſtruit qu'il ne croit, des fameux ſecrets qu'il nous cache. — Pour le coup, je vous en défie, lui dit avec vivacité, *Sir Henri*. — Vous m'en défiez, dites-vous?... Prenez garde! — Parlez, Monſieur: Voyons ſi ce ton d'aſſurance eſt auſſi fondé, que, vous voulez le faire croire. — Vous ne me nierez pas, du moins, *Sir Henri*, qu'il ſoit dans l'univers certaine Belle, (inconnue, à la vérité!) Mais pour qui votre cœur ſoupire ſouvent, en ſecret? — une inconnue? — Préciſément!... Mais pourquoi vous troubler? Elle eſt aimable, elle eſt honnête, & j'en réponds... Mais pourriez-vous en dire autant? Pourriez-vous nous articuler, ſur quoi ſe fonde une paſſion aſſez vive, aſſez puiſſante, aſſez triomphante enfin, pour vous forcer à lui pardonner non-ſeulement tous les tours qu'elle vous a joués, mais pour ſacrifier à ſes ſoupçons certains objets, qui devroient vous être plus chers? — *Sir Modish*! arrêtez.. — *Sir Henri*, vous l'avez voulu... je dirai même d'a-

vantage, & ne crains pas d'en être démenti. — Non, Monſieur : briſons ſur ce ſujet; ſinon. — je ſens qu'il faut vous faire grace... à condition, cependant, que vous ne diſconviendrez plus, que je ne ſois bien informé.

Sir Henri, vraîment pétrifié de tout ce qu'il venoit d'entendre, étoit tout à la fois ſaiſi d'étonnement & de douleur. Sa foibleſſe pour l'inconnue, qu'en cet inſtant il en croyoit indigne ; la honte de ſe voir ſi cruellement démaſqué aux yeux de Ladi *Muſtart* ; l'humiliation de ſe voir bravé par un rival qu'il m'épriſoit & n'oſoit pourtant démentir : tous ces différens ſentimens, joints à celui de manquer la fortune dont il s'étoit flatté l'accabloient & l'anéantiſſoient au point qu'il ſeroit reſté ſans parole, ſi la veuve, indignée, ne s'étoit enfin écriée, en ſe levant : j'oſe au moins me flatter que *Sir Henri* ſe diſpenſera, déſormais, de m'honorer de ſes viſites?

A ces mots, notre héros, ſe levant, bruſquement... Madame, dit-il, (en balbutiant,) le diable... Oui, Madame, le diable eſt pour le moins de moitié, dans cette affaire!... Mais ſon agent, tout protégé qu'il

eſt par lui, ne ſera pas toujours chez vous... Adieu, Madame... Et vous, Monſieur, je tâcherai de vous revoir bientôt. — A la bonne heure, *Sir Henri*! je ne vous fuirai pas long-temps... Mais vous ſentez, que maintenant, je ſuis tout entier à Madame.

Dès que *Sir Henri* fut ſorti: je crois, dit l'autre, à Ladi *Muſtart*, avoir vengé très-complettement mon amante. Mon compétiteur eſt en fuite, le champ de bataille eſt à moi; vous ne pouvez me refuſer le prix de ma victoire, ni vous diſpenſer, en me donnant la main, de vous venger, ainſi que votre ſexe entier, d'un inſolent trop digne de votre colere. — Rien n'eſt plus juſte, *Sir Modish*. Allons, de ce pas, à la *Flotte*. (*) Je vous rends, à la fois, maître de ma perſonne & de mes biens... Allons; & puiſſions-nous être auſſi long-temps heureux que je le deſire!

Tandis que l'ardente veuve & ſon amant s'empreſſoient d'aller ſceller leur union,

(*) C'eſt une eſpece de Chapelle privilégiée, où, avant l'acte du Parlement, concernant le mariage, on s'épouſoit ſans beaucoup de formalités.

Sir Henri déſeſpéré de la cruelle ſcene qu'il venoit d'eſſuyer, outré de ſe croire trahi par l'inconnue dont, malgré lui, ſon cœur n'étoit encore que trop épris, s'acheminoit triſtement chez ſon ami *Sir William*, qu'il ſurprit fort en lui racontant tous les détails de ſa malheureuſe aventure.

Ce digne ami, qui avoit peine à la comprendre, le plaignit, le conſola de ſon mieux, lui promit d'aller, dès le lendemain matin, eſſayer de ſonder l'obſcurité de ce myſtere, & de tâcher de réintégrer ſon ami dans les bonnes graces de la veuve.... Trouvez vous y, (ajouta-t-il) vers les onze heures; j'eſpere être aſſez heureux, ſinon pour tout raccommoder, du moins pour que vous n'ayez rien à craindre de ſon reſſentiment, eu égard aux droits qu'elle a ſur vos biens.

Le lendemain, *Sir William* ſe diſpoſoit à remplir ſa promeſſe; lorſqu'un Laquais vint lui dire, en courant, que ſa maîtreſſe le prioit inſtamment de vouloir bien ſe rendre, au plutôt, chez elle.

En arrivant chez la Dame, il fut introduit dans un cabinet, où il la vit, avec ſurpriſe, étendue ſur une chaiſſe longue,

dans le plus grand négligé, & les yeux baignés de larmes.

Approchez *Sir William*, s'écria-t-elle, (en ſanglottant.) Venez, s'il ſe peut conſoler, la plus infortunée des femmes! — Quoi, donc Madame! que vous ſeroit il arrivé, depuis hier? — Le plus grand des malheurs, & probablement... Le plus irréparable! — Expliquez-vous, de grace! — Eh bien, ce ſcélérat... Ce *Sir Modish*... depuis hier. — Eh bien? Eſt mon époux! — Votre époux? — Oui, *Sir William*! le traître, le perfide, eſt mon époux... Et cependant... je n'en ſuis pas moins veuve! — Madame, la douleur trouble, probablement, vos ſens; ou ce que vous me dites maintenant, eſt au-deſſus de mon intelligence. — Vous avez ſû, vous avez vû tout mon foible pour lui?... hier, (ſans doute, à force d'impoſtures) après m'avoir peint votre ami ſous les plus horribles couleurs, & mettant à profit l'excès de mon reſſentiment contre le pauvre *Sir Henri*; le lâche abuſa de mon trouble, au point... qu'il ſut me conduire... à la *Flotte*... où j'eus la foibleſſe. — Je vous entends enfin, Madame... Et ce cher & digne époux,

vous a probablement quittée, après s'être emparé de vos plus précieux effets? — hélas! il eſt bien plus coupable encore. — Quoi! ſe peut-il, qu'il vous ait, déja, maltraitée? — Oh! *Sir William*... On ne ſauroit plus mal... depuis hier... il ne m'a pas dit un ſeul mot. — Que vous a-t-il donc fait? — Hélas!... Rien!... & vous ſentez combien ce comble de mépris doit révolter un cœur ſenſible.

La veuve en étoit là, lorſqu'on annonça *Sir Henri*.

Sir William, tandis qu'elle pleuroit abondamment, le mit au fait de l'aventure. Et la Dame commençoit à s'épuiſer en longs regrets ſur ſon injuſtice envers *Sir Henri*; quand *Sir Modish*, arrivant tout-à-coup, vint ajouter encore à leur ſurpriſe.

Les deux amis, également choqués du procédé de ce jeune homme, alloient s'unir pour lui en repréſenter l'indécence... Abrégeons, Meſſieurs, [leur dit-il, en riant] ſoyons francs, *Sir Henri*... Etiez-vous, en effet, plus vraiment paſſionné que moi, pour Madame?.... Sans ſes créances ſur vos biens, ſans les conſeils de *Sir William*, auriez-vous jamais conçu

l'idée d'obtenir d'elle un coup d'œil favorable?.... Sa fortune, ſans doute, a dû nous plaire à tous deux : mon génie l'a emporté ſur le vôtre; Madame a épouſé ma perſonne, & moi ſon coffre-fort.... qu'avez-vous donc à me reprocher? — Que la façon dont vous en agiſſez, me paroît dure, & ne ſauroit vous faire honneur. — Quant à ce point, elle eſt ma femme, & je n'en dois compte à perſonne. Au reſte, ſi Madame eſt mécontente, il eſt aiſé de s'arranger; dès cet inſtant, nous pouvons nous quitter. Son âge & ſa ſanté m'occupent même aſſez ſérieuſement, pour lui propoſer une retraite auſſi riante que paiſible dans le pays de Galles, où la pureté de l'air, l'abondance des vivres, & la rareté de l'argent, pourront lui procurer, à peu de frais, la vie la plus délicieuſe... Que dis-je? où Ladi *Muſtart*, (je veux dire Ladi *Modish*) pourra, je vous le jure, avec moins de cinquante livres ſterlin, que je m'engage à lui payer exactement chaque année, briller, & même éclabouſſer la plus fiere Nobleſſe du pays.

Ah, barbare! s'écria-t-elle; ah, Meſ-

ſieurs! daiguez me défendre... Ciel! fut-il jamais un plus cruel tyran?

Votre imprudence, (lui dit, à l'écart, *Sir William*) lui donne malheureuſement de cruels droits ſur vous!

N'importe, (s'écria *Sir Henri*) nous défendrons Madame, & nous verrons...— Doucement, *Sir Henri*! Madame, encore un coup, eſt mon épouſe; & mes droits ne ſont point douteux.... Qui ſeroit donc aſſez hardi, pour me faire la loi dans ma maiſon? — Ses biens, du moins ſont encore en nature; & nous pourrons.... — Ses biens? Sachez qu'ils ſont ſans retour à moi, puiſqu'elle me les a donnés... Que ſes titres, ſes contracts, tous ſes effets, & même ſes bijoux, ſont également à moi; & que nulle puiſſance, en Angleterre, n'oſeroit tenter de me les ravir... Mais, Madame, encore un coup, ceci peut s'arranger à l'amiable. A ſuppoſer que vous ne m'aimiez plus; parlez avec l'humilité que vous devez à votre maître, & méritez, s'il ſe peut ſa pitié; propoſez-lui quelques moyens d'arrangement: peut-être alors, pourra-t-il vous entendre.

Hélas, Monſieur! lui dit la Dame, à

quoi vous plairoit-il de me taxer, pour briſer à jamais le malheureux lien qui nous unit?..... Preſcrivez vos conditions. — Madame, elles ſont légeres. Une dixaine de mille livres ſterlin, & vos créances ſur les biens de *Sir Henri*, ſuffiront pour me ſatisfaire, & vous procurer le plaiſir de ne me revoir jamais.

Je m'oppoſe à ce dernier article! (s'écria *Sir Henri.*) Madame n'aura point la cruauté de me livrer à la merci d'un créancier de votre eſpéce.... & ſi vous inſiſtez ſur ce ſujet; ſortons, pour un inſtant, enſemble.— Oh, que nenni! Terminons d'abord cette affaire; & je vous jure, que delà, je ſuis à vous... Allons, chere *Ladi*! tâchez de vous exécuter, de bonne grace.... Quant à *Sir Henri*, je le plains; mais je prétens qu'il ſoit mon débiteur; ſans quoi.... point d'accommodement. — Monſtre! défens-toi donc. — Quoi! dans ma propre maiſon? Sous les yeux de *Sir William*, & de Madame?..... Ah, *Sir Henri*! je vous croyois plus brave, & plus courtois.... Madame, il faut finir dans l'inſtant même; ou je retire ma parole, je rends public mon mariage, ainſi que votre honte, & ferai

trembler votre protecteur.... Délibérez donc, entre vous... Je ſors, (en tirant ſa montre) & vous donne un quart d'heure.

Les deux amis firent tous leurs efforts, pour raſſurer la veuve, & l'engager à ſe pourvoir en Juſtice contre un pareil mariage. Mais la terreur que lui avoit inſpirée *Sir Modish*, la crainte de ſe voir expoſée aux bruits injurieux que cette aventure pouvoit produire, jointe à l'horreur de vivre un jour de plus avec un époux de l'eſpéce du ſien, la rendirent inſenſible à tous leurs raiſonnemens; de ſorte qu'ils ſortirent également indignés de la foibleſſe de la femme & de l'exceſſive impudence du mari.

Ce qui inquiettoit le plus vivement *Sir Henri*, étoit la crainte très-fondée de dépendre à l'avenir d'un créancier qu'il avoit lieu de croire impitoyable. Une autre idée ajoutoit encore infiniment à ſon malheur: celle d'avoir été joué & même trahi par ſon inconnue, en faveur d'un aventurier, dont l'odieux & mépriſable caractere ne lui inſpiroit que la plus grande horreur.

C'eſt dans ces diſpoſitions, qu'après avoir paſſé la plus affligeante des nuits,

il ſe préparoit, le lendemain, à ſortir pour ſe rendre chez ſon ami, où devoit ſe trouver un Avocat qui prenoit ſoin de ſes affaires; lorſqu'on lui annonça *Sir Modish*, accompagné d'un autre Gentilhomme.

Je juge, à votre étonnement, (lui dit le premier) ainſi qu'aux autres ſentimens que peignent énergiquement vos regards, combien vous comptiez peu ſur ma viſite?..... Mais commencez, d'abord, par vous calmer, ſi vous voulez que je vous parle, & peut-être que je vous tranquilliſe.

Sir Henri, étant reſté muet... Avouez-moi, d'abord, (lui dit en ſouriant, *Sir Modish*) quels ſont, depuis hier, vos véritables ſentimens pour cette aimable inconnue, à qui vous aviez juré tant d'amour? Quels ſeroient, à ſon égard, vos diſpoſitions, ſi par un changement ineſpéré de circonſtances, elle ſe trouvoit en état, en manifeſtant & ſa naiſſance & la pureté de ſes mœurs, d'offrir à *Sir Henri*, ſa main, avec une fortune honnête? — En jugeant d'elle par celui qu'elle a l'audace de charger de ſes intérêts, je me crois diſpenſé de vous répondre. — Quelque odieux que je vous ſois, vous devriez pourtant ſonger

que vos contrats ſont dans mes mains ? Mais *Sir Henri* ne ſauroit m'offenſer. Ainſi, paſſons, & ne parlons plus que d'elle ſeule... Avant que vous ſuſſiez juſqu'à quel point elle étoit de ma connoiſſance, en étiez-vous bien ſincérement amoureux?... Parlez, Monſieur? c'eſt ce ſeul aveu que j'exige; & quel que ſoit pour moi votre mépris, j'ai des titres pour juſtifier ma demande... Mais, ſoyez vrai! car votre réponſe, à cet égard, vous importe infiniment plus que vous ne pouvez le penſer. —Eh bien, quelles que ſoient les idées, quels que ſoient les ſoupçons que *Sir Modish* ait droit de m'inſpirer; je ſuis trop vrai, pour craindre d'avouer que mon amour pour cette ingrate, étoit auſſi pur que ſincere; que jamais femme, juſques-là, n'avoit fait naître en moi des ſentimens ni plus ardens, ni plus dignes de ce que je la croyois être.—Eh bien, elle eſt toujours tout ce que vous l'avez crue... C'eſt même, de ſa part, que je vous remets maintenant tous ces papiers, tous ces contrats enfin, que vous frémiſſiez tant hier de voir paſſer entre mes mains. C'eſt de ſa part, en un mot, que *Sir Modish* annonce à *Sir Hen-*

ri, qu'il peut, dès ce moment, jetter au feu tous ces titres que je lui rends, regarder ſes biens comme libres, & ne plus rien craindre de ſes prétendus ennemis.

On ne peindra point la ſurpriſe où ce diſcours, & la vue de ces mêmes papiers, jetterent *Sir Henri*. Après s'être un peu remis de ſon trouble... Ah! *Sir Modish*, (s'écria-t-il) pourquoi, ſans vouloir pénétrer tout le merveilleux de cette aventure; pourquoi tout ce que j'ai vu de votre part, ne me permet-il pas d'allier de ſi nobles procédés, avec l'intime liaiſon qui ſubſiſte entre l'inconnue & vous?—Quant à cette liaiſon, je conçois fort tout ce qu'elle doit naturellement opérer ſur un cœur auſſi noble & auſſi délicat que le vôtre... Mais je vous dis pourtant, avec franchiſe, & même ſans regret, que cette même liaiſon eſt en effet, doit être, & ſera toujours abſolument indiſſoluble.—En ce cas, partez, Monſieur, remportez vos papiers... Quel que ſoit l'avenir qui m'attend, je ne veux rien, ni d'elle, ni de vous.—Ce ſentiment eſt vraiment héroïque, & ſi grand, en effet, qu'il me pénetre & me touche moi-même!.... Vous en pourriez cependant

changer, pour peu que je vouluſſe l'entreprendre! —Vous? — moi... Permettez, ſeulement, tandis que vous verrez des papiers dont toute l'importance vous eſt connue, que nous paſſions, mon camarade & moi, pour un inſtant, dans la chambre voiſine... Si, par malheur, je ne réuſſis point, jamais rien ne pourra m'en conſoler.

Sir Henri, reſté ſeul, & dans l'agitation où le lecteur peut le préſumer, parcouroit & reconnoiſſoit les différens contrats qui abſorboient toute ſa fortune; lorſque dans l'une des deux perſonnes qui rentrerent, & qui pour lors avoit la tête nue, il reconnut celle que de prétendues liaiſons avec *Sir Modish*, lui rendoient ſi ſuſpecte.... c'eſt-à-dire, ſon inconnue elle-même.

Juſte Ciel! eſt-ce vous? (s'écria-t-il, en ſe levant & retombant preſqu'évanoui dans un fauteuil.)—Moi-même, *Sir Henri*!... Une péruque noire, des ſourcils de même couleur, auroient-ils dûs vous dérober ainſi mes traits?— Ciel!...Et qui put vous inſpirer le dangereux projet, dont je recueille maintenant des fruits ſi précieux?— L'a-

mour, & la vangeance... Ladi *Muſtart* me retenoit les biens que mon pere, en mourant, (le Colonel *Rymer*) avoit remis à ſon indigne époux. Je vivois chez une parente, dont ies qualités, bien plus que l'opulence, ſont connues, avec une modique penſion que lui payoit la veuve; lorſqu'un heureux hazard me mit à portée de vous connoître. Je ſus bientôt tout ce que vous étiez, vos mœurs, vos inclinations, & l'embarras de vos affaires. Je crus devoir agir, en conſéquence... Celle que vous voyez, ſous cet habit d'homme (*Marton*, qui m'avoit élevée) entra, par mes ordres, au ſervice de Ladi *Muſtart*, s'en fît aimer, & ſut me ſeconder au point de me faire épouſer la Dame; qui, outrée de cette aventure, vient de ſe ſauver dans ſes Terres, & probablement ne s'en plaindra jamais. Telle eſt, en deux mots, mon hiſtoire... D'ailleurs, j'avois promis de revoir *Sir Henri*, ainſi que de me faire connoître à lui, avant qu'il fût trois jours? j'ai tenu ma parole; & n'exige rien de lui, qu'autant qu'il aura ſcrupuleuſement conſtaté l'entiere vérité de tous les faits dont je viens de l'inſtruire... Qu'il garde, en at-

tendant, ou déchire tous ces Contrats. Qu'il ſe ſouvienne, ſeulement, après s'être bien convaincu des mœurs & de la qualité de ſon inconnue, dont voici le nom & l'adreſſe, qu'elle attendra ſes ordres, pour ſe remettre, au cas qu'il le deſire, en ſa puiſſance, avec les dix mille livres ſterlin que lui gardoit, (& probablement pour long-temps!) l'infidelle Ladi *Muſtart.*

Il paroît preſque ſuperflu d'ajouter, que *Sir Henri*, tranſporté de joie, d'admiration, & d'amour, après s'être précipité aux pieds de ſon incomparable inconnue, n'eut rien de plus preſſé que d'envoyer chercher *Sir William*, dont la joie égala la ſienne; & qu'il ne tarda pas à voir ſes vœux comblés & ſa fortune rétablie par le plus heureux mariage.

*A Mad. D***, en lui envoyant une Brochure, intitulée* Pygmalion, *ou* la Statue animée.

Que *Pygmalion* fut heureux!
Sa Statue animée,
Reſſent & partage les feux

De

De ſon ame charmée.
Quelle volupté, quels tranſports
Doit cauſer une femme,
Dont l'art vient de former le corps,
Et la nature l'âme!

Tous deux pourtant ſe ſont unis,
Pour l'objet qui m'engage.
Mais, hélas! ils ſe ſont mépris,
En partageant l'ouvrage....
J'ai vû, malgré tous les tranſports
De l'ardeur qui m'enflâme,
La nature embellir ſon corps,
Et l'art gâter ſon âme!

A Mademoiſelle DANGEVILLE, *célebre Actrice du Théatre François, au nouvel an.*

Aimable ſœur de *Melpomène*,
Toi, qui, pour enchanter Paris,
Fais naître à ton gré ſur la ſcène,
Les jeux, les amours, & les ris!
Toi, qui, dès ta premiere aurore,
Par un charme qui dure encore,

Et ne ceſſera qu'avec toi,
Devins l'idôle la plus chere
Des *loges* comme du Parterre,
Et leur fûs impoſer la loi,
De ne te voir que pour leur plaire!
Quel vœu peut t'offrir, en retour,
Un cœur qui t'eſtime, & qui t'aime?...
Si l'eſtime, ainſi que l'amour,
Sur ton compte penſent de même,
Et t'en convainquent chaque jour;
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême?

A mon ancien ami CHARLES G***, *pour ſa féte.*

Noté N°. X.

Air : *Chacun à ſon tour, &c.*

Chantons, buvons tous, à la ronde;
Chaſſons de ces lieux le ſouci.
Que le cœur à la voix réponde;
C'eſt le Bouquet de notre ami!
Pour lui plaire, en célébrant ſa fête;
Trinquez, avec l'ami *Pierrot*,
A l'ami *Charlot*,
Liron, lirette,
A l'ami *Charlot*!

Dès qu'il entrevit la lumiere,
On vit tous les Dieux réunis,
Entourer le lit de la mere,
Pour de leurs dons combler le fils.
Et bientôt, cette troupe, en goguette,
Répéta, ſur cet air falot :
Vive, mon *Charlot!* &c.

Phœbus, après courte harangue,
Le regarda, d'un air benin;
Puis, ſur ſa tête, & ſur ſa langue,
Imprima ſon ſouffle divin.
Et pour mieux décorer cette tête,
Momus attacha ſon grelot,
Au cou de *Charlot*, &c.

Les jeux, les plaiſirs, & les Grâces,
Autour du berceau du *Bambin*,
Aux Dieux folâtrant ſur leurs traces,
Firent danſer un tambourin.
Comus leur ſervit chere complette;
Bacchus, d'un céleſte ſyrop,
Ondoya *Charlot*, &c.

Jupin voulut que la Nature,
Chez lui ne mît rien d'imparfait;
Vénus, d'un bon de ſa ceinture,

En riant, lui fit un hochet.
Puis, en le baiſant, *en godinette*:
Toujours plaire, ſera ton lot!
Dit-elle, à *Charlot*, &c.

LE JUIF DE VENISE,

Piéce de SHAKESPEARE.

EXTRAIT.

Antonio, riche Marchand Vénitien, a toute ſa fortune ſur différens vaiſſeaux qui ſont en mer; lorſque *Baſſanio*, ſon ancien & meilleur ami, vient lui demander trois mille ducats, dont il a le plus grand beſoin, pour parvenir à un mariage très-avantageux qu'il a en vue. *Antonio* n'a d'autre reſſource, pour obliger ſon ami, que celle d'emprunter lui-même cette ſomme d'un Juif, fameux uſurier, qu'il avoit toujours déteſté juſqu'alors, & qui ſous une condition ſinguliere, lui compte les trois mille ducats; c'eſt-à dire, qu'il fait ſigner à *Antonio* un acte, par lequel ce dernier s'engage, au cas que la dette ne ſoit pas ac-

quittée dans deux mois, à ſe laiſſer couper une livre de chair, ſur tel endroit de ſon corps qu'il plaira au Juif de choiſir.

Baſſanio, muni de cet argent, ſe met en équipage, & part pour *Belmont*, où demeure *Portia*, jeune & riche héritiere, dont il eſt paſſionnément amoureux.

Cette jeune perſonne, par une clauſe très-bizarre du teſtament de feu ſon pere, ne peut diſpoſer d'elle-même : c'eſt le ſort qui doit lui donner un époux. Quiconque prétend à ſa main, doit être introduit dans un cabinet, où l'on voit trois caſſettes, l'une d'or, l'autre d'argent, la derniere de plomb. Le prétendant peut ouvrir celle qu'il choiſira; & ſi le portrait de *Portia* s'y trouve, elle eſt à lui avec toutes ſes richeſſes. Mais il doit jurer, auparavant, qu'il renonce pour jamais à tout autre mariage, & de garder un ſecret inviolable ſur celle des trois caſſettes qu'il aura ouverte.

Un Prince Maure, ouvre la caſſette d'or, dans laquelle il ne trouve qu'un ſquelette; un Prince d'*Arragon* ne voit dans celle d'argent qu'un marmouſet; & *Baſſanio*, qui depuis long-temps étoit cher à *Portia*, choiſit celle de plomb, dans laquelle il ap-

perçoit avec tranſport le portrait de ſon amante.

Leur joie mutuelle eſt extrême. Mais elle eſt bientôt troublée par une lettre que reçoit *Baſſanio*... Son malheureux ami, *Antonio*, ruiné par des naufrages, & par d'autres malheurs, qui ont abſorbé ſa fortune, s'étant trouvé hors d'état d'acquitter les trois mille ducats, au jour de l'échéance, eſt dans les priſons de Veniſe; & le Juif, ſon ancien ennemi, exige que la peine, à laquelle *Antonio* s'eſt ſoumis, ſoit exécutée à la rigueur. Sur quoi, la triſte *Portia*, qui partage les chagrins de ſon époux futur, le fait partir, dans l'inſtant même, avec tout l'or qu'elle imagine néceſſaire pour calmer le barbare Juif.

Mais ce dernier ne veut entendre à rien, & la cauſe eſt portée devant le Sénat de Veniſe.

Tels ſont les événemens qui rempliſſent les trois premiers Actes de cette Piéce, auſſi intéreſſante que ſinguliere, & dont les deux plus fameuſes Scenes ſont celles que *Myladi* va lire.

ACTE IV (*), SCENE I.

Le Théatre repréſente une Cour de Juſtice, où ſiége le Duc de Veniſe, avec pluſieurs Sénateurs. Antonio *y paroît, chargé de chaînes, accompagné de ſon ami* Baſſanio, *& autres.*

LE DUC, *à Antonio.*

Je compatis à votre ſituation; car votre adverſaire eſt implacable, & j'en vois tout à craindre!... Procédons cependant au jugement de cette affaire... Qu'on faſſe entrer le Juif... (*Shylock paroît*) Que l'on s'écarte, & qu'il paroiſſe devant nous... *Shylock*, chacun eſt convaincu, & toi-même, ſans doute, l'es auſſi, que tu n'as d'autre but que de voir l'effet que produira cette cruelle plaiſanterie; & l'on eſpere, en fin de cauſe, trouver en toi autant d'humanité, que tu as juſqu'à cet inſtant montré de barbarie... Conſidere, au ſurplus, combien cet honnête Négociant eſt à plaindre, les pertes immenſes qu'il a faites, les

(*) Cette traduction eſt d'après la Piéce du *Marchand de Veniſe*, revue & corrigée par *George Grandville*, Lord *Lans-Downe*.

autres malheurs qui l'ont coup-ſur-coup accablés ; ſon état, en un mot, digne d'inſpirer la pitié aux ames les plus inſenſibles... Après cela, parle, *Shylock* ; & ſonge que que la Cour n'attend de toi qu'une réponſe favorable & digne des vœux de ce nombreux auditoire.

SHYLOCK.

J'ai fait part à votre Grandeur de mes prétentions, & j'ai juré par le *Sabbath*, (ſerment ſacré pour nous !) de ne m'en jamais déſiſter. Ainſi, Seigneur, ſi vous me refuſez la juſtice que je demande ; puiſſe le blâme en retomber ſur vous & ſur les loix de votre République !... On me demande vainement pourquoi je préfere à trois mille ducats, une once de chair humaine ? Ma réponſe eſt tout ſimplement, que telle eſt ma fantaiſie.

LE DUC.

Cruel !... Cette réponſe en eſt-elle une ?

ANTONIO, *au Duc.*

Seigneur, oubliez-vous que c'eſt un Juif que vous voudriez attendrir ?... Hélas ! vous humaniſeriez plutôt les animaux les plus féroces !... Ainſi, diſpenſez-vous de lui renouveller mes offres, & de vous abaiſſer

plus long-temps juſqu'à la priere... Prononcez mon arrêt; & que ce vautour ait ſa proie.

BASSANIO.

Shylock, au lieu de trois mille ducats, je t'en offre maintenant ſix.

SHILOCK.

Duſſe-tu tripler trois fois la ſomme.... je m'en tiendrois à mon contrat.

LE DUC.

Inflexible comme tu l'es, eſpere-tu fléchir un jour le Ciel?

SHYLOCK.

Qu'en puis-je craindre, en ne reclamant que mon droit? Eh! ſuis-je donc plus coupable que vous?... Avec quelle inhumanité, ne traitez-vous pas vos eſclaves? Et quelle eſt votre excuſe?... Ils ſont à vous; vous les avez payés?... Que diriez-vous, ſi je vous demandois leur liberté; de les donner pour époux à vos filles; de les loger dans des Palais auſſi ſomptueux que les vôtres?... Nos eſclaves, (me diriez-vous) ſont partie de notre fortune, & ſont faits pour ſubir nos loix... c'eſt dicter ma réponſe. Ma prétention ſur cet homme eſt fondée ſur le prix qu'elle m'a coûtée; ainſi

je ne reclame que mon bien. Je demande juſtice, enfin; & ſi je ne l'obtiens.... que la honte, encore un coup, en retombe ſur vous & ſur les loix de votre République.

LE DUC.

On va délibérer ſur ta demande... Mais un fameux Juriſconſulte de *Padoue*, (*Bellario*) à qui cette étrange aventure eſt parvenue, nous recommande un jeune Avocat, dont la ſagacité pourra, [dit-il] nous être de quelque ſecours... Qu'on ſache s'il eſt arrivé?... Et dans ce cas, qu'on l'appelle?

BASSANIO, *à Antonio.*

Ne crains rien, mon ami! mon ſang eſt le garant du tien... (*à Shyloc k, qui éguiſe ſon couteau.*) A qui deſtines-tu ce coutelas?

SHYLOCK.

A me procurer le payement de ma créance.

BASSANIO.

Quoi! rien ne ſauroit t'attendrir?

SHYLOCK.

Rien de tout ce que tu pourrois me propoſer.

BASSANIO.

Impitoyable Juif!... ton exiſtence, feroit preſque accuſer l'Etre ſuprême...

SHYLOCK.

Regarde ce contrat... Voi le ſceau dont il eſt muni!... Tant qu'il ſubſiſtera, ton éloquence & tes injures ſont perdues. N'accuſes que toi ſeul enfin, d'avoir conduit ton ami dans ce piége ; dis-toi bien, que c'eſt pour toi, que ſon ſang va couler... & puiſſe-t-il retomber ſur ta tête.

BASSANIO.

Ah, barbare!

UN OFFICIER.

Que l'on ſe range... place, à la Cour!

SCENE II.

Les mêmes Acteurs.

BALTHASAR, *jeune Avocat, & ſon Clerc, avec un ſac & des papiers, ſont introduits.*

LE DUC, *à Balthaſar.*

Avocat, prenez place... Vous êtes ſans doute informé, de l'affaire qui nous occupe ?

BALTHASAR.

Oui, Seigneur... lequel eſt *Antonio* ?... Où eſt le Juif?

LE DUC.

Approchez tous les deux.

BALTHASAR, *à Shylock.*

Votre prétention, eſt bien étrange!..... *Antonio* reconnoît-il cet acte?

ANTONIO.

Je ne puis le déſavouer.

BALTHASAR.

C'eſt donc au Juif, à faire grace.

SHYLOCK.

Grace!... Eh, par quelle raiſon?

BALTHASAR.

Parce que la miſéricorde eſt par elle-même, ſans bornes ; qu'ainſi que la roſée, elle tombe des cieux pour conſoler indiſtinctement tous les mortels ; qu'elle eſt également chere à celui qui l'exerce & à celui qui en eſt l'objet ; que c'eſt l'attribut le plus précieux de la puiſſance ; qu'elle ajoute à la grandeur des plus redoutables Monarques, les illuſtre bien plus encore que leur Couronne, en fait des Dieux enfin, ſur-tout quand elle eſt jointe à la juſtice... *Shylock* ! je ne te dis ces grandes vérités, que pour te faire mieux ſentir toute l'horreur de ta prétention... Car ſi tu t'en tiens à la rigueur de la loi, ton adverſaire eſt condamné.

SHYLOCK.

C'eſt elle ſeule, que j'invoque.

BALTHASAR.

Antonio ne peut-il acquitter ſa dette?

BASSANIO.

Seigneur, j'offre de la payer, non pas deux fois, mais trois & même quatre... Que dis-je, hélas! ſi le Juif y conſent, mon ſang & ma fortune ſont à lui... s'il me refuſe, après ceci, de quelle juſtice eſt-il digne?

BALTHASAR.

Nul pouvoir ne peut éluder une loi de la République.

SHYLOCK.

O *Daniel*! tu revis dans ces lieux... c'eſt ſon âge, c'eſt ſa ſcience, c'eſt le fils de *David* même!

BALTHASAR.

Je voudrois pourtant voir cet acte; en bien peſer le contenu.

SHYLOCK.

Tenez; liſez, reſpectable Docteur.

BALTASAR, *après avoir lu.*

Recevez, croyez-moi, les offres de *Baſſanio.*

SHYLOCK.

J'ai juré de n'en rien faire. Mon ſerment eſt ſacré... & dut-on m'offrir Veniſe même, je ne me rendrois point parjure.

BALTHASAR.

Ton ſerment même eſt un crime... Prends l'or qui t'eſt offert, & laiſſe-moi déchirer l'acte.

SHYLOCK.

Vous vous êtes montré bon juge; les loix vous ſont, on ne peut mieux, connues; vous avez diſcuté l'affaire, en conſéquence; & c'eſt au nom de la Juſtice même, que je vous ſomme de procéder au jugement. Car je jure, ſur mon ame! que toute l'éloquence humaine n'obtiendra rien de moi.... Je demande ce qui m'eſt dû; le temps eſt expiré.... Qu'on nous juge.

BALTHASAR, *à Antonio.*

En ce cas, préparez-vous à vous ſoumettre à ſes deſirs.

SHYLOCK.

O Juge, auſſi intégre que lumineux!

BALTHASAR.

Etes-vous prêt, *Antonio*?... Qu'on le dépouille juſqu'à la ceinture.

SHYLOCK.

Fort bien!..... C'eſt au plus près du cœur, que je prétends prendre mon dû..., telles ſont nos conventions.

BALTHASAR, *à Shylock.*

Où eſt votre Chirurgien?.... il en faut un, pour arrêter le ſang & prévenir la mort d'*Antonio.*

SHYLOCK.

Notre acte n'en dit rien.

BALTHASAR.

Mais la charité l'exige.

SHYLOCK.

Notre acte n'en dit rien.

BALTHASAR.

En ce cas, prends ta dette.

LE DUC.

Un moment!... *Antonio*, n'avez-vous rien à objecter contre la ſentence?

ANTONIO.

Non, Seigneur. Je céde à mon ſort... Adieu, mon cher *Baſſanio*!... retiens tes pleurs; il m'eſt doux de ſouffrir pour toi!... La fortune, du moins, ne permet pas que je ſurvive à ma ruine, pour traîner ma vieilleſſe dans les ennuis & les opprobres attachés à la pauvreté... Encore un coup, adieu! ne pleures pas ſur un ami, qui n'a rempli que ſon devoir, en s'expoſant pour toi, & qui dès là meurt ſans regret... Satisfais toi, maintenant, *Shylock*; ne laiſſe rien à deſirer à ta vengeance; montre mon

cœur à découvert à mon ami.... il eſt digne de lui, ſans doute.

SHYLOCK.

Chrétiens.... vous ſerez tous les deux contens.

BASSANIO *à Shylock.*

Barbare, arrête!... Puiſque rien ne peut t'adoucir, je dois payer pour mon ami .. Il ne te doit qu'une livre de chair; prends la mienne, en entier; coupes, déchire, elle eſt à toi. Je me ſoumets à tout, pourvû qu'*Antonio* vive, & ſoit libre.... Es-tu content, *Shylock?*

ANTONIO.

Je ne le ſerois pas.

BASSANIO.

Cruel *Antonio*!... (*à Shylock*) Malheureux! de quoi donc peux-tu rire?

SHYLOCK.

De votre ſimplicité mutuelle... Pouvez-vous préſumer que je ſois homme à prendre ainſi le change? N'étois-je pas sûr de tout ton déſeſpoir, en voyant ton ami périr pour toi?... Perdrois-je, en écoutant tes propoſitions, une de mes victimes?... Allons; que l'on me livre la premiere.

BASSANIO, *l'épée à la main.*

Approche, ſi tu l'oſes!

ANTONIO.

Que fais-tu, mon ami?... Veux-tu joindre ta perte à la mienne?

BASSANIO.

La mort, du moins, pourra nous réunir!... Que m'importe comment?

LE DUC.

Vous oubliez que vous êtes ici... [*aux gardes*] qu'on l'arrête, & qu'on le déſarme.

BALTHASAR, *au Duc*.

Daignez, Seigneur, ne le regarder qu'en pitié... Je vais le rendre á la raiſon, ſi vous ordonnez qu'on m'entende.

SHYLOCK.

Paix là!... ſilence!... Ecoutez le Docteur.

BALTHASAR.

Shylock, écoute... Après avoir, plus attentivement relu ton acte, je ne vois pas qu'*Antonio* t'y accorde la moindre goutte de ſon ſang... Il porte, expreſſément, que tu pourras prendre, à ton choix, une livre de ſa chair, & rien de plus.... Ainſi, cette portion de chair eſt à toi; & puiſque tu l'exiges, on te l'accorde... Mais ſonge bien, *Shylock*, ſi le ſang de ce Chrétien s'imprime ſeulement ſur le couteau, que par les loix de ce pays, tout ce que

tu poſſédes, toute ta fortune, en un mot, eſt confiſquée au profit de l'Etat.

SHYLOCK.

Qu'entens-je!...

BALTHASAR.

Ton arrêt... il eſt écrit dans les loix de Veniſe.

BASSANIO, *avec tranſport.*

Ciel! quel coup de lumiere?... ô Docteur, en effet, céleſte!... (*à Shylock*) l'entens-tu, malheureux?... (*au Duc*) Ah, Seigneur! pardonnez à l'amitié réduite au déſeſpoir, ſi j'ai pû m'oublier aſſez...

LE DUC.

Sois tranquille, *Baſſanio*... Nous admirons plus ta vertu que nous ne condamnons ton emportement.

BALTHASAR.

Shylock, avance; lis... La voici cette loi, dont toi-même invoques l'équité... Elle t'eſt due; on t'accorde ce qu'elle exige.... mais ſonge aux ſuites de ſon exécution.

SHYLOCK, *après avoir lu, & réfléchi.*

Eh bien, je m'en déſiſte... *Baſſanio*, j'accepte ton argent... & qu'on relâche *Antonio*.

BASSANIO, *en lui jettant un ſac d'or.*

Non, monſtre, je ne veux rien de toi... prens ſa rançon.

BALTHASAR, *en arrêtant la main de Shylock.*

Doucement, *Shylock*!... Tu viens de demander juſtice ? il te la faut complette, & le Sénat ne m'en dédira point... (*En lui préſentant Antonio.*) Voici ton débiteur... tu peux exercer tous les droits qu'il t'a donnés ſur lui.

GRATIANO.

O *Daniel* ! Tu revis dans ces lieux..... Eh bien, perfide Juif! es-tu content ?.... Te ſens-tu pris, dans tes propres filets ?

SHYLOCK, *à Baſſanio.*

Rends-moi la ſomme principale... & qu'il n'en ſoit plus parlé.

BALTHASAR.

Songe que tu l'as refuſée, en te bornant aux termes du contrat, & que la Cour en eſt témoin.... Tu viens d'obtenir ta demande ; ainſi ſois ſatisfait.

SHYLOCK.

Ah, Ciel!.... Eh bien, que l'on me laiſſe aller ; & que le diable....

BALTHASAR.

Non, *Shylock*... Si la Juſtice eſt quitte envers toi, tu ne l'es pas envers la Juſtice.

Les loix de Veniſe portent, que ſi un étranger ſe trouve convaincu d'avoir, ſoit directement, ſoit indirectement, attenté à la vie d'un Citoyen, la partie offenſée a un droit acquis ſur la moitié de ſes biens, la République ſur le reſte; & que le Duc ſeul peut faire grace de la vie au coupable... Fais l'application de cette loi, au cas préſent.... & juge enfin ſi tu mérites qu'on t'épargne.

LE DUC.

Shylock, pour te prouver combien nos ſentimens ſe trouvent différens des tiens, je t'accorde la vie, avant que tu la demandes.... Mais que la moitié de ta fortune ſoit remiſe à *Antonio*, & le reſte à la République.

SHYLOCK.

Prenez auſſi ma vie.... Qu'en ai-je à faire encore, ſi vous m'ôtez les moyens de la ſoutenir? Ma fortune eſt ma vie; vous ne pouvez me ravir l'une, ſans m'ôter l'autre.

LE DUC.

Voyez, *Antonio*, quelle grace il a droit d'attendre de vous?

ANTONIO.

Je ſuis très-ſatisfait, ſi Votre Grandeur y

conſent, de partager avec lui ce qui pourra me revenir de la moitié de ſa fortune, pour en jouir uniquement durant le peu de temps qui me reſte à vivre; ſauf à en aſſurer le retour, à ſa fille unique, qui vient ſans qu'il en ſache rien, d'épouſer le jeune *Laurenzo*, & qu'il deshériteroit, ſans doute.

LE DUC.

Il y faut conſentir, *Shylock*; ou je t'abandonne à toute la rigueur des loix.

BALTHASAR.

Eh bien, *Shylock*! es-tu content?

SHYLOCK.

Qu'on me laiſſe ſortir; je ſuis malade... Dreſſez vos maudits actes; envoyez-les chez moi... je les ſignerai.

LE DUC.

Sors.... Mais garde-toi d'y manquer!

Antonio, pénétré de reconnoiſſance, s'empreſſe de la témoigner au jeune Avocat *Balthaſar*, en lui offrant les trois mille ducats qu'il avoit empruntés du Juif. Celui-ci dit qu'il eſt trop heureux d'avoir ſauvé un galant homme, & ne demande pour toute récompenſe que la bague de *Baſſanio*. Mais c'eſt malheureuſement ce que ce dernier ne peut accorder, attendu qu'il a

juré à *Portia*, ſon épouſe, qu'il ne s'en départiroit jamais qu'avec la vie. Cependant *Balthaſar* inſiſte; & *Antonio*, qui ſe joint à l'Avocat, preſſe ſi vivement *Baſſanio*, que la bague eſt enfin remiſe à *Balthaſar*.

Baſſanio & *Antonio* n'ont alors rien de plus preſſé que de retourner à *Belmont*, pour tirer *Portia* d'inquiétude, en lui apprenant la façon miraculeuſe dont le malheureux *Antonio* a été ſauvé du piége que lui avoit tendu le Juif.

Portia, enchantée de la délivrance du plus intime ami de ſon époux, les en félicite avec tranſport... Mais s'arrête & ſe refroidit, tout-à-coup, en s'appercevant que *Baſſanio* n'a plus ſa bague, & jure de ne plus l'admettre dans ſon lit juſqu'à ce qu'il l'ait retrouvée. Le pauvre époux lui repréſente en vain qu'il n'a pû refuſer ce médiocre préſent à l'Avocat qui avoit ſauvé ſon ami. *Portia* ſoupçonne qu'il l'a donnée à quelque maîtreſſe; & proteſte, pour ſe venger du mépris qu'a fait ſon mari de ſa bague, qu'à ſuppoſer qu'elle ait effectivement été donnée à l'Avocat, elle ſera auſſi généreuſe envers lui que l'a été *Baſſanio*, & ne refuſera rien à *Balthaſar* de tout

ce qu'il pourra exiger d'elle... Je vous en avertis, (ajoute-t-elle) ainſi veillez bien attentivement ſur moi; car pour peu que vous me laiſſiez une nuit ſeule ; je vous jure, ſur mon honneur! que le jeune Avocat partagera mon lit!...

Baſſanio veut en vain calmer ſon épouſe. *Antonio*, déſeſpéré de cette querelle, ſe jette aux pieds de *Portia*, lui demande grace pour *Baſſanio*, ſe rend caution pour l'avenir de la fidélité que lui gardera ſon ami, &c. Alors *Portia*, attendrie, accepte la garantie d'*Antonio*, & lui dit : dans ce cas, donnez cette bague à *Baſſanio*, & recommandez-lui de la conſerver un peu plus ſoigneuſement qu'il n'a fait l'autre.

BASSANIO.

Juſte Ciel!... c'eſt la même que j'ai donnée à l'Avocat ?

PORTIA.

C'eſt auſſi de lui que je l'ai reçue... Pardonnez donc à votre tour, *Baſſanio*, ſi c'eſt en faveur de ce bijou que je l'ai reçu dans mon lit!

BASSANIO.

Quelle horreur!...

PORTIA.

Vous voilà tous bien étonnés!... Mais, à vos momens de loiſir, vous pourrez lire cette lettre... (*en la remettant à Baſſanio.*) Vous y verrez que *Bellario*, célebre Avocat de *Padoue*, inſtruit du malheur dans lequel étoit tombé votre ami, & prenant part à ſon infortune, vous a écrit en conſéquence; & que ſa lettre, arrivée ici depuis votre départ pour Véniſe, m'a fourni les moyens de ſecourir, ainſi que je l'ai fait, *Antonio*, ſous le nom & l'habillement de *Balthaſar*. C'eſt ce que *Lorenzo*, qui m'a vu partir d'ici, peut vous certifier..... Ainſi, mon cher *Baſſanio*, diſſipez vos terreurs, & recevez les embraſſemens de votre épouſe.

BASSANIO.

Quoi! c'étoit vous? Quoi! c'étoit mon aimable *Portia*, qui, ſous l'habit de *Balthaſar*?...

PORTIA.

Moi-même.

BASSANIO.

Et je ne l'ai pas reconnue!...

ANTONIO.

Je ſuis muet d'étonnement! &c.

NB. On peut juger des tranſports de toutes

toutes les parties intéreſſées, & de tout l'effet que doit produire ſur les ſpectateurs un dénoûment de cette eſpece!

A M. le Chevalier DE BOUFFLERS, *Colonel de Huſſards, &c.*

Quoi! cet enfant gâté des neuf Pucelles,
Qui ne le feroient plus, ſi ces vieilles Donzelles
N'inſpiroient le reſpect beaucoup plus que l'amour.
Quoi! celui qui les ſût enflammer tour-à-tour,
Et ſans preſqu'y tâcher, *Boufflers* eſt à *Bruxelles*?
Si j'étois mieux connu de lui,
Quels hommages mon cœur n'iroit-il pas lui rendre!
Mais il part, dit-on, aujourd'hui?...
Eh bien, ſur ſon paſſage, allons du moins l'attendre.
Il ne me verra pas; mais je le verrai lui:
Et *c'eſt toujours cela*, pour qui ne peut l'entendre.

CARACTERE DE M. D***.

Toujours chez lui l'heure préſente,
Offre un plaiſir toujours préſent,
Et prépare à l'heure ſuivante
Un plaiſir encore plus preſſant.

Sur la mort de M. le Marquis de BRÉHAN (*), *Maréchal de Camp, Inſpecteur-Général de l'Infanterie, à l'inſtant même où l'Auteur en reçut la nouvelle.*

O toi! dont la candeur égala le courage,
Héros, dont les vertus avoient dévancé l'âge,
Dont la France eſtimoit & le cœur & le bras,
Appui des malheureux, ami de tes ſoldats,
Bon pere, heureux époux, (& ſi bien fait pour l'être!)

[*] Il fut regretté du Roi, de l'Armée, & de la France entiere.

Pour tout dire, en un mot, bon ſujet d'un
bon maître;
BRÉHAN, c'eſt toi qui meurs! & dont le
cœur gémit,
Comme a gémi *Villars*, de mourir dans
ton lit?...
Reçois, du haut des Cieux, ſi tu daignes
m'entendre,
Et l'hommage, & les pleurs que je dois à
ta cendre!

*SUR MAD. T***.*

Qui voit *Manette*, & vit près d'elle,
Croit n'avoir jamais vu de Belle
plus digne de fixer ſon choix;
Et jureroit que les grimaces,
Qui gâtent tant d'autres minois,
Au ſien ajouteroient de graces.

*A l'occaſion du funeſte accident arrivé à la chaſſe, à M. le C. de S. F***.*

Du généreux *S. F**** *Harpagon* plaignoit le deſtin.

Je lui dis : voulez-vous apprendre
Ce qui doit plus le chagriner ?
Il vous reſte deux mains, pour prendre...
A lui plus qu'une pour donner.

Saillie d'un Joueur malheureux.

A tout jeu, même ſans l'apprendre,
Le plus Butor me gagneroit;
Et ſi je jouois à me pendre,
Je crois que la corde romproit.

Conſeil d'ami.

Pour le ſuccès de ton projet,
Travaille, ſans en preſſer l'heure.
Quand le bien ſeul eſt notre objet,
Le travail fuit, le bien demeure.

Oraiſon funèbre de Mlle. * * *.

S'il eſt vrai, comme on le publie,
Qu'*Iris*, ſans nulle maladie,
Soit morte hier ſubitement;

Pluton, pour punir quelqu'impie,
Avoit beſoin, probablement,
D'une quatrieme *Furie*.

*Épitaphe de M. D. V***.*

Ci Gît *Damon*, & j'y conſens.
Le cher homme n'a dit des gens
Jamais de mal en leur préſence,
Jamais de bien en leur abſence!

A certains Détracteurs du Théatre.

Vous qui dupez les bons Chrétiens,
Et qui pour mieux goûter la vie,
Etes ſi bons Comédiens!
Laiſſez en paix la Comédie.

J'ai l'honneur, &c.

P. S. Je rouvre mon paquet, pour y joindre cette Hiſtoriette, ainſi que ces trois Epîtres, qui me tombent ſous la main, & que je me rappelle d'avoir autrefois promiſes à *Myladi*.

IBRAHIM ET GÉMILLE.

Anecdote Turque. (*)

Parmi les eſclaves Chrétiens qui furent enlevés par *Barberouſe*, ſur les côtes de *Naples*, du temps des guerres entre *François I* & *Charles-Quint*, ſe trouvoit un garçon âgé de quatre ans, au plus, que l'on fit paſſer à Conſtantinople, où il fut élévé dans le ſerrail, ſous le nom d'*Ibrahim Aſſex*, juſqu'à l'âge de vingt-deux ans, qu'il en fut retiré pour être envoyé au *Caire*, en qualité d'Officier ſubalterne, dans le corps des *Hiſpaïs*. On prétendit même qu'on ne lui avoit donné cet emploi, que pour le retirer d'auprès de la Sultane mere, à laquelle on croyoit qu'il n'étoit pas indifférent. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'*Ibrahim* arriva au *Caire* avec tant de richeſſes & de ſi bonnes recommandations auprès du Gouverneur, qu'il ſe trouva bientôt en état d'acheter non-ſeulement des terres, des eſclaves & tout ce qui pouvoit contribuer à ſon aiſance ainſi qu'à ſes

(*) Tirée du porte-feuille d'un ancien Ambaſſadeur de France, à Conſtantinople.

plaiſirs, mais qu'il parvint en peu d'années, au poſte éminent de Général des *Hiſpaïs*.

Il jouiſſoit tranquillement de ſa fortune; lorſqu'un courtier d'eſclaves, que l'on nomme *Cenſal*, vint un jour l'avertir qu'un marchand, nouvellement arrivé au *Caire*, en avoit une, entre autres, dont la beauté étoit vraîment ſurprenante.

Ibrahim, dont l'ame étoit tendre, & à qui par conſéquent le ſexe étoit cher, voulut l'avoir à lui, la paya tout ce qu'on voulut, & ne tarda pas à l'adorer.

Gémille, (c'eſt le nom de la belle eſclave) qui avoit déja été marchandée par un jeune Janiſſaire, nommé *Muſtapha*, & dont la figure lui avoit plu, ne répondoit que foiblement aux empreſſemens de ſon maître, regrettoit que cet aimable Militaire ſe fût trouvé hors d'état de l'acheter, & en étoit également regrettée. Mais la maiſon de *Muſtapha*, ſe trouvant heureuſement en face du Palais d'*Ibrahim*, il ne tarda pas à rencontrer l'occaſion de la voir quelquefois à travers une fenêtre, & d'entretenir avec elle une ſorte d'intelligence, toujours conſolante pour les perſonnes qui s'aiment, & vivent dans une contrainte

auſſi cruelle que l'étoit celle où ſe trouvoient ces deux amans.

L'eſpece de dégoût qu'avoit conçu la jeune eſclave pour ſon maître, alloit toujours en augmentant; & fut même pouſſée au point, qu'un jour *Ibrahim* furieux s'emporta juſqu'à jurer, par le *Tallak*, qu'il l'enverroit revendre en plein marché : ce qui, pour les eſclaves, eſt le comble de l'infamie.

Quiconque a juré, par le *Tallak*, eſt obligé d'accomplir ſon ſerment. Mais la loi veut auſſi, que lorſque le mécontentement entre le maître & l'eſclave eſt parvenu au point de ne pouvoir plus vivre enſemble, l'eſclave ait droit de ſe plaindre publiquement dans la Moſquée, de demander la ſéparation d'avec ſon maître & d'être vendue à un autre.

Gémille, inſtruite de la loi, & charmée de l'occaſion qui ſe préſentoit d'être bientôt délivrée des fers de celui qu'elle regardoit comme ſon tyran, le menaça, à ſon tour, de ſe jetter dans la premiere Moſquée, & de demander elle-même la ſéparation qu'il affectoit de deſirer.

Ibrahim, qui l'aimoit à la fureur, & qui

trembloit de la perdre, crut n'entrevoir d'autre moyen pour prévenir un tel malheur, & remplir ſon ſerment, que d'envoyer *Gémille* au marché, pour être revendue; dans l'idée que, d'accord avec le *Cenſal*, il pourroit la racheter dans l'inſtant même. Mais *Gémille*, inſtruite du projet d'*Ibrahim*, trouva moyen d'en faire avertir *Muſtapha*, qui ſe rendit de très-bonne heure au *Caravancerai*.

Là, ſans paroître l'avoir jamais connue, le Janiſſaire feignit de vouloir l'acheter. Mais tandis que le *Cenſal* & lui diſputoient ſur le prix; deux femmes apoſtées, ſortant tout-à-coup de la foule, & profitant d'un moment où ce courtier & le marchand étoient occupés à vendre un autre eſclave, firent ſigne à *Gémille* de les ſuivre, & la firent ſortir du marché par une porte de derriere.

Le Général des *Hiſpaïs*, lorſqu'il apprit cette nouvelle, en fut déſeſpéré. Il dénonça le *Cenſal*, l'accuſa d'infidélité devant le Juge, qui le condamna à recevoir cent coups de bâton ſur la plante des pieds, & à tenir priſon juſqu'à ce qu'il rendît l'eſclave, ou le prix qu'on l'avoit voulu vendre.

Cependant *Muſtapha* étoit heureux avec ſa chere *Gémille*, qu'il cachoit très-ſoigneuſement à tous les yeux; & *Gémille* ſe trouvoit ſi contente chez ſon nouveau maître, quoique infiniment moins riche, que ſon unique crainte étoit de retomber ſous la puiſſance d'*Ibrahim*.

Celui-ci, après avoir long-temps pleuré ſon eſclave, imagina enfin, pour faire diverſion à ſa douleur, devoir offrir ſa main à une veuve plus opulente qu'aimable, & qui depuis long-temps avoit marqué du goût pour lui.

Mais ce reméde aigrit encore ſon mal: il ne pouvoit oublier *Gémille*; & paſſoit des jours malheureux, tandis qu'elle & le Janiſſaire étoient au comble de la félicité. La fortune de ce dernier, étoit pourtant on ne peut plus bornée; mais rien ne manque aux cœurs contens. Une eſclave Italienne, aſſez âgée, que *Muſtapha* avoit achetée à Conſtantinople, compoſoit tous leur domeſtique.

Un jour, que *Gémille* étoit au bain, la vieille eſclave, en voulant lui frotter les pieds, s'apperçut que ſa jeune maîtreſſe affectoit de lui dérober la vue de ſon pied

gauche; & cette attention ayant excité la curioſité de la vieille, elle fit tant qu'elle parvint à découvrir que *Gémille* avoit à ce pied gauche, un double doigt; eſpéce de difformité qu'elle avoit toujours cru devoir cacher... Ah, Madame! s'écria tout-à-coup *Fatime*, (c'eſt le nom de l'eſclave) oſerois-je vous demander, ſi vous ſavez de qui vous êtes née?

Je me rappelle uniquement, lui dit *Gémille*, que, quoique vendue comme *Georgienne*, on m'avoit, diſoit-on, enlevée, à l'âge de quatre ou cinq ans, ſur les côtes de *Naples*.

Madame! s'écria la vieille, (en ſe jettant à ſes pieds) ah, Madame! le Ciel comble enfin tous mes vœux... Oui! je revois; oui, je retrouve enfin l'aimable fille de mon maître! & rien n'égale mon bonheur!

Gémille, au comble de l'étonnement, & ne ſachant qu'imaginer des tranſports de *Fatime*, lui ordonna de s'expliquer plus clairement.

Mon maître, lui dit l'Italienne, [après avoir repris ſes ſens] pour tâcher d'avoir quelques éclairciſſemens ſur le ſort d'un fils & d'une fille qui lui avoient été enle-

vés quand *Barberouſſe* vint ravager les côtes de *Naples*, m'a envoyée depuis long-temps dans la Turquie. Après avoir été priſe ſur un vaiſſeau Vénitien, je fus d'abord vendue comme eſclave, puis revendue à ce même Janiſſaire que vous aimez; & je retrouve en vous cette fille que je cherchois!... il ne manque plus rien à ma félicité, & à celle de vos parens, que de retrouver votre frere!

Mais, *Fatime*, (lui dit *Gémille*, encore plus ſurpriſe) quoi! ſur un ſi foible indice, eſt-il poſſible?... Oui, Madame, (interrompit la vieille) il me ſuffit, ſur-tout quand j'y joins votre âge. Et c'eſt pour moi la preuve la plus convainquante, que je revois en vous la fille, ſi long-temps regrettée, du Prince de *Biſignano*. Votre frere, qui n'avoit que trois ans plus que vous, avoit également un double doigt au même pied; & ſi le Ciel me le rendoit auſſi, je mourrois ſatisfaite!

Le Janiſſaire, qui entra dans ce moment, & à qui *Gémille* ſe hâta de raconter la découverte de la vieille, apprit avec plaiſir, que ſon eſclave étoit d'une famille diſtinguée. Mais ſi ſon amour propre en fut flat-

té, il ne craignit pas moins que le desir de revoir ses parens n'engageât bientôt son amante à chercher les moyens de retourner dans sa patrie. Ses attentions pour elle en augmenterent, s'il se peut, encore; & *Gémille*, plus sensible à la tendresse d'un amant qu'elle adoroit, qu'à l'ambition de revoir des parens illustres qu'elle ne connoissoit pas, ne se prêtoit qu'à regret aux instances réitérées que lui faisoit la vieille, de songer un peu plus sérieusement à retourner dans leur pays natal.

Tandis que la petite famille du Janissaire n'étoit que médiocrement occupée de cet événement, celle du Général des *Hispaïs* étoit en proie aux plus grands troubles. L'épouse d'*Ibrahim*, lui étant devenue odieuse, au point de le déterminer à s'en défaire, à quelque prix que ce put être; il lui avoit proposé une promenade sur le *Nil*; & un matelot, qu'il avoit gagné, avoit fait renverser la barque, de façon que cette femme, avec sa suite, à l'exception d'une esclave noire, qui suivant l'usage du pays, savoit nager, avoient été engloutis dans le fleuve.

Mais, malheureusement pour *Ibrahim*,

cette eſclave, qui aimoit ſa maîtreſſe, n'avoit rien eu de plus preſſé que d'aller rendre compte au *Divan* du crime de ſon maître, qui, bientôt convaincu par la dépoſition du matelot même, avoit été condamné à la mort.

Gémille, en apprenant cette nouvelle, malgré tout ſon éloignement pour *Ibrahim*, ne put que plaindre le malheur d'un homme, dont elle avoit été ſi éperduement aimée, & chargea la vieille eſclave d'aller lui témoigner combien elle y étoit ſenſible.

Cet infortuné Général, dont le ſupplice alloit commencer à l'inſtant même, étoit expoſé nud aux yeux du peuple; lorſque *Fatime*, après l'avoir long-temps conſidéré, s'apperçoit, tout-à-coup, que le pied gauche du criminel eſt exactement ſemblable à celui de ſa jeune maîtreſſe, & revient, avec tranſport, l'en avertir.

L'une & l'autre, du conſentement de *Muſtapha*, accourent, en tremblant, pour s'éclaircir ſur cet événement, auſſi ſurprénant que funeſte; & après s'en être convaincues, vont ſe jetter aux pieds des Juges, pour demander la grace du coupable, ou du moins la ſuſpenſion de ſon ſupplice juſqu'à

ce que le *Sultan* regnant fût informé de l'hiſtoire, ainſi que de la grandeur de la naiſſance d'*Ibrahim*.

Mais, quoique la ſingularité de cette aventure, devenue à l'inſtant publique, excitât tout le *Caire* à s'intéreſſer pour *Ibrahim*; la notoriété du fait, ainſi que la noirceur du crime étoient trop connues, pour que les Juges oſaſſent réformer leur ſentence. Tout ce que *Gémille* put obtenir, fut de pouvoir lui parler en particulier avec la vieille eſclave. On ne décrira point cette entrevue, où tout ce que l'amour, la ſurpriſe, la pitié, l'horreur & l'enchaînement de tant d'aventures biſarres peuvent inſpirer à des cœurs ſenſibles, ſe dit & ſe paſſa dans les adieux du criminel & de la belle eſclave. Il fallut les arracher des bras l'un de l'autre. *Gémille* étoit mourante; & ſon frere ſubit ſon arrêt, après avoir obtenu que tous ſes biens paſſaſſent à ſa ſœur, qui, toujours fidelle à ſon cher Janiſſaire, ne tarda pas à l'épouſer.

ÉPITRES A NINON.

PREMIERE ÉPITRE.

Eh! qui vit jamais finir par l'amour, une véritable amitié?

J. J. ROUSSEAU, *Nou. Hél. T. 2.*

Toi, que mon cœur aima dans tous les tems,
Ame ſenſible & digne de ton *Pere*, (*)
Qu'un mot allume & qu'un autre tempere;
Toi qui, je crois, m'aimas depuis vingt ans;
Qui, par nature, & même à tes dépens,
Cherches le bien, le trouves, le ſais faire,
Et par *humeur* ſouvent fais le contraire!
Qui de ton ſexe, avec tous les attraits,
Tous les talens, tout ce qui ſait nous prendre,
En m'inſpirant l'amitié la plus tendre,
Me plûs toujours, ſans m'enflâmer jamais!

Dis-moi, *Ninon*, comment à tant de charmes,
Dont nul amant ne ſentit mieux le prix,
Ton *Pere* ſeul n'a point rendu les armes?

---

[*] Nom d'amitié.

Pourquoi toi-même, après m'avoir appris,
Par plus d'un fait, qu'on aura peine à
croire,
Qu'il peut germer dans l'âme de *Cypris*,
Des sentimens dignes d'être chéris
Par tout mortel qui sait aimer la gloire?
Pourquoi toi-même, en meublant ma mé-
moire,
(Et mieux mon cœur!) de cent traits de
bonté,
Qu'un peu plus sot, j'aurois pris pour
tendresse,
Même par fois pour amoureuse yvresse;
Avec un cœur aussi libre que chaud,
Tu me prouvois, pour être ma maîtresse,
Qu'il s'en falloit qu'il eût tout ce qu'il
faut;
Qu'il n'eût enfin cédé que par foiblesse?

L'âge pourtant, (car vingt ans sont passés,
Depuis l'instant que l'amitié nous lie!)
L'âge, pourtant, nous excusant assez,
Pouvoit en nous de galante saillie
Justifier & la cause & l'effet,
Et sans braver ni remord, ni regret,
Nous y mener, au moins, par fantaisie?

Tous deux, sans gêne, & pas trop scrupu-
leux;
Tous deux aimant le Dieu qu'on fête à
deux:

Par quel prodige, à jamais incroyable,
(Ont dit plus d'une & plus d'un *Agréable*)
Se pourroit-il, intimes comme ils ſont,
Qu'un tel lien pût être ſi durable,
Sans avoir fait ce que tant d'autres font?...
Meſſieurs! ſalut à ceux qui le croiront:
Ces traits ſont beaux, mais ils ſont dans la Fable. (*)

De ces propos, qui venoient juſqu'à nous,
Chere *Ninon*, quoiqu'ils puſſent te nuire,
Plus haut que moi cent fois je t'ai vû rire;
Tant l'innocence eſt au-deſſus des coups
Qu'oſent porter l'Envie & la ſatyre!

Te ſouviens-tu de ce diſcours ſenſé,
Que tint, un jour, le cauſtique *Therſandre*?
„ Cette union, auſſi longue que tendre,
„ Ferme aujourd'hui comme par le paſſé,
„ Je l'avouerai, ſans doute peut ſurpren-
„ dre.
„ Si c'eſt amour, tous deux ſont bien conſ-
„ tans!
„ Simple amitié, tous deux ſont bien fi-
„ deles!...
„ Ainſi, tous deux, ou d'amis, ou d'a-
„ mans,

(*) Vers de M. *de Voltaire*.

„ Offrent du moins de bien rares modeles?

Mais ſi ſur nous le Public, en ſuſpens,
Quant à l'amour & ſes ruſes ſecrettes,
(Car d'amitié les preuves en ſont faites)
Peut ſur ce point jâſer encore long-temps;
Nous qui ſavons, & de pleine ſcience,
Sur ce problême à quoi nous en tenir;
Dis-moi comment ſi rare continence,
Entre nous deux d'abord a pris naiſſance,
Et (qui plus eſt!) a pû ſe ſoutenir?....
En attendant, voici ce que j'en penſe.

Quand le hazard te fit connoître à moi,
(Heureux moment que je bénis ſans ceſſe!)
Toi, dans la fleur de l'aimable jeuneſſe;
Moi, depuis peu connu ſur le *Permeſſe*,
Moins jeune, mais pas plus grave que toi;
Tous deux très-francs, ſans orgueil, ſans baſſeſſe,
Aimant le bien, le plaiſir, notre Roi,
Et du ſurplus, reſpectant la ſageſſe,
En l'attendant... telle étoit notre loi

Ainſi pêtris, tous deux penſant de même,
Et nous aimant, comme en tel cas on s'aime,
(Toujours gaîment, & dès-là d'autant mieux!)
Tu m'aurois vû moins galant qu'amoureux,
Sans doute, ſi ton cœur t'eût pû permettre

De me cacher, que certains premiers feux,
Couvans encor, t'empêchoient de promettre
Ce qu'il falloit pour que je fusse heureux.
Un autre, à moins, eût été furieux!...
Moi, point du tout... Touché de ton langage,
En t'estimant, je t'aimai davantage;
Tu le sentis, & je m'en applaudis.

Lorsqu'à ton tour, tu crus me voir épris,
D'un autre objet, qui de moi sembloit l'être;
A ton égard, je ne fus pas plus traître;
Je l'avoûai... Tu voulus le connoître;
Tu l'accueillis; que dis-je? Tu l'aimas.
Tu fis bien plus; mille fois tu risquas,
Pour mieux couvrir notre secrette chaîne,
Pendant dix ans, une perte certaine!
Et si la Parque, insensible aux appas
De ma légere & charmante Syrene,
Avant le mien n'eût hâté son trépas;
Je te verrois, sans en être plus vaine,
Pour nous encor ne te démentir pas.

Ainsi, livrés à différentes flâmes,
D'abord ensemble, & delà tour-à-tour;
Est-ce un prodige, en ce cas, que nos âmes,
Quoique en tous points très-faites pour l'amour,
N'eussent d'abord brûlé l'une pour l'autre,

Que d'un feu doux, tel qu'eſt encor le nôtre,
Toujours nourri du plus ſimple retour ?

Or, ce feu doux, chez les âmes paſſives,
Peut par degrés les changer en actives;
Mais où l'*Actif* domine, à certain point,
Ce feu ſi doux ne ſe ſent preſque point...
(Pour un cœur vuide, un goût n'eſt qu'un caprice;
Un cœur rempli, le croiroit preſque un vice.)

A ces motifs, déja de quelque poids,
Pour qui connoît ombre de bienſéance,
J'ajouterai, que la reconnoiſſance,
Sur l'un & l'autre agiſſant à la fois,
(Sentiment pur, & qui toujours balance
Dans âme honnête, & les faits & les droits)
Retient, émouſſe, ou rend ſans conſéquence
Ces traits qu'Amour ne ſouffre en ſon carquois,
Qu'autant qu'il eſt conduit par la licence.
Mais la licence & la franche amitié
Partagent peu d'Empires par moitié.
L'une, toujours compagne de l'eſtime,
L'autre, toujours trop voiſine du crime,
(Liſez, cherchez, parcourez tous les temps)

Ont rarement fait des baux de vingt ans.

Mais, dira-t-on, pourquoi deux belles
âmes,
Chez qui l'Amour verſa toutes ſes flâmes,
N'ont-elles pas à ce point parvenu,
Juſqu'aujourd'hui?— C'eſt qu'on s'eſt trop
connu.
C'eſt que l'Amour n'eſt jamais qu'une
ivreſſe,
Plus ou moins longue, & qui tôt ou tard
ceſſe.
C'eſt qu'à l'inſtant où la Raiſon renaît,
L'œil ne voit plus l'objet, que tel qu'il
eſt.

Pour achever d'éclaircir ce myſtere,
Qui doit peu l'être aux Profès de Cythere,
J'ajouterai ces deux mots ſeulement:
Qu'un vieil ami naiſſe d'un jeune amant,
C'eſt marche ſimple, & de tout temps vul-
gaire.
Mais que l'ami, dégénere en galant;
Le cas ſe peut, mais on n'en cite guère!

Pour ne te point laſſer de mon caquet,
Chere *Ninon*; voilà, je crois, les cauſes
D'un phénomene, aſſez rare en effet,
Pour excuſer les notes & les gloſes
Qu'a dû produire un texte ſi complet.

Si l'incrédule en eſt peu ſatisfait;
Très-libre à lui : *c'eſt don du Ciel, que croire!*
On n'en dira pas moins, à notre gloire,
Malgré l'Envie & ſes malignes dents,
Malgré les ſots & les *Sempiternelles* :
„ S'ils ſont amans, tous deux ſont bien „ conſtans;
„ S'ils ſont amis, tous deux ſont bien „ fideles!

SECONDE ÉPITRE.

Si ton amant eſt jaloux, je l'ignore.
Ce que je ſais, c'eſt que depuis trois mois,
Jamais ſans lui je ne te vis trois fois.
C'eſt que depuis vingt ans & plus encore,
A titre d'ami, très-connu,
Les plus épris de tes amans m'ont vu,
Non comme *Zéphire* envers *Flore*,
T'obſéder d'un culte aſſidu;
Mais avec ce vrai caractere,
Qui d'un galant diſtingue un pere,
Et que pour toi je n'ai jamais perdu.

Si toi-même, ou lui s'en ennuie;
J'en ſuis fâché, mais je dois le ſavoir.
Car je pourrois très-bien avoir

Des torts, dont peu je me défie;
Et je ſens trop que le pire de tous,
Eſt d'ennuyer!...Dis-moi donc, entre nous,
Chere *Ninon*, avec cette franchiſe,
En amitié toujours de miſe,
Si ton ami de tous les temps,
Quoiqu'en effet il ne prétende
Qu'à voir tous tes deſirs contens;
En t'allant voir, pour quelques gens,
Ne ſeroit point chez toi de contrebande?

Au cas contraire, tout eſt dit:
J'ai tort; ce tort même m'enchante,
Et l'Amitié s'en applaudit.

Ecoute, cependant!... Quelque ſoit ton eſprit;
Juſqu'au delà du terme où l'on nous tente,
(Ainſi que la *Ninon*, qu'à ſi bon droit on vante,)
Veux-tu ſavoir comme quoi tu plairas?...
Franche, comme elle, aimable, bienfaiſante,
Donne à l'Amour tout ce que tu voudras;
Mais que l'Amitié ſoit contente.

TROISIEME

TROISIEME EPITRE.

L'Amour vieillit, chere *Ninon!*
La bonne Amitié n'a point d'âge.
Dans l'enfance, doux, mais volage,
Il rougiroit de dire *non*;
Mais lorſqu'il promet davantage,
Souvent il n'eſt que plus frippon.

Plus âgé, s'il garde ſon ton,
Sa chaleur, le même viſage;
Plus défiant qu'un vieux larron,
Toujours exigeant nouveau gage,
De ce qui doit n'être qu'un don,
même en doublant votre eſclavage,
Il offre à tous les yeux l'image
Du plus doucereux *Céladon*....
Tandis qu'auſſi tendre que pure,
L'Amitié ſimple, ſans parure,
Croit tous les dehors ſuperflus,
Et ſans verniſſer ſa figure,
Promet beaucoup moins, & tient plus.

Tu le ſais mieux que moi peut-être,
Et nulle autre, depuis long-temps,
Mieux que toi, n'apprit à connoître
Tes vrais amis, tes vrais amans.

Mais le cœur, ſéduit par les ſens,
(D'autant plus ſot qu'il ſe croit ſage,)
Croit auſſi, par bonnes raiſons,
Devoir accorder ſon ſuffrage,
Sur l'objet que nous eſtimons,
A celui qui plaît davantage:
Vrai reméde à nos paſſions,
Si l'écueil où nous briſons,
Nous ſauvoit d'un nouveau naufrage!

Mais, dans ce monde, que d'oiſons,
Qui du peuple aîlé d'un boccage,
Ne chériſſent que le plumage,
Ou le monotône ramage,
Et des hôtes d'un pâturage,
Ne jugent que par les toiſons,
Par la taille, & ſur-tout par l'âge!

J'ai vû l'amour le plus ardent,
L'amour le plus vif, le plus tendre,
toujours trop preſſé pour attendre,
Prenant pour un ſiecle un inſtant;
Soudain, mauſſade, mécontent,
Ingrat, (car il eſt né pour l'être!)
Plus impérieux qu'un Sultan,
Pour un rien, qu'il croit inſultant,
Mourir comme il venoit de naître:
C'eſt-à-dire, expirer enfant.

Il n'eſt pas toujours tel, peut-être?

J'en conviendrai. Je crois pourtant,
Lorſqu'il affiche la franchiſe,
L'air *Bon-homme* & toujours content,
Qu'il promet trop & trop ſouvent,
Que la perfide ſe déguiſe.
Et tu dois m'en croire, d'autant
qu'avec tous les talens qu'on priſe,
Et ce minois toujours tentant,
Si propre à rendre un cœur conſtant,
Toi-même, deux fois, y fut priſe!

Mais la bonne & ronde Amitié,
Toujours jeune, quoique grand-mere,
De nos maux toujours de moitié,
Sans intérêt cherchant à plaire,
Souvent trop franche, trop commere,
Mais auſſi sûre que ſincere,
Riche des biens qu'elle nous fait,
Et ne ſentant d'autre regret
Que de ceux qu'elle ne peut faire:
Mais ce ſentiment épuré,
Qui, ſans nous plaire autant que l'autre,
N'a pourtant d'objet que le nôtre,
Et qui pour nous eſt moins ſacré:
Ce vrai, ce ſeul ſentiment, dis-je,
Digne des mortels vertueux,
Lorſque par fois il nous afflige,
N'en eſt encor que moins douteux!

L'ami dont le mâle courage,

S'il prévoit pour moi quelque orage,
Me force à revenir au port,
M'ôte les biens que j'enviſage
Sur une aventureuſe plage,
Et dès-là me ſemble avoir tort.
Mais que mon cœur le trouve ſage,
Quand je déplore, du rivage,
Les maux que réſervoit le ſort
A mes compagnons de voyage!...
Je reviens donc à mon *Diction*:
L'amour vieillit, chere *Ninon*,
La bonne Amitié n'a point d'âge.

Nommerai-je cet autre Amour,
Cet être vénal & phyſique,
Qu'accrédite de jour en jour
Notre ſiecle *Philoſophique*;
Enfant du Beſoin ou du Goût,
Qui, légitimé par la Mode,
De ſon frere a proſcrit le Code;
Dès-là, reçu, fêté par-tout?....
Mais, dans nos rimes peu diſcrettes,
N'allons pas riſquer le malheur
D'offenſer l'eſſaim des coquettes,
Des *Agréables*, des *Caillettes*,
Victimes d'un culte trompeur;
Et qui, publiques ou ſecrettes,
Dans leurs intrigues de ſoubrettes,
Prennent leur tête pour leur cœur!

Il eſt une Amitié factice,
Dont la miéleuſe Aménité,
Nous cache d'une vieille Actrice,
Le manége & la fauſſeté;
Et qui, ſous ce maſque emprunté,
De ſa victime encor novice,
Partage la Félicité...
Mais de ce rôle ſi goûté,
Qu'un ſeul ſouffle d'adverſité,
Met bientôt à nud l'artifice!

Tu l'écoutas, plus d'une fois,
Cette douce & trompeuſe voix,
Dont te berça mainte Syrene,
Et pourrois affirmer, je crois,
Que ce ne fut jamais la mienne?

Toujours la même, après vingt ans,
Puiſſe-t-elle vingt ans encore,
Ainſi qu'à ſa premiere aurore,
Malgré l'Envie & les méchans,
Te parler le même langage!
Te chanter, ſur le même ton,
Sans humeur & ſans radotage:
L'Amour vieillit, chere *Ninon*!
La bonne Amitié n'a point d'âge

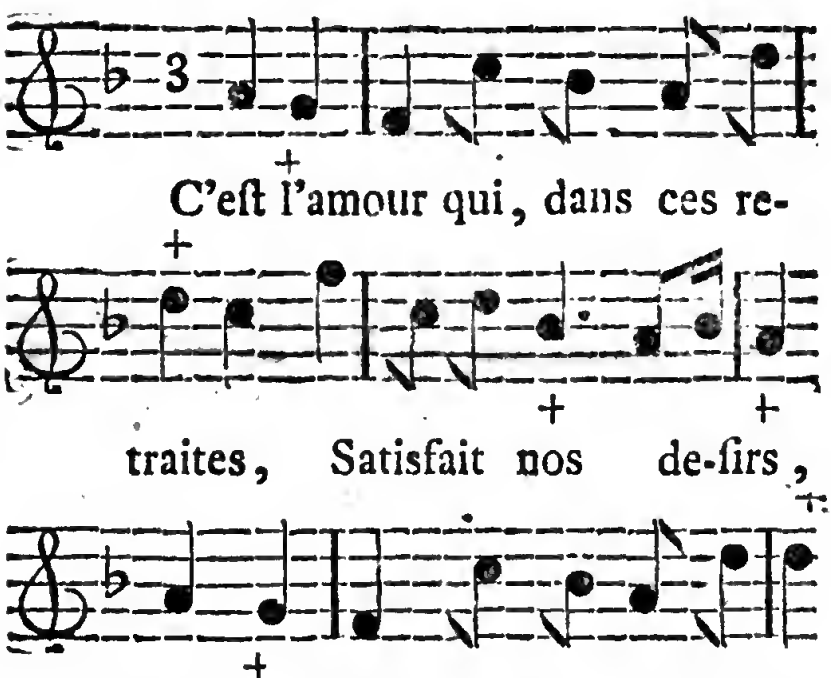
AIRS

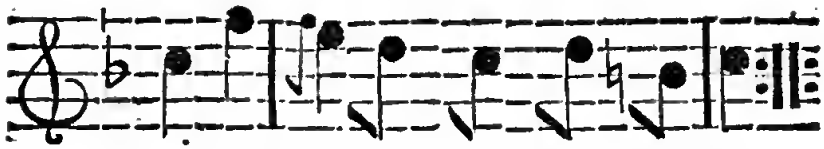
Contenus dans ce ſecond Volume.

N°. I.

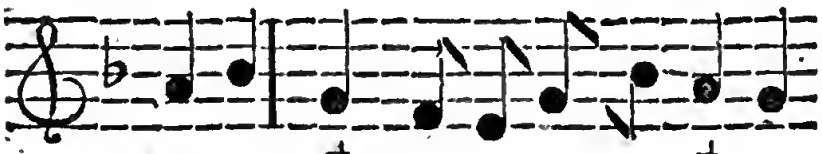
Muſette. *Page 19.*

Muſique de M. de Bury.

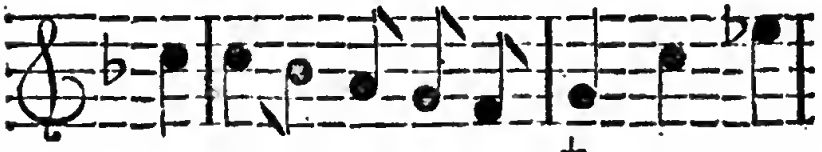




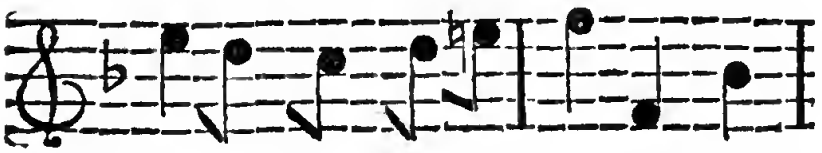
tes, Ne chantent que nos plaiſirs.



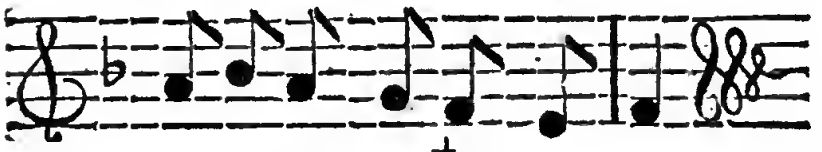
Loin de nous la vaine puiſſance,



Et l'éclat de la grandeur ! ils ſé-



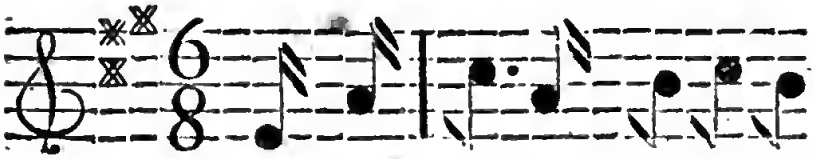
duiſent notre inno-cen-ce, Sans



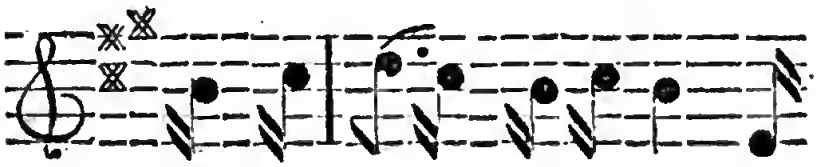
augmenter notre bonheur.

N°. II.

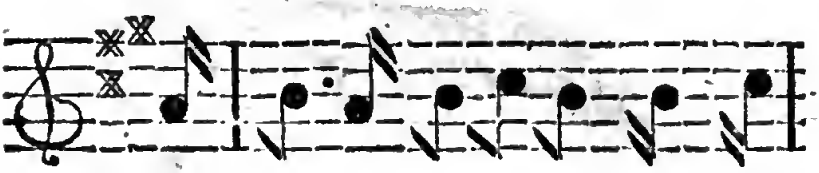
Air Languédocien. *Page 25.*



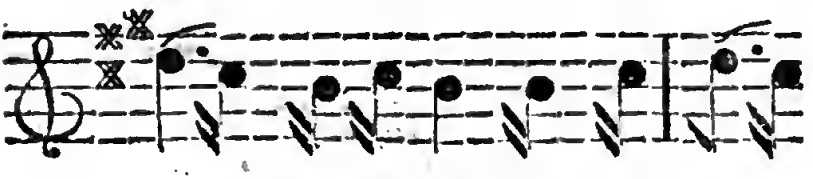
Nul n'aima, *Belle A-mi-e,*



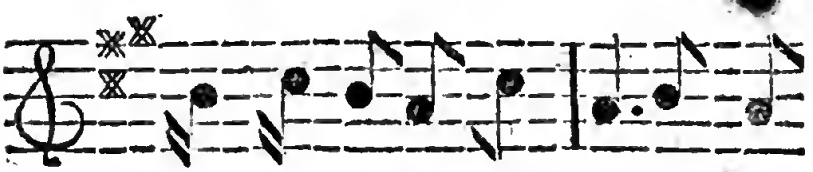
Nul n'ai-ma comme moi. Je



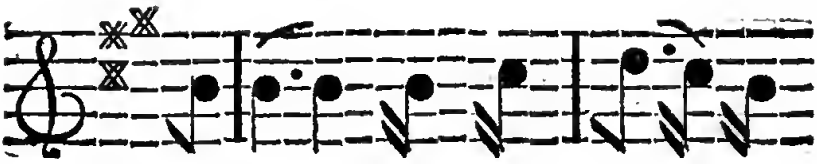
ne veux, je n'envie, Que ton



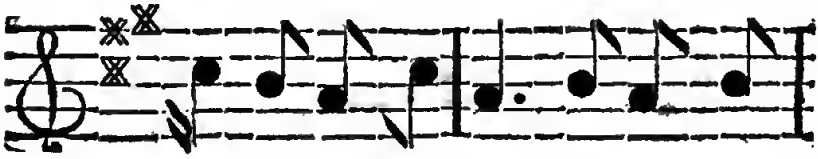
cœur, que ta foi. Si mon œil



peut ſans ceſſe, Voir l'amour dans



tes yeux; C'eſt la ſeu-le



richeſſe Que je demande aux

Dieux.

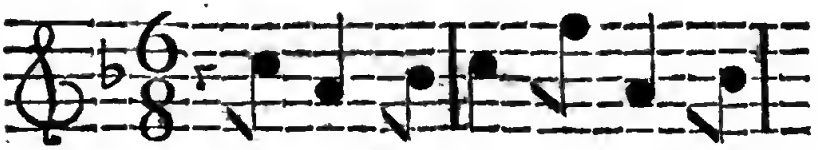
TROISIEME COUPLET,

Oublié dans l'impreſſion.

Vous, qui ſous ces ombrages,
Ne chantez que l'amour!
Oiſeaux de ces boccages,
Répétez, tour-à-tour :
Du mortel qu'elle enflamme,
Gauſſin fait le bonheur;
Ma vie eſt dans ſon ame,
La ſienne eſt dans mon cœur.

Nº. III.

L'Amour ancien & moderne. *Pag. 28.*



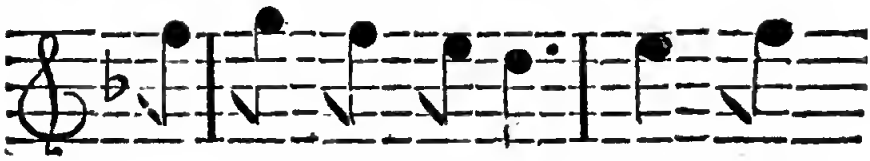
L'Amour, jadis, enfant ti-

mi-de, N'ayant que le reſpect,

que le reſpect pour gui-de;

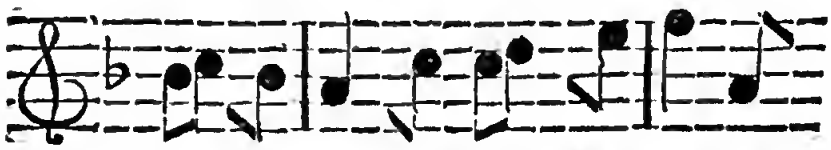
En dépit des ſens, Marchoit à

pas lents. Mais ar-rivoit, mais jou-

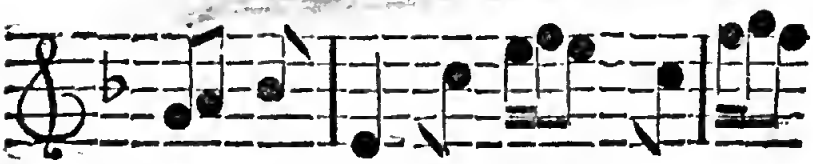


if-ſoit, & vivoit de ſa

gloire. Mais, à préſent, Le

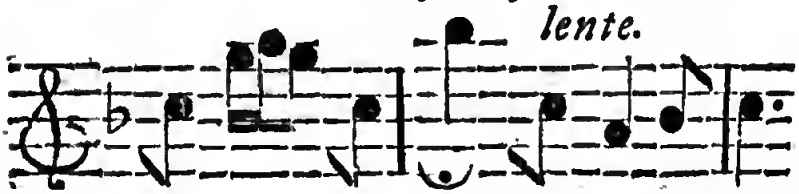


ſot enfant, mais à préſent le

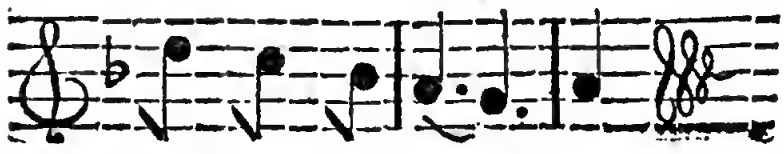


ſot Enfant, toujours volant

lente.



Et tri-omphant... Survit à peine



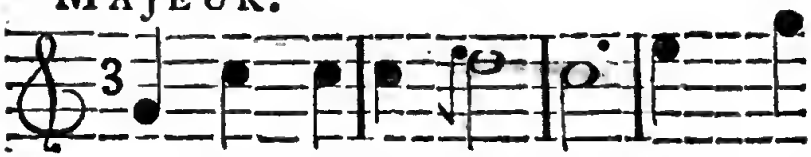
à ſa vic-toi-re.

Nº IV.

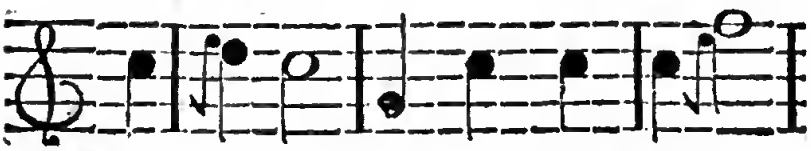
Romance. *Page 38.*

Muſique de M. Gavigniés.

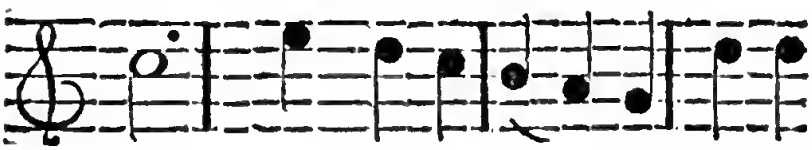
MAJEUR.



Sous ces boſquets charmans, Dans ces

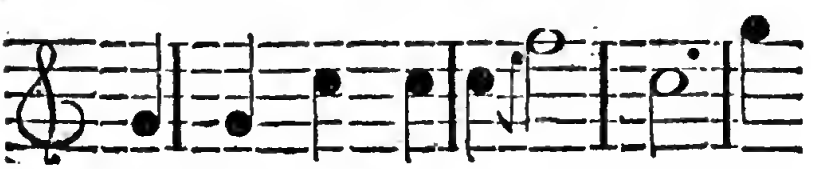


retraites, Qu'amour pour les a-



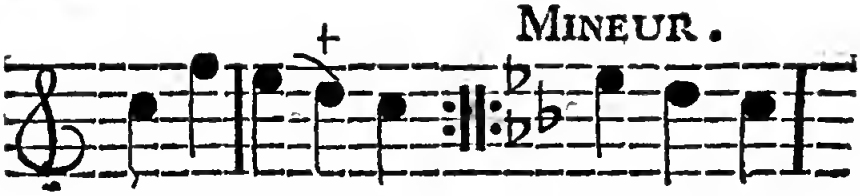
mans, Semble avoir faites; *Daphnis*

ſuivoit les pas de ſa Ber-ge-

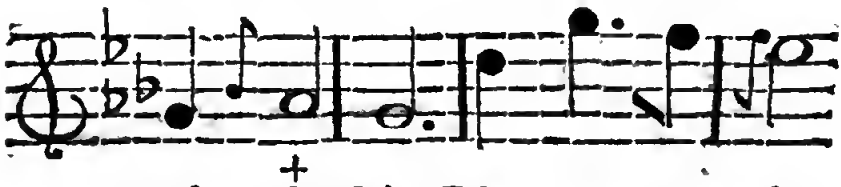


re, Et ne ſe doutoit pas, Qu'il

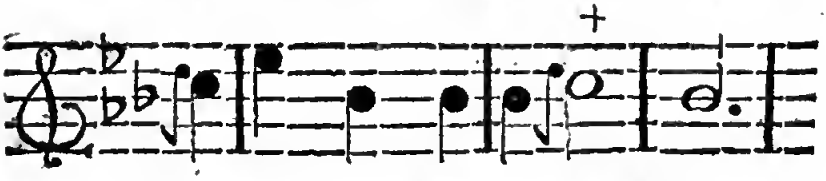
MINEUR.



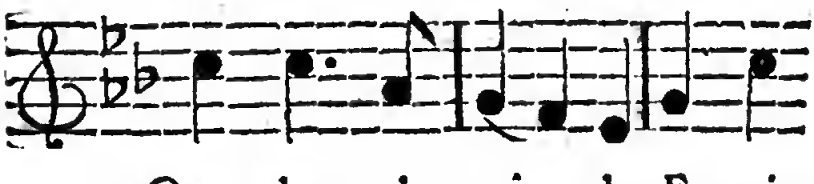
ſut lui plai-re. Le Berger



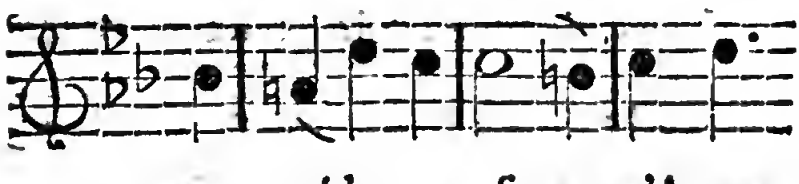
qui la ſuit, D'un pas ra-pi-



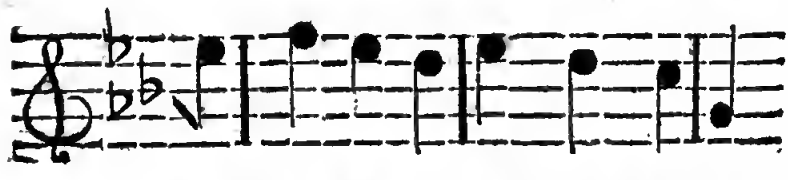
de, n'en eſt, au moindre bruit,



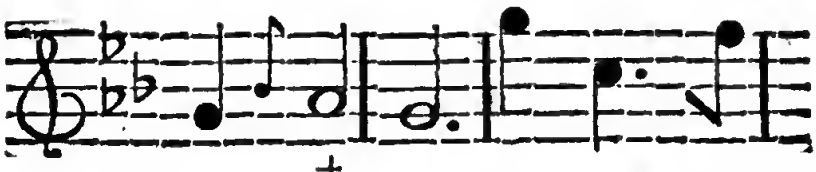
Que plus ti - mi - de. En vain



tout céde aux feux qu'A mour



nous cau-ſe: Plus on eſt a-



a-mou-reux, Et moins on

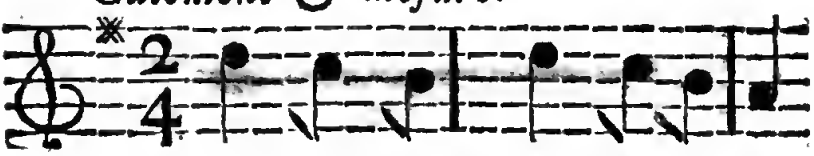
o-ſe.

N°. V.

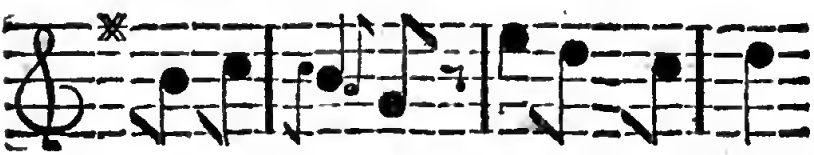
Hymne au PRINTEMPS. *Page 63.*

Barcarolle de M. Dard.

Gaiement & meſuré.

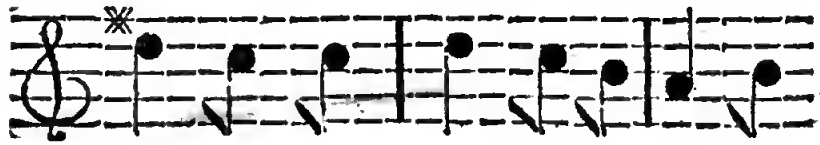


Viens dans nos champs, Ranimer



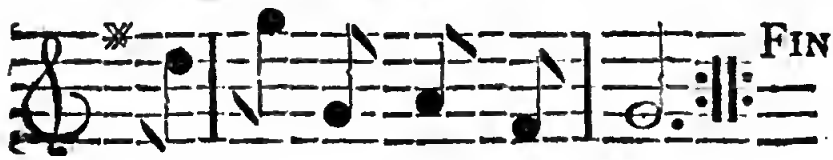
la Na-tu-re; Reviens, Printems,

Fais renaître la verdure!

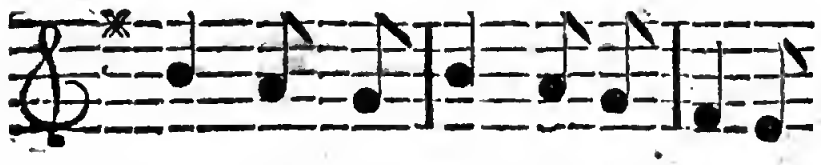


Viens dans nos champs ranimer la

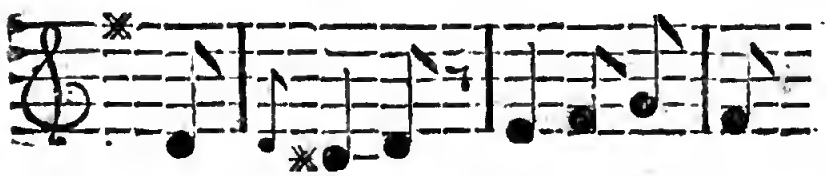
Na-tu-re; Que ton retour preſ-



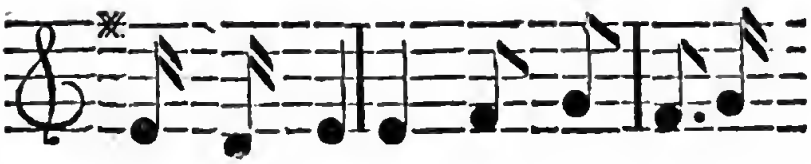
ſe celui de l'Amour.



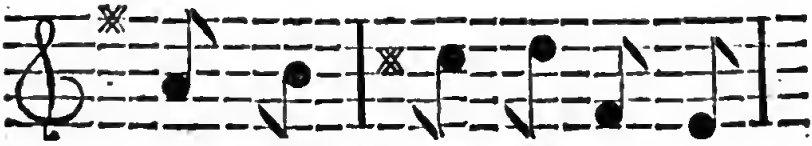
Par ſes frimats, L'hiver éteint



nos flammes. Mais le ſoleil,

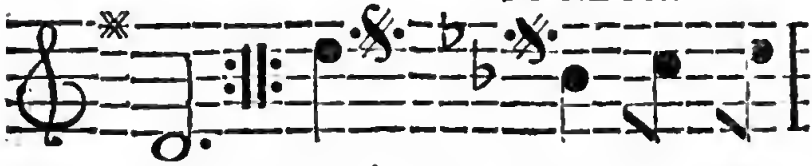


ſur tes pas, eſt pour nos ames



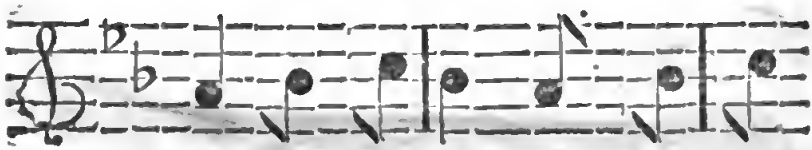
Ce qu'il eſt pour nos cli-

MINEUR.

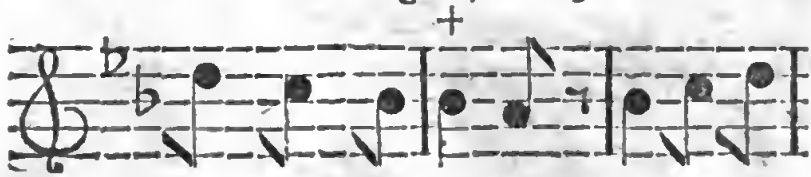


mats. Viens, &c. Sans y ſon-

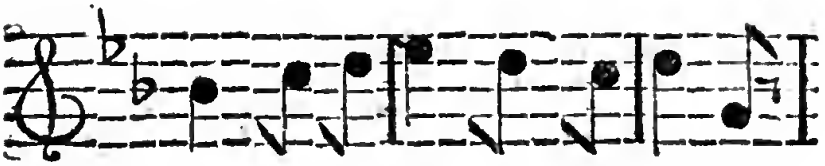
ger, La timide Bergere,



A ſon Berger, chaque inſtant

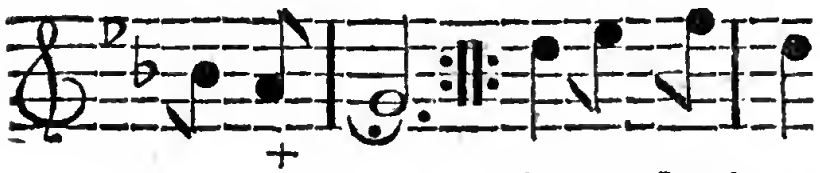


eſt moins ſévere. L'amant u-

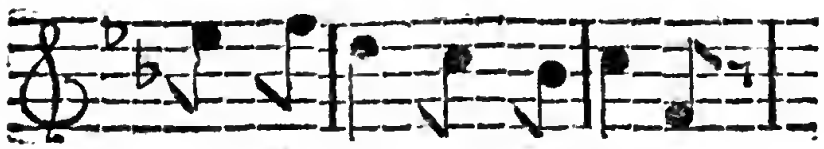


ſé, Revenu de Cythere,

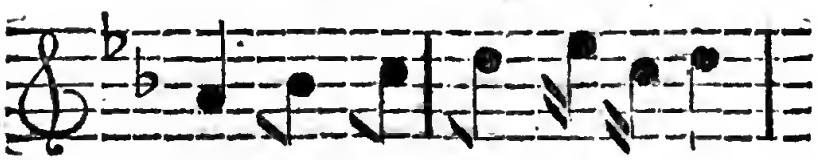
Eſt-é-ton né de s'y trouver



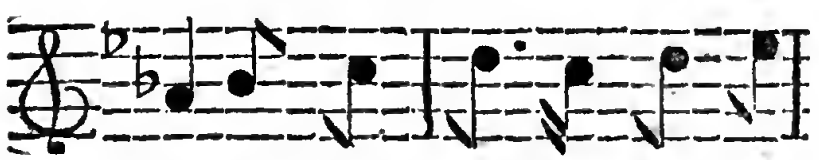
ra-me-né. Avare & vieux,



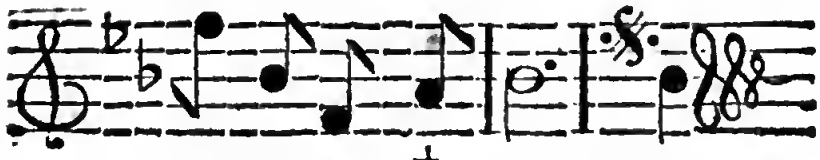
A l'aſpect de *Climene*,



Le riche *Orgon*, amoureux,



Donne ſans peine, Et ſans pei-



ne devient heureux. Sans, &c.

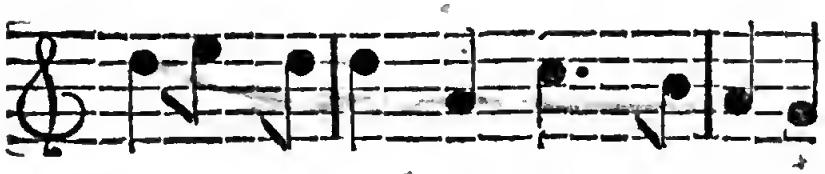
Au Majeur.

N°. VI.

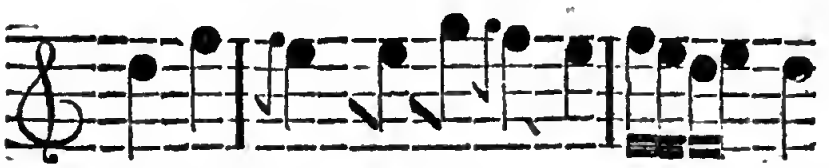
Romance. *Page* 95.

Muſique de M. D. L. P.

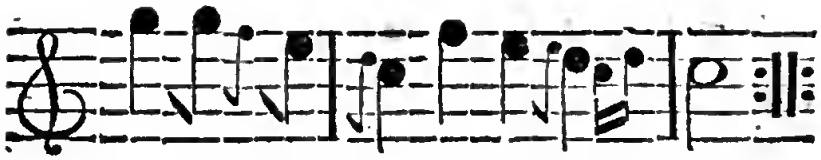
D'un de ſes moineaux fa-vo-ris,



Vénus trouvant la cage ouverte,

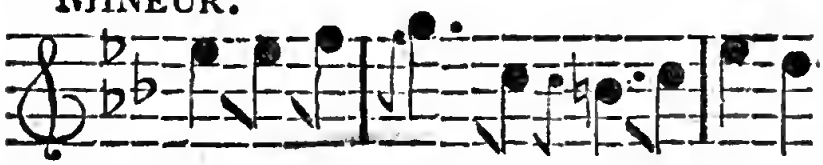


A ſon fils imputoit ſa per - te,

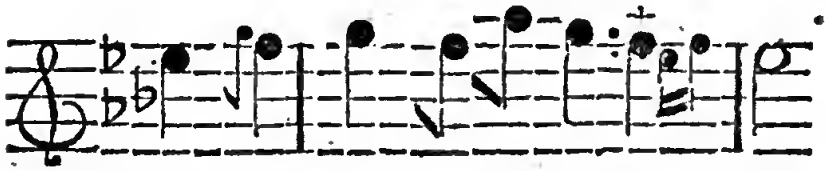


Et rempliſſoit l'air de ſes cris.

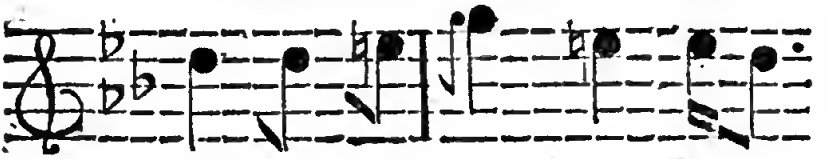
MINEUR.



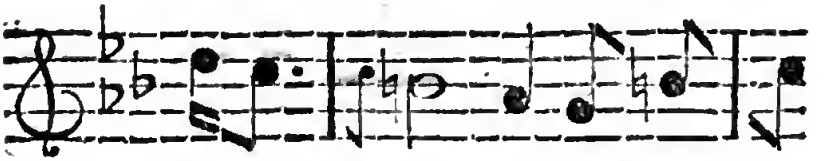
Beauté qui pleure eſt redoutable!



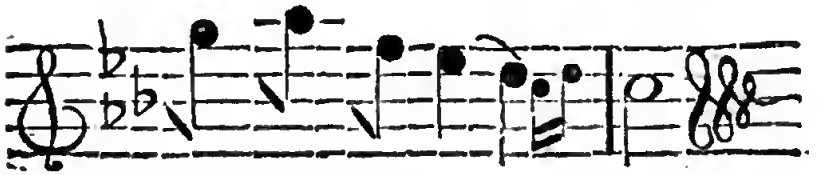
Tout l'*Olympe* accourt à ſa voix.



L'eſpiégle Amour, pour cet-



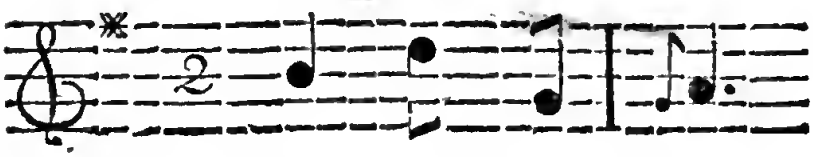
te fois, aſſu - re qu'il



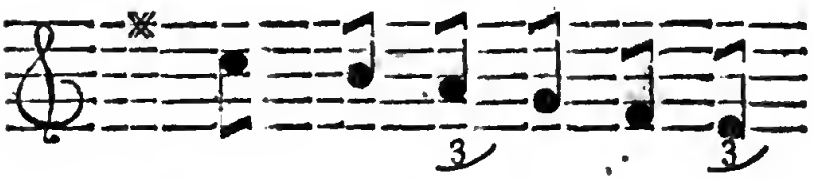
n'eſt point cou - pa - ble.

No. VII.

Gavotte de *Dardanus*. *Page 120.*

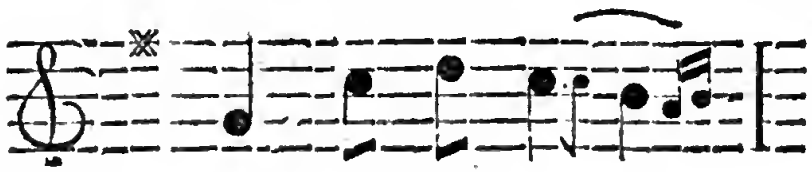


Pourquoi les Dieux

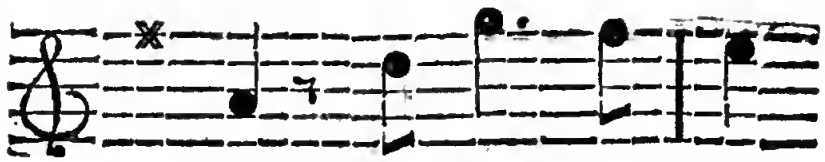


nous ont-ils donné le

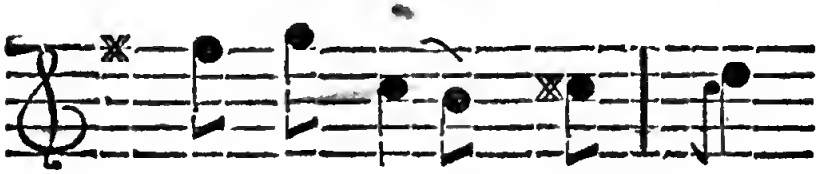
de-ſir, Si la vo-lup-



té les of-fen-



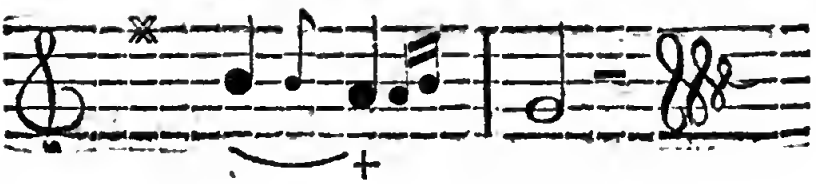
ſe? Qu'Amour ſoit pere,



ou fils du plai - ſir;

Les Dieux n'ont appris à

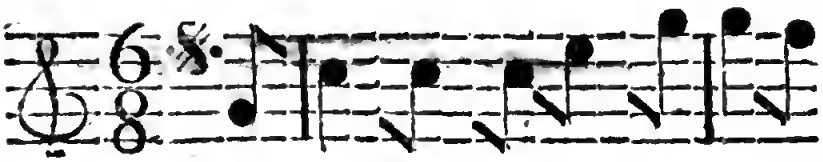
jou - ir, | Qu'à ſa naiſ-



ſan - - - - ce.

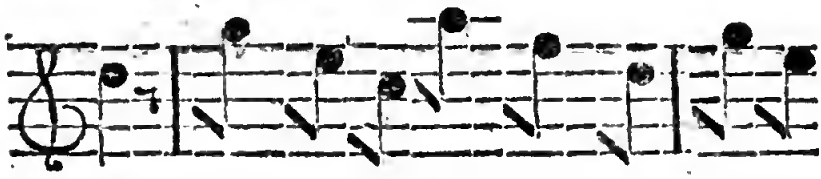
N°. VIII.

Rondeau. *Page.* 121.

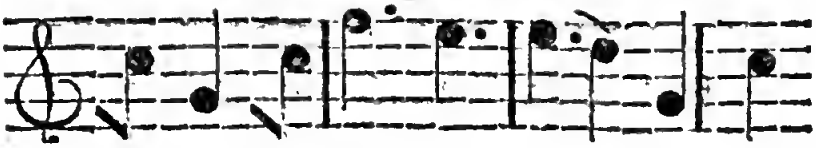


Amans, ſi votre Berge-

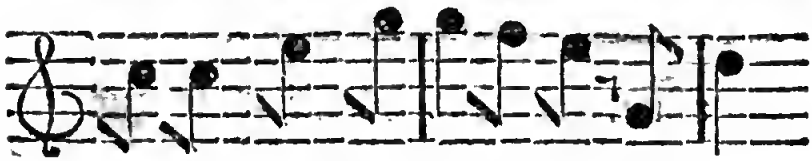
re, Devient coquette ou lé-ge-



re; Sans regretter de trompeuſes



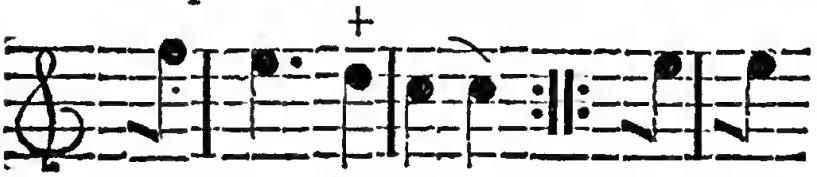
faveurs, aimez ailleurs. Si vous



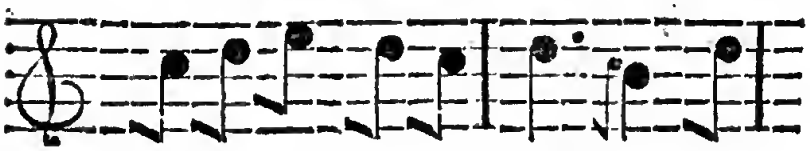
reſtez dans ſes chaînes, L'Amour

rira de vos peines : Ce Dieu

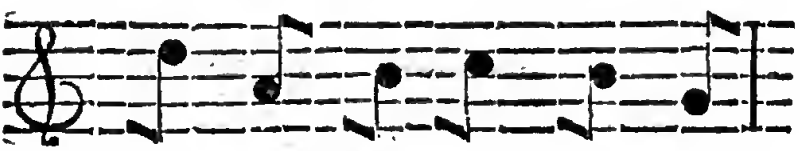
ſe plaît à doubler les tourmens



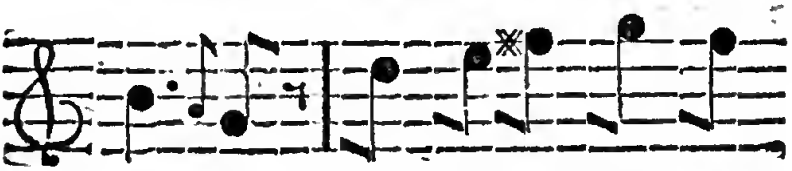
Des ſots amans. Dût-elle



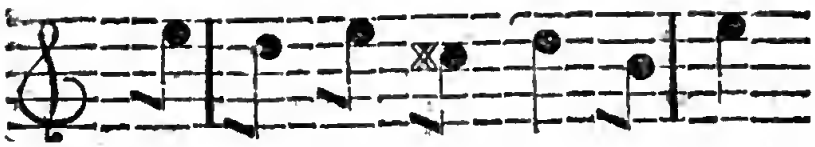
ef-facer *Vénus* même, Il



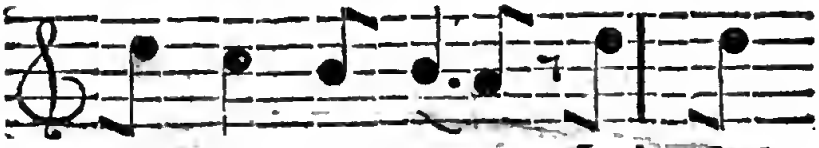
faut être aimé quand on



aime. Le plaiſir n'eſt que



l'ombre du bonheur, Si l'on



n'eſt ſûr du cœur. Lui ſeul

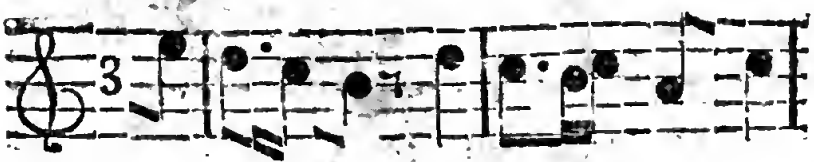
fait naître les deſirs Qui me-

nent aux vrais plaiſirs. Amans, &c.

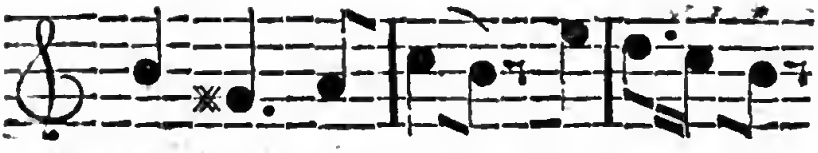
No. IX.

La Coquette. *Page* 137.

Muſique de M. D. L. P.



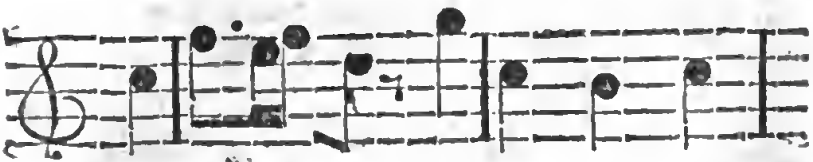
Ber - ge-re, Lé-ge - re, Je



crains tes ap-pas, Ton a-me;

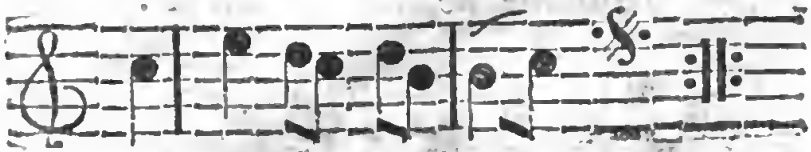
S'en-flam-me, Mais tu n'ai-

mes pas. Ta mi-ne,

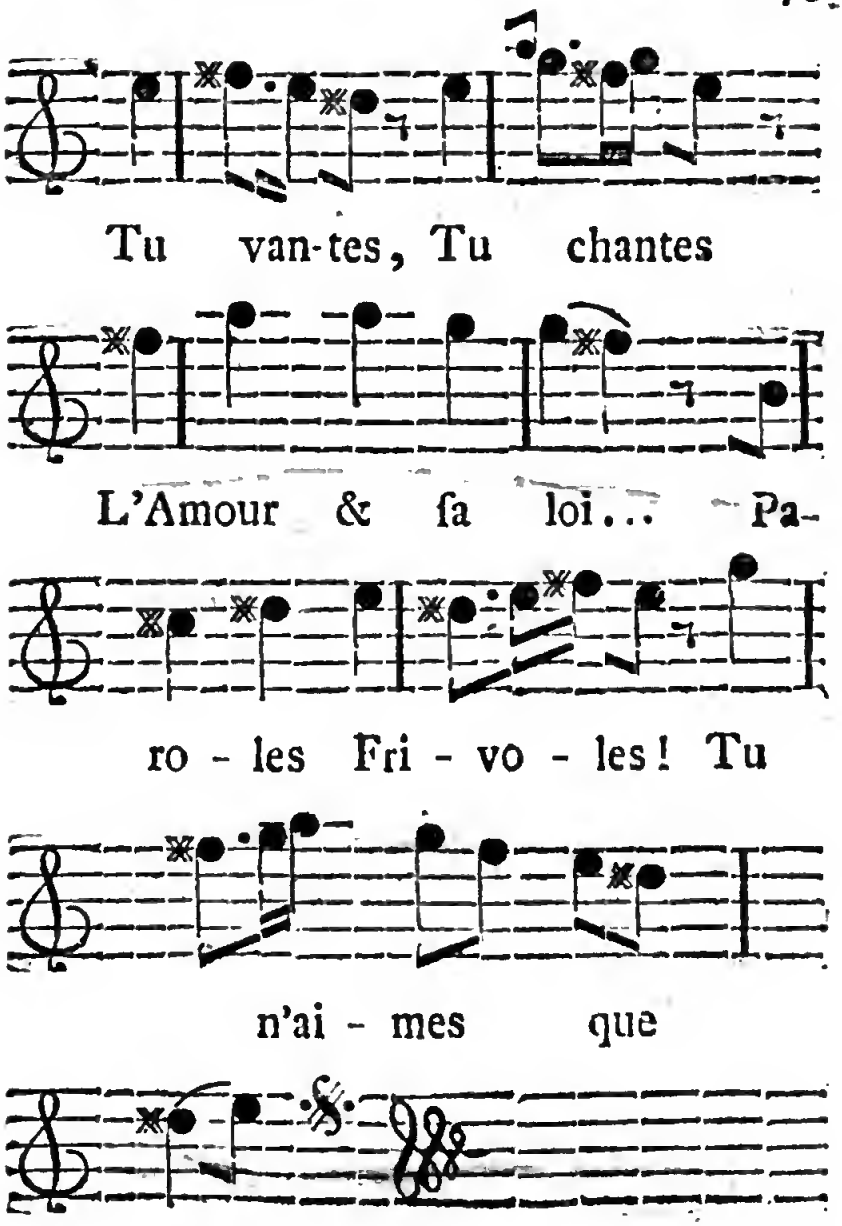


Mu - ti - ne, Prévient & ſé-

duit. Mais vaine, Hau-tai-ne,

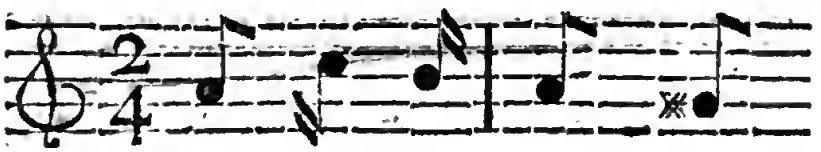


Tu fuis qui te ſuit.

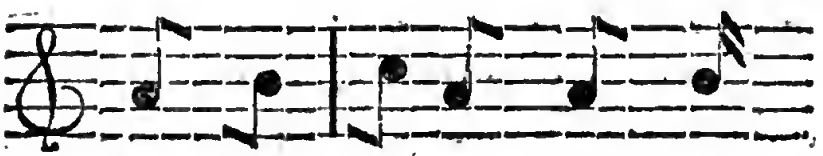

Tu van-tes, Tu chantes
L'Amour & ſa loi... Pa-
ro - les Fri - vo - les! Tu
n'ai - mes que
toi.

N°. X.

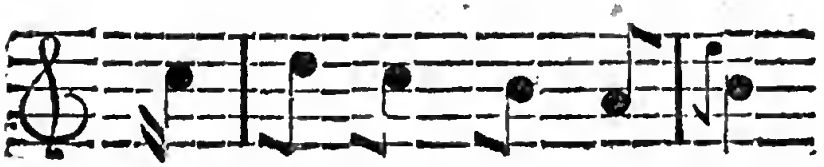
Ronde de Table. *Page 170.*



Chantons, buvons Tous

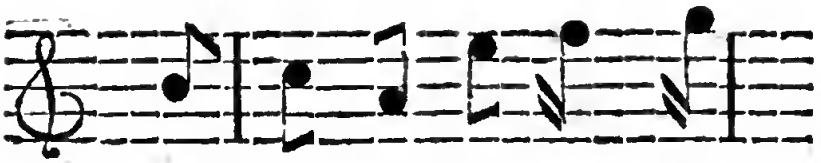


à la ronde, De ces



lieux chaſſons le ſouci.

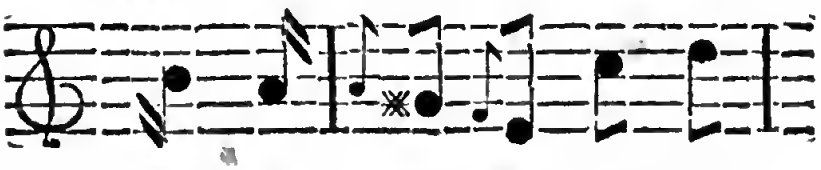
Que le cœur à la voix



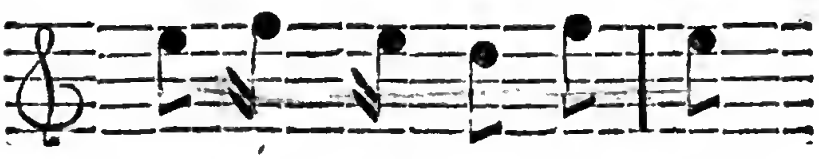
ré - pon-de, C'eſt le bou-

quet de notre a - mi.

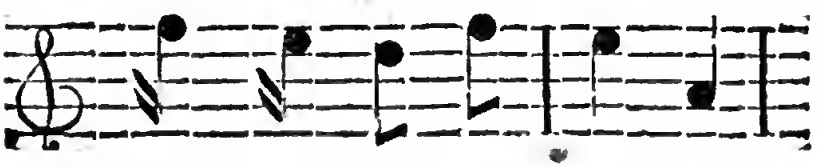
Pour lui plaire, en cé-lé-



brant ſa fê-te, Trinquez



comme l'ami *Pierrot*,



A l'ami *Charlot*, Li-

ron, li - ret - - - te, A l'a-

mi *Charlot*.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

Du contenu au deuxieme Tome.

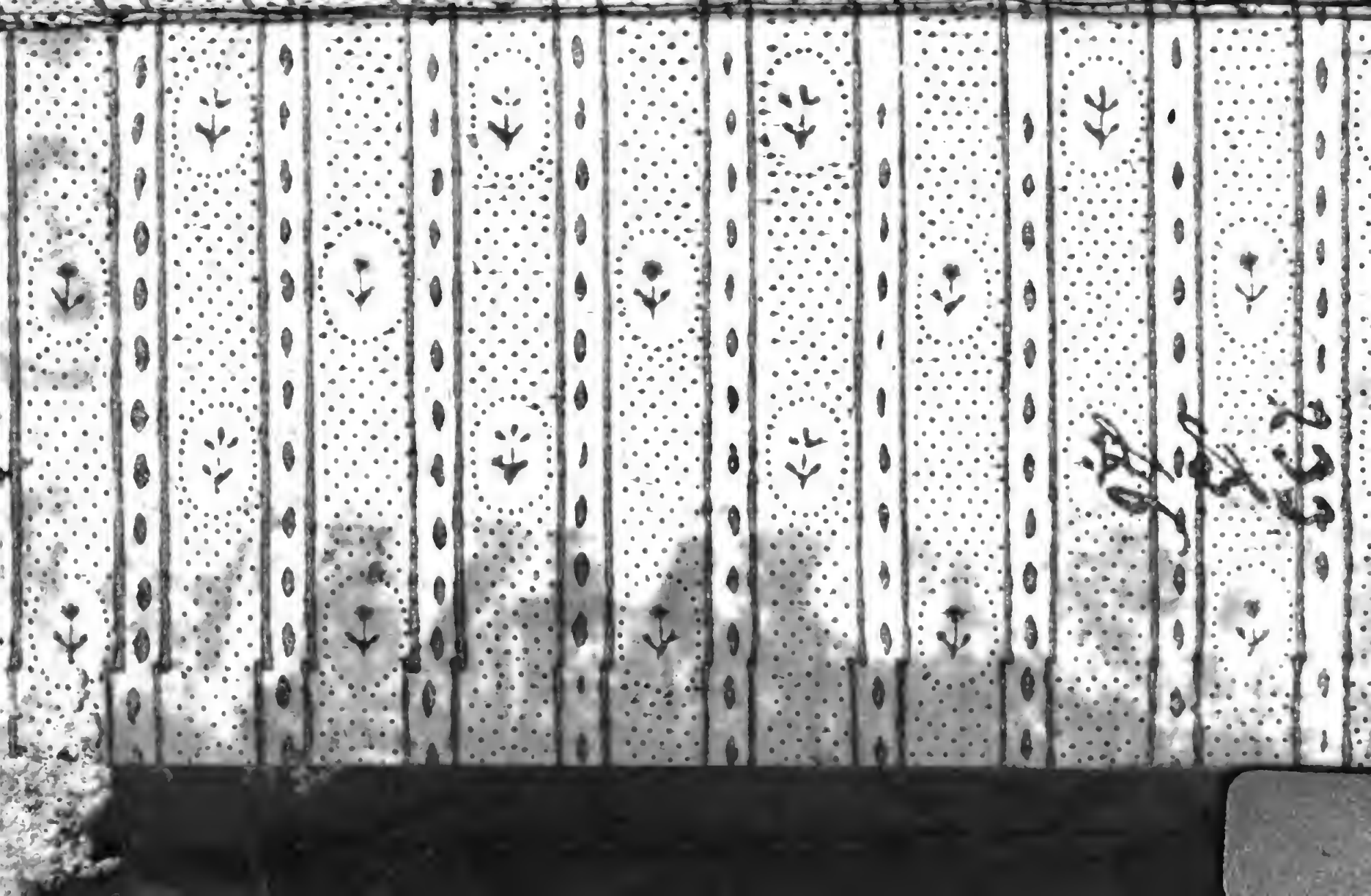
LETTRE IX. . . . . Page 1
Les Souhaits punis, *Conte Arabe*. . . 3
A une jeune Demoiſelle, *pour étrennes*. 18
Couplets *ajoutés à la Muſette des* Caracteres de la Folie, *notés* N° I. . . 19
Fragmens d'une Tragédie. 21
Couplets à Mlle. GAUSSIN, *notés* N° II. 25
A M. le Marquis de Ch***. . . . 26
Vers *pour le portrait de* M. C*** Pr. du T. 27
L'Amour ancien, & l'Amour moderne, *noté* N° III. 28
Anecdotes hiſtoriques, *concernant* Topal Oſman. 29
Adieu *à Mad****. 36
L'heure du Berger, *Romance*, *notée* N° IV. . . . . idem.
Sur le ſentiment, *Réflexion*. . . . 42
LETTRE X. 43
Combien il eſt dangereux de mentir, *nouvelle Angloiſe*. 45
Hymne au Printemps, *notée* N° V. 63

Sur la Calomnie, *fragmens d'un Epître.* 65
Vers à M. le Maréchal de Richelieu. 68
Sur l'Amour. 69
A feu M. Boucher, *premier Peintre du Roi.* 70
Conſultation. . . . . idem.
A Mlle. A***, *en lui renvoyant ſes gants.* 71
Il ne faut jurer de rien, *nouvelle Angloiſe, &c.* 72
L'oiſeau de Vénus, *Romance galante, notée* N° VI. 95
C'eſt tout profit, *Epigramme.* . . . 97
A Mlle. d'Angeville. 98
LETTRE XI. 99
Les deux Nieces & les quatre Couſins, *Hiſtoriette.* 100
Sur la Mort du Capitaine THUROT. 117
Vers à M. le Chevalier de BOUFFLERS, 119
A Mlle. de***, *pour ſa fête.* . . . 120
Parodie de la Gavotte de l'Opéra de Dardanus, *notée* N° VII. . . . idem.
Parodie d'un Rondeau de M. l'Abbé de de Rézel, *notée* N° VIII. . . 121
Impromptu. 122

A M. Thomas, *de l'Académie Françoiſe.*
. . . . . idem.
Vers à M. Piron. 123
Couplets à M. le D. de L. V***. . idem.
Réponſe de M. Garrick, *à Mylord* D***.
. 125
Scenes ſingulieres, *d'une Tragédie Angloiſe.* 126
Bouquet, *à un Miniſtre.* 134
Vers, *ſur une Eſtampe.* 135
Vers, *à une jeune Demoiſelle.* . . 136
La Coquette, *Rondeau, noté* N° IX. 137
LETTRE XII. 138
L'Inconnue, *nouvelle Angloiſe.* . . idem.
Couplets, *ſur* Pygmalion. . . . 168
A Mlle. d'Angeville, *au nouvel an.* . 169
A mon ancien ami, Charles G***, *noté* N° X. 170
Le Juif de Véniſe, *Piéce* de Shakeſpeare.
. 172
A M. le Chevalier de Boufflers. . . 193
Caractere de M. D***. 194
Sur la mort du Marquis de Bréhan. idem.
Sur Mad. T***, *Madrigal.* . . . 195
Sur l'accident arrivé à la chaſſe, à M. le C. de S F***. . . . . idem.
Saillie *d'un joueur malheureux.* . . 196

Conſeil d'ami. . . . . idem.
Oraiſon funébre, *de Mlle****. . . idem.
Epitaphe de M. D. V***. . . . 197
A certains détracteurs de Théatre. . idem.
Ibrahim & Gémille, *Anecdote Turque.* 198
Epîtres à Ninon. 208
Seconde Epître. 215
Troiſieme Epître. 217
Airs *contenus dans ce ſecond volume.* 223

Fin de la Table.

VM 1
1519194

117
a
107.